

Les Editions du Soleil Levant

LES ECRITS DES SAINTS

La collection "Les Ecrits des Saints" a pour but de laisser parler les saints aux hommes de notre temps. Elle publie des textes choisis et des textes complets, les uns et les autres dans un esprit de stricte fidélité aux écrits et à la pensée des saints auteurs.

Les textes choisis le sont en fonction des besoins spirituels particuliers aux chrétiens d'aujourd'hui. Les textes complets s'adressent à un cercle de lecteurs soucieux de nourriture spirituelle mais aussi de mieux pénétrer la pensée profonde de l'auteur en abordant ses œuvres essentielles dans leur intégralité.

Un catalogue détaillé de la Collection est publié à la fin de ce volume.

Les Editions du Soleil Levant, 13, rue Emile Cuvelier, Namur (Belgique).

IL NE FAUT INTERROGER LES SAINTS, IL FAUT LES ECOUTER EN SILENCE.

(imitation de Jésus-Christ, I, 5)

Francis Desramaut

Les écrits des saints

SAINT JEAN BOSCO

Textes pédagogiques traduits et présentés

par FRANCIS DESRAMAUT Salésien

SAINT JEAN BOSCO

+ 1888

Textes pédagogiques

Autobiographie - Vie de Michel Magon
Traité sur la méthode préventive
De la charité en éducation
Consignes aux directeurs

Les Editions du Soleil Levant

LES EDITIONS DU SOLEIL LEVANT

SAINT JEAN BOSCO

Textes pédagogiques traduits et présentés par
FRANCIS DESRAMAUT, salésien

DU MÊME AUTEUR

SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio (1842-1857)*, Introduction, traduction et notes de Francis DESRAMAUT, Le Puy, Mappus, 1957.

AUTOBIOGRAPHIE
VIE DE MICHEL MAGON
TRAITÉ SUR LA MÉTHODE PRÉVENTIVE
DE LA CHARITÉ EN ÉDUCATION
CONSIGNES AUX DIRECTEURS

LES ÉDITIONS DU SOLEIL LEVANT

33, rue F. Cuvelier



NAMUR (BELGIQUE)

Photo couverture : Copyright A. C. L.

Imprimi potest :
Lugduni, die 2^a julii 1958.
A. Barucq, s.d.b., cens. dep.

Nihil obstat :
Namurci, die 1^a septembris 1958.
E. Lefebvre, l.c.

Imprimatur :
Namurci, die 2^a septembris 1958.
F. Toussaint, v.g.

© 1958. Les Editions du Soleil Levant, Namur (Belgique)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

TABLE DES MATIÈRES

SAINT JEAN BOSCO : SA VIE ET SON ŒUVRE	
PÉDAGOGIQUE	p. 7
<i>Repères chronologiques</i>	p. 9
<i>Ecrits pédagogiques de saint Jean</i> <i>Bosco</i>	p. 11
<i>Bibliographie</i>	p. 15
INTRODUCTION	
<i>La pédagogie de saint Jean Bosco</i>	p. 19
I. AUTOBIOGRAPHIE	
Extraits intitulés :	
<i>L'orientation pédagogique</i>	p. 31
II. VIE DE MICHEL MAGON	
Texte complet intitulé :	
<i>Une expérience caractéristique</i>	p. 47
III. TRAITÉ SUR LA MÉTHODE PRÉVENTIVE — DE LA CHARITÉ EN ÉDUCATION — CON- SIGNES AUX DIRECTEURS	
Textes complets intitulés :	
<i>Les leçons de l'expérience</i>	p. 139
La méthode préventive dans l'édu- cation de la jeunesse	p. 143
De la charité en éducation	p. 155
Consignes aux directeurs	p. 171
Table analytique	p. 185

SAINT JEAN BOSCO

Sa vie - Son œuvre pédagogique

Repères chronologiques

- 1815 *Naissance de Jean Bosco au hameau des Becchi, dans la commune de Castelnuovo, en Piémont (16 août).*
- 1817 *Mort de François Bosco, père de Jean.*
- 1830 *Jean commence à suivre des cours de latin, organisés à Castelnuovo. Il poursuivra ensuite ses études secondaires à Chieri.*
- 1835 *Entrée au grand séminaire de Chieri.*
- 1841 *Ordination sacerdotale à Turin — Don Bosco s'occupe des jeunes abandonnés de cette ville (à partir du 8 décembre).*
- 1844 *Première publication de Don Bosco, la biographie de Louis Comollo.*
- 1846 *Don Bosco stabilise son foyer de jeunes dans le quartier du Valdocco. [Début du Pontificat de Pie IX.]*
- 1848 *[Exil de Pie IX à Gaète.]*
- 1853 *Premiers ateliers professionnels de Don Bosco à Turin — Fondation des Lectures catholiques.*
- 1855 *[Laïcisation des couvents en Piémont.]*
- 1857 *Mort de Dominique Savio, qui était élève de Don Bosco depuis octobre 1854.*
- 1858 *Première édition de la biographie de Dominique Savio (janvier) — Mort de Michel Magon (21 janvier) — Premières adhésions à la Société Salésienne (18 décembre).*
- 1860 *[Invasion des Etats Pontificaux — Castelfidardo.]*

- 1861 *Don Bosco accepte la charge d'un premier collège en dehors de l'Oratoire du Valdocco — Première édition de la vie de Michel Magon.*
- 1868 *Consécration de l'église Marie-Auxiliatrice que Don Bosco a fait bâtir dans le quartier du Valdocco.*
- 1869 *[Ouverture du Concile du Vatican (8 décembre).]*
- 1870 *[Occupation de Rome par les troupes italiennes, le 20 septembre.]*
- 1872 *Don Bosco donne une forme définitive à la congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice.*
- 1873 *Il commence la rédaction de ses Mémoires autobiographiques.*
- 1874 *Rome approuve définitivement les constitutions salésiennes.*
- 1875 *Premier départ des missionnaires salésiens en Amérique du Sud.*
- 1876 *Publication du règlement définitif de l'Union des Coopérateurs Salésiens.*
- 1877 *Publication de l'opuscule sur La Méthode préventive dans l'éducation de la jeunesse.*
- 1878 *Mort de Pie IX — Avènement de Léon XIII.*
- 1883 *Voyage triomphal de Don Bosco à Paris.*
- 1885 *Don Rua, vicaire de Don Bosco.*
- 1888 *Mort de Don Bosco à Turin, le 31 janvier.*
- 1929 *Béatification de Don Bosco.*
- 1934 *Canonisation de saint Jean Bosco.*
- 1954 *Canonisation de saint Dominique Savio.*

Ecrits pédagogiques de saint Jean Bosco

L'activité de saint Jean Bosco (1815-1888), créateur d'œuvres sociales, directeur de revue et de collections d'ouvrages, fondateur de congrégations religieuses et d'une vaste association chrétienne, fut assurément multiple. Mais elle se concentra en majeure partie sur l'éducation de la jeunesse. Il a formé, en 47 années passées à son service, plusieurs générations d'adolescents et, de surcroît, des centaines de futurs maîtres qui se sont réclamés de ses conseils et de ses exemples. Pour connaître sa méthode pédagogique, c'est sur sa vie qu'il convient d'abord de se pencher.

Mais ses écrits sont aussi, pour leur part, très révélateurs. Don Bosco a beaucoup publié : des biographies, des livres de classe, des brochures de polémique doctrinale, quelques traités didactiques, une histoire des papes, divers règlements et les constitutions des sociétés qu'il fonda. Il a également laissé une autobiographie manuscrite pour les années 1815 à 1855 et une correspondance importante (quelque 2.500 lettres ont été retrouvées, selon le responsable de leur publication Don Ceria). La pédagogie tient une place considérable dans cette masse d'écrits. Les biographies de jeunes qu'il forma lui-même sont pleines de remarques sur l'adolescent et sur son éducation. Les conseils qui émaillent les règlements constitueraient, s'ils étaient dûment rassemblés, un précieux traité de pédagogie théorique et pratique. Les livres scolaires eux-mêmes rappellent sans cesse, à qui sait les lire, la méthode chère à Don Bosco, par les conseils qu'ils prodiguent, les exemples qu'ils proposent et le ton bienveillant dont ils ne se départissent pas.

Il serait possible de choisir, dans cette littérature, des extraits caractéristiques et de les agencer harmonieusement. Mais tout découpage est périlleux, et les reconstructions sont artificielles. Il nous a paru préférable de publier dans leur intégrité : une biographie d'intérêt pédagogique, Michel Magon, un rapide traité sur la méthode préventive dans l'éducation de la jeunesse, une circulaire groupant de précieuses Consignes aux directeurs et une lettre très circonstanciée de 1884 que nous intitulons De la pédagogie en éducation. Les quelques morceaux choisis, qui rappellent brièvement certaines expériences fondamentales de saint Jean Bosco, ont été extraits de son autobiographie.

Michel Magon a été préféré à Dominique Savio, qui est beaucoup plus célèbre, parce que son histoire est plus significative. Dominique, né vertueux, s'acquitta toujours minutieusement et avec une aimable facilité de son devoir d'écolier. Michel Magon, débarquant à Turin à l'automne de 1857, était très peu porté au travail scolaire et aux pratiques chrétiennes. A quatorze ans, Dominique passait cinq heures d'extase devant le Saint Sacrement; il conversait avec l'au-delà. Sitôt sa mort, son entourage fut persuadé de sa sainteté et commença de le prier. Michel devint, après quelques mois passés sous la direction de Don Bosco, soumis, travailleur et dévoué; il mourut à treize ans dans des sentiments admirables. Mais il n'est pas question de javeurs mystiques dans sa biographie. C'était bien l'un des quasi tutti (presque tous), comme le répétait son dernier historien, Don Caviglia. Il a déclenché la méthode d'éducation la plus habituelle de Don Bosco. Nous contemplons donc, en lisant sa vie, le maître qui, aux prises avec un matériau commun, quoique de bonne qualité, en tire un admirable chef-d'œuvre. L'expérience mérite d'être retenue par tous. N'importe quel éducateur rencontre dans sa vie un Michel Magon, beaucoup meurent sans avoir connu un Dominique Savio.

D'autre part, le héros, très éveillé, est sympathique et son histoire est agréable. Quantité de jeunes garçons en ont été enthousiasmés. De surcroît, l'auteur l'a parsemée de digressions pédagogiques. Or, il était, quand il écrivit ce petit livre en 1861, en pleine possession de sa science des jeunes âmes. Les autres biographies concurrentes de Louis Comollo et de François Besucco ne réunissent pas les mêmes avantages.

Nous avons aussi retenu trois exposés didactiques de saint Jean Bosco, fondés sur une vaste expérience (leur auteur avait dépassé la soixantaine quand il les composa). Le premier dérive d'un discours prononcé en France, à Nice, le 12 mars 1877. Il met en valeur l'aspect préventif de la méthode pédagogique du saint. Le deuxième a été inspiré par l'évolution malencontreuse de l'œuvre salésienne à Turin, en 1884; dans une lettre adressée à ses religieux le 10 mai de cette année, Don Bosco leur rappela la primauté de l'amour dans la pédagogie telle qu'il la concevait. Quant au troisième, primitivement élaboré en 1863 pour le seul Don Rua, il fut ensuite adapté et enrichi pour servir à tous les chefs d'institutions salésiennes. Don Bosco y révèle plusieurs de ses soucis principaux dans la conduite des éducateurs eux-mêmes.

Don Bosco était simple; il répugnait aux artifices de style. Ses écrits ne sont pas littéraires. Ses phrases ne sont pas brillantes; plusieurs ne manquent pas d'une certaine gaucherie, que l'auteur s'appliquait à corriger d'une édition à l'autre. Et pourtant les livrets de Don Bosco se lisent avec plaisir. Leur force et leur charme sont indéniables. Pourquoi? Sans doute parce qu'ils sont vrais, et que l'âme qui les a pensés et écrits était grande. Son génie humain et sa sainteté harmonisaient Don Bosco au permanent, seul digne d'un intérêt durable. Il négligeait le transitoire si vite fané. Sa pensée et les pages qui nous la livrent, portent, comme les grandes œuvres, la marque de l'éternel.

Aperçu bibliographique

La bibliographie des œuvres de saint Jean Bosco publiée par Don PIETRO RICALDONE, *Don Bosco educatore*, t. II, Asti, 1952, p. 631-648, comporte 148 numéros — (plus 16 autres titres qui peuvent lui être attribués). Nous retiendrons pour leur intérêt pédagogique particulièrement acensé :

- *Cenni storici sulla vita di Luigi Comollo ...*, 1^{re} éd., Turin, 1844.
- *Storia ecclesiastica ad uso delle scuole ...*, Turin, 1845.
- *Storia sacra per uso delle scuole ...*, Turin, 1847.
- *Il giovane provveduto per la pratica dei suoi doveri ...*, Turin, 1847.
- *La storia d'Italia raccontata alla gioventù ...*, 1^{re} éd., Turin, 1855.
- *Pietro o la forza della buona educazione. Curioso episodio contemporaneo*, Turin, 1855.
- *Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, 1^{re} éd., Turin, 1859.
- *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ...*, Turin, 1860.
- *Genno biografico sul giovinetto Magone Michele ...*, 1^{re} éd., Turin, 1861.
- *Il pastorello delle Alpi ovvero Vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera*. Turin, 1864.
- *Valentino o la vocazione impedita. Episodio contemporaneo*. Turin, 1866.
- *Severino ossia avventure di un giovane alpigiano ...*, Turin, 1868.
- *Ricordi per un giovanetto che desidera passar bene le vacanze*, Turin, 1874.

Abréviations

M.B. = G.B. LEMOYNE, A. AMADEI, F. CERIA, *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco*, San Benigno et Turin, 1898-1948.

M.O. = SAN GIOVANNI BOSCO, *Memorie dell'Oratorio di San Francesco di Sales 1815-1855*, éd. CERIA, Turin, 1946.

RICALDONE = PIETRO RICALDONE, *Don Bosco educatore*, 2 tomes, Asti, 1951-1952.

INTRODUCTION

La pédagogie de saint Jean Bosco

Est-il possible de présenter en quelques maigres pages la pensée pédagogique de saint Jean Bosco ? Certes non. Ni en dix, ni en cent. Il convient pourtant de guider le lecteur qui la chercherait, et de tenter l'aventure de l'exposer au seuil de ce petit livre.

Les sources

Certains ont essayé de retrouver les sources écrites de la pédagogie de Don Bosco. Leur moisson a été décevante. J'ai personnellement dans l'oreille les réflexions amusées de Don Ceria (+ 1957) — le meilleur connaisseur du saint au milieu de ce siècle — sur les montagnes de papier qu'il a remuées pour une récolte infime (1). Assurément, Don Bosco s'est enrichi à l'étude de saint Alphonse de Liguori. Il s'est trouvé en pleine harmonie avec saint François de Sales et saint Louis de Gonzague. Les cours de son professeur de morale, saint Joseph Cafasso, qui fut son directeur de conscience pendant vingt années décisives de sa carrière (1841-1860), ont marqué à la fois sa pensée et son œuvre. Mais ses conceptions pédagogiques offrent, de l'enfance à la vieillesse, une telle continuité, qu'il convient de chercher leur principe secret plus loin et plus haut qu'en ces influences passagères. En vérité, le germe de son génie d'éducateur et de la méthode qu'il suivit sans défaillance, fut déposé en lui quand il était tout enfant. Par sa mère, sans doute, dans une mesure difficilement appréciable (2). Car Marguerite Bosco fut une sainte femme et une paysanne de bon sens. Dure à la peine, intraitable en morale, elle ne connaissait que son Dieu et son devoir. Elle laissa à son fils le souvenir d'une remarquable éducatrice. N'allons pas croire toutefois qu'il reproduisit ses leçons avec quelque servilité. Il puisa dans sa propre nature qu'illuminait et dirigeait la grâce de Dieu. Nous voudrions dégager ce qu'il y trouva.

(1) Don Ceria a exprimé sa pensée dans *Annali della Società Salesiana*, I, pp. 662-663 et *San Giovanni Bosco nella città e nelle opere*, 2^{me} éd., Turin, 1949, p. 149. Don Braido, *Il sistema preventivo di Don Bosco*, pp. 105-132, n'est pas aussi catégorique.

(2) Voir la biographie de Marguerite Bosco écrite par G.B. LAMONTE, *Scena Morali di famiglia...*, Turin, 1886, rééditée en 1956.

L'intuition fondamentale

Don Bosco a écrit de Dominique Savio, son élève, que la vertu naquit avec lui (3). Pour sa part, il naquit éducateur. On lit dans ses confidences de 1884-1885, transmises par son secrétaire Viglietti, que, dès l'âge de cinq ans, l'idée de s'occuper des jeunes lui avait germé dans l'esprit (4). Il mit tout de suite à leur service ses splendides qualités naturelles.

A dix ans, c'est un meneur, et il sait ce qu'il veut. Sa religion l'éclaire sur le but à atteindre : il faut instruire les jeunes et les sauver. A-t-on pesé certaine phrase de son autobiographie où il note que l'absence dans son village natal, d'une église où l'on entendit la parole de Dieu, lui causait vers 10 ou 12 ans, de graves soucis (5) ?

Ces préoccupations inaccoutumées étaient renforcées par des rêves qui l'intriguaient fort. Lui-même raconta maintes fois le premier et le plus remarquable d'entre eux. Une nuit de 1825 vraisemblablement (il avait neuf ou dix ans alors, disait-il), il entendit le Christ et sa mère lui confier une bande de garçons indisciplinés que la Vierge appelait elle-même ses fils. Pour les amener à plus de correction, il avait d'abord joué des poings. Sa violence lui avait immédiatement attiré un rappel à l'ordre : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité que tu devras gagner tes amis que voici. Commence donc immédiatement à les instruire de la laideur du péché et de l'excellence de la vertu. » Et il se réveilla nanti d'une mission bien étonnante pour un petit berger apparemment rivé à sa campagne : prendre la tête des enfants mal dégrossis de la Vierge Marie et les transformer par la charité et la persuasion en agneaux calmes et bons. Jean Bosco ne fut jamais un illuminé, mais un paysan réaliste. De prime abord, il se méfia, nous dit-il. Mais somme toute, il accueillit ce rêve avec grand sérieux (6).

A la naissance de la méthode pédagogique de Don Bosco, il y aura la charité. Cette charité doit façonner l'enfant ou l'adolescent pour le royaume du Christ et de Marie. Jean Bosco

(3) « En lisant la vie de Dominique Savio, vous voyez la vertu naître avec lui... ». Michel Magon, Préface.

(4) Ces notes de Don Viglietti n'ont pas encore été éditées.

(5) M.O., p. 33.

(6) Lire cet épisode de sa vie parmi les extraits traduits plus loin (pp. 33-36).

avait naturellement le souci intelligent des petits. Il a été éclairé sur le but surnaturel de son entreprise pédagogique. Il a été mis en garde contre un travers normal pour un tempérament énergique. Devenu homme et éducateur, il ruminera et développera cette orientation imprimée dans son âme à l'aube de sa vie; rien d'essentiellement nouveau ne le fera dévier. Muni de ce fil d'Ariane, nous pouvons donc tenter de comprendre sa pédagogie.

Le but de l'éducation

Saint Jean Bosco fut, près de la jeunesse, l'homme du Christ et de la Vierge Marie. C'est vers eux qu'il prétendit la conduire. Sa pédagogie fut résolument surnaturelle. Qui voudrait ignorer cette vérité première s'en fermerait l'intelligence. En conséquence, pour lui, l'éducateur idéal sera toujours un instrument de Dieu. Dieu est, pour lui, à l'origine et au terme de l'éducation. L'éducateur n'est autre que son ministre près des petits.

Les jeunes créatures sont grossières et parfois vicieuses, il les rendra vertueuses et dignes de la maison de leur Père. La mort et le paradis sont parmi les thèmes les plus fréquents de ses allocutions. Gardons-nous de croire qu'il sacrifiait purement et simplement à une époque où les prédicateurs tablaient sur les sentiments élémentaires pour conquérir un public apeuré. Il était persuadé que la vie commence après les souffrances et la mort, quand les yeux s'ouvrent à la contemplation du Christ et du radieux visage de Marie. Don Bosco étonnera toujours par l'importance qu'il accorda, en formant des garçons pleins de promesses, à la préparation de leurs derniers instants. Ses biographies de jeunes n'omettent pas un détail connu des heures qui précéderent leur mort. C'est que la minute la plus grave de la vie est celle de l'ultime soupir. L'éducateur tel qu'il l'entend est préposé à la réussite de la rencontre éternelle entre Dieu et sa créature.

L'amour surnaturel du jeune

Et voilà pour le terme de l'éducation. Le chrétien sait que Dieu seul peut y mener. Toujours lui. Aussi l'éducateur représente-t-il auprès de l'éduqué le Père des cieux et Marie, mère des hommes; il incarne, après le Christ, leur charité. Don

Bosco se modela sur Jésus qui enseignait, guidait, redressait, et qui consentit enfin à mourir, par charité. Il recherchait sans trêve la volonté particulière de Dieu : « Le plus important à Jésus, disait-il, c'est de faire la volonté de Dieu (7) ». Et il voulait qu'elle s'accomplît en chacun des petits êtres que la Providence confiait à ses soins paternels. Ce pasteur connaissait personnellement ses brebis, et, en retour, ses brebis le connaissaient si bien que chacune se croyait la préférée de Don Bosco.

Il placera l'amour-charité au centre de sa doctrine pédagogique. Dieu est charité, et sa volonté en est lourde. L'éducateur partage pour ses fils l'amour de Dieu et de la Vierge Marie. Le saint prêtre employait souvent le terme de charité, à la manière de son temps et de son milieu, comme synonyme de patience et de douceur, ou encore d'aumône. Mais il connaissait son sens plein, synonyme d'amour surnaturel. C'est cette charité évangélique et paulinienne qu'il recommandait à ses éducateurs dans la lettre de 1884 qu'on lira ci-après.

Son amour des enfants l'incita à user sa vie entière à leur service. Quand il leur donnait son temps, ses fatigues, ses voyages, toujours l'amour l'inspirait. Et que l'on veuille bien ne pas se méprendre sur la racine de ce sentiment. La candeur, la simple pureté, la spontanéité délicieuse de plusieurs captivaient sans peine son âme facilement accordée aux splendeurs les plus hautes de la création. Et pourtant c'était en Dieu et pour Dieu qu'il aimait l'enfant. Il épousait à son égard l'amour du Père céleste; avec Lui, il voulait son bonheur naturel et surnaturel.

Les valeurs humaines

A l'exemple du Fils de Dieu, il recherchait le petit malheureux jusque dans sa misère. Et alors, s'il le fallait, il tâtonnait longtemps pour découvrir le ressort caché d'une nature revêché. Il avait foi en l'homme. Certains de ses biographes (le Père Auffray, par exemple) ont vu en Don Bosco l'adversaire d'un jansénisme encore florissant dans le Piémont qui le vit naître. D'autres (Don Caviglia) prétendent que cette hérésie est alors un mythe dans cette contrée. En tout cas, Don Bosco crut en la valeur naturelle de la création. Elle était aimée

(7) LEMOYNE, M.B., VII, p. 76.

de Dieu et de la Vierge Marie; cela suffisait, en dehors de toute spéculation, à l'assurer de sa bonté profonde.

De cette œuvre, il voulait la beauté et la grandeur humaines. Don Bosco ne s'opposait qu'au péché. Il fit preuve de grande sagesse, le salésien qui choisit pour l'épître de sa fête liturgique quelques versets de saint Paul aux Philippiciens, parmi lesquels : « Tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit vous préoccuper » (Phil., IV, 8). Don Bosco eût voulu faire de chaque garçon un homme accompli. Il s'ingéniait à lui apprendre un métier (on connaît son œuvre en matière d'enseignement professionnel); et il ne négligeait pas ses aptitudes artistiques. Les jeunes sortis de ses maisons devaient rendre service à la société; c'était l'une de ses idées favorites.

Sa confiance en l'homme et sa ferveur à cultiver ses dispositions ne l'aveuglaient cependant pas. Il connaissait l'extrême fragilité morale du jeune, surtout pendant l'adolescence. C'est pourquoi sa méthode de formation à la pureté ne paraît nullement audacieuse (8). En vérité, elle était d'un sage qui savait ce qu'il y a dans l'enfant et dans l'adolescent.

Le climat de l'éducation

Sa charité pleine de sagesse lui permit encore de ne jamais hésiter sur le cadre le plus adapté à l'éducation des jeunes.

L'adolescent a besoin de pureté, de sérénité et de joie. Don Bosco éducateur s'appliqua et voulut qu'on s'appliquât à lui créer le climat auquel il aspire secrètement. Un milieu avenant et correct, intransigeant sur les questions de mœurs, un programme truffé de distractions simples et bruyantes (jeux, musique instrumentale, chant, théâtre), plaçaient naturellement les enfants sur lesquels il veillait dans une atmosphère légère, salubre et tonique. L'amour ne veut-il pas l'allégresse et la paix!

Dans la création de l'ambiance, l'éducateur joue pour lui un rôle irremplaçable. On pensera d'emblée à celui d'animateur; ce rôle ne vient qu'en second lieu. Il faut à l'enfant une tutelle paternelle, à l'adolescent un soutien amical. Le directeur lui assure l'un et l'autre. Comme il ne peut suffire seul à cette tâche, d'autres l'assument avec lui. L'éducateur que Don

(8) Voir plus loin, Michel Magon, IX, et BRAIDO, o.c., pp. 311-336.

Bosco comme assistant (en des phrases où nous attendrions surveillant) exerce d'abord une fonction de père et d'ami. Ce poste est probablement l'une des grandes trouvailles de son cœur rempli de l'amour des jeunes. Loin de prendre son parti des faux pas ou de les sanctionner purement et simplement, l'assistant s'applique à les prévenir. Don Bosco attachait une telle importance à cet aspect de sa charge qu'il qualifiait toute sa méthode de préventive. Le seul exposé systématique de pédagogie qu'il ait publié de son vivant est intitulé : *Méthode préventive dans l'éducation de la jeunesse*. L'assistant représente en vérité l'amour prévenant de Dieu. Il aide et encourage le petit être libre qu'il veut former. Sa présence est un secours permanent.

Entre ce maître et son disciple, Don Bosco souhaite une harmonie sans faille. Le bon assistant a confiance dans l'éduqué, et l'éduqué a confiance en lui. La confiance réciproque naît de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Elle est entretenue par l'assistant qui cherche à se maintenir en parfaite communion spirituelle avec les jeunes et, dans cette intention, à prouver visiblement son amour pour eux (9).

Les murs des maisons salésiennes n'étaient guère ripolinés au temps de Don Bosco, les salles et les couloirs n'avaient rien de spacieux, enfin la chère était maigre; cependant les jeunes vivaient — quand ses directives étaient appliquées — dans une joie habituelle. Une ambiance dilatante n'est-elle pas faite de regards bienveillants, de paroles et de gestes compréhensifs, plus que de plats appétissants et de lits douilletts ?

Education de l'effort

Et l'effort ? Où se cache-t-il dans cette vie bien huilée, penseront certains. Qu'ils se rassurent, l'éduqué de Don Bosco ne manquait pas d'occasions de s'exercer à l'austérité, et les initiatives jaillissaient spontanément dans le milieu peu conformiste qu'il souhaitait pour ses jeunes. Don Bosco demandait à son petit monde d'accepter le temps comme il venait, et d'accomplir scrupuleusement son devoir d'état. A ceux que recommandaient des dispositions exceptionnelles, il confiait des responsabilités intellectuelles et apostoliques.

(9) Don Bosco développa ces idées dans le *Traité sur la Méthode préventive* et la lettre *De la Charité en éducation*, traduits plus loin.

Obligé de faire front lui-même à de multiples oppositions (il a fondé une société religieuse dans un pays qui spoliait et chassait les moines; ses campagnes de presse lui valurent plusieurs tentatives d'assassinat...), il développa, dans ses jeunes, le sens de la vie combattante, de la lutte contre Satan d'abord et avant tout, mais aussi pour les intérêts de l'Eglise et du bien commun. Il formait en ses garçons une mentalité de fantassins, obligés de batailler sans gloire, au jour le jour, dans la boue et le froid. L'Eglise et le monde ont besoin de masses exercées de la sorte.

Cette spiritualité paraîtra peu originale au premier regard. Elle n'est guère brillante. Mais ni l'éclat, ni l'originalité ne sont des qualités indispensables. L'enfant n'en a cure. A l'éducateur de se maintenir à son véritable niveau. La charité le guidant, avec une bonne dose d'abnégation, il y parviendra sans trop de difficulté.

Formation doctrinale

Pour réussir son œuvre éducative qui était, ne l'oublions pas, de rapprocher surnaturellement l'enfant de son Père et de Marie, Don Bosco usait encore des moyens les plus courants. Relevons parmi eux l'enseignement doctrinal et les sacrements.

On sait que le grand rêve de son enfance l'engageait à donner une notable importance aux exhortations religieuses. D'ailleurs, comme tout éducateur praticien, il fut toujours persuadé que le savoir doit se transmettre. Déjà, cette vérité s'imposait à lui quand il répétait aux paysans de son hameau les sermons du curé de leur paroisse. Et il lança humblement son œuvre turinaise, point de départ de son œuvre mondiale, par un cours de catéchisme à un apprenti maçon de seize ans, le 8 décembre 1841. S'il créa des foyers d'éducation populaire, ce fut toujours avec l'intention arrêtée de placer au centre de l'instruction qu'il dispenserait aux jeunes, l'enseignement religieux. Il le voulait en classe, il le voulait à l'église. Systématique et occasionnel, il imprégnait progressivement l'âme du disciple de Don Bosco. Ce disciple ne laissait ses croyances en friche que s'il y était fermement décidé.

Le rôle des sacrements

Quelle que fût la qualité de sa foi, l'enfant apprenait vite l'importance que son maître donnait aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Avec un sens très aigu de la grâce incarnée dans l'Église, saint Jean Bosco ne craignait pas de dire : « Les deux plus puissants soutiens pour vous aider à marcher sur la route du ciel sont les sacrements de la communion et de la confession » (10).

Dès ses années de formation pastorale à Turin, les confessions des jeunes furent l'une de ses préoccupations majeures. Il envisagea même une publication sur ce sujet. Pourquoi donner un tel relief au sacrement de Pénitence ? A cause de ses effets psychologiques, prise de conscience du mal et réorientation vers le bien ? A cause de la grâce et de la paix dont bénéficie l'âme réconciliée ? Pour ces deux séries de motifs, peut-on répondre sans crainte.

Il faut ajouter que, dans la pensée de saint Jean Bosco, la confession achemine vers la communion sacramentelle. Parmi ses exhortations pédagogiques, il ne manque pas de phrases significatives sur l'Eucharistie : « C'est la nourriture qui donne de la force, la nourriture de vie ». « Il faut que les enfants communient fréquemment. Dieu veut que nous nous nourrissons de la sainte Eucharistie » (11). N'est-ce pas le pain de la table paternelle ? Comment prétendre élever des enfants de Dieu sans leur en donner, et fréquemment ? Ajouter que l'Eucharistie provoque à l'action, quand elle est reçue par une âme bien disposée. Don Bosco ignorait la communion récompense. C'était réellement à ses yeux un nouveau départ dans la vie houleuse de la terre. « Devenus membres du corps sacré de Jésus, nous devons demeurer étroitement unis à lui, non pas dans l'abstrait, mais concrètement, dans la foi et l'action » (12).

Pédagogie mariale

La Vierge Marie se profile, accompagnant toute l'œuvre pédagogique de Don Bosco et de l'éducateur fidèle à sa pensée. Elle soutient le maître de sa présence qu'il connaît

(10) Règlement de l'Oratoire de Saint François de Sales, pour les externes, éd. RUCALDONE, o.c., II, p. 606.

(11) LEMOYNE, M.B., IX, p. 709 ; CERIA, M.B., XV, p. 87.

(12) CERIA, M.B., XII, p. 641.

dans la foi. L'éduqué, de plain-pied avec le monde surnaturel, est invité à lui donner sa place dans l'univers de paix et de pureté qui le baigne ; il se soumet à son vouloir maternel dans l'humble détail de son existence ; il purifie son âme et la sanctifie afin de la rendre digne de sa Mère des cieux. Elle lui est d'ordinaire proposée sous deux titres : Immaculée et Reine-Auxiliaire de l'Église. Marie Immaculée entraîne l'adolescent dans sa lutte volontaire contre Satan ; Auxiliaire, elle l'aide à grandir moralement et lui ouvre des horizons apostoliques. Pour que son disciple ne l'oublie jamais, Don Bosco lui demande de la prier très souvent. Avec la messe quotidienne, le chapelet fut l'une des deux colonnes de sa pédagogie surnaturelle, auxquelles il ne consentit à renoncer sous aucun prétexte. C'eût été pour lui une sottise et une ingratitude.

Don Bosco voulait-il donc former des moines ? Non pas, mais des hommes solides capables d'assumer une situation dans le monde, et des chrétiens aptes à vivre leur vie divine, ici-bas et dans le sein du Père céleste. Et il usait sans lésiner des trésors que Dieu fournit à l'homme pour atteindre de tels résultats.

Les jeux sont libres et fantasques. Don Bosco connut l'échec comme tout le monde. Mais souvent il réussit et aboutit à ses fins. Peu à peu, l'histoire de ceux qui bénéficièrent de sa direction s'écrivit. Le monde catholique connaît désormais saint Dominique Savio ; il n'ignore plus le vénérable Michel Rua (13). Mais il en est bien d'autres qui pourraient témoigner par leur vie, du génie pédagogique de leur maître. Et l'expansion de l'œuvre salésienne, qui applique un peu partout ses directives, prouve abondamment, semble-t-il, leur adaptation à la nature de n'importe quel enfant.

Rien de plus sage, rien de plus souple, rien de plus fort que la charité de Dieu. Le cœur de Don Bosco en était imprégné, et nous la retrouvons sans peine dans sa formule éducative. Comment s'étonner des merveilleux résultats auxquels il est parvenu ?

(13) Voir sur Don Rua, successeur de Don Bosco, AUFRAY, Un saint formé par un autre saint, Lyon, 1932.

PREMIÈRE SECTION

L'ORIENTATION PÉDAGOGIQUE

Autobiographie de saint Jean Bosco (Extraits)

- * *Don Bosco fut encouragé de divers côtés à écrire ses mémoires. Pie IX le décida. Le rêve prophétique que nous allons lire avait fortement intrigué ce pape. Il demanda à Don Bosco d'en composer pour ses fils un récit authentique. Le saint homme se laissa convaincre.*
- * *Saint Jean Bosco travailla à son autobiographie entre 1873 et 1878. Le premier manuscrit et la copie retouchée de sa main ont été conservés. Nous traduisons partiellement ici le texte de la copie tel qu'il a été excellemment édité par Don Ceriu, en 1946.*
- * *C'est l'histoire de ses quarante premières années (1815-1855), celles de sa formation et de ses débuts dans l'apostolat.*
- * *Ce récit, Don Bosco le destinait exclusivement à ses religieux éducateurs. Il devait — l'introduction s'en explique avec clarté — les encourager et leur servir de règle d'action. C'est donc, comme les diverses biographies écrites par le saint, un écrit de caractère à la fois historique et pédagogique.*

AUTOBIOGRAPHIE

UN RÊVE EXTRAORDINAIRE (14).

A cet âge (15), je fis un rêve qui me resta toute la vie profondément gravé dans l'esprit. Pendant mon sommeil, j'eus l'impression de me trouver près de chez moi, dans une cour très spacieuse où s'étaient rassemblés une multitude d'enfants qui s'amusaient. Certains riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. Sitôt que j'entendis ces blasphèmes, je m'élançai parmi eux et, usant de la voix et des poings, je cherchai à les faire taire. A ce moment apparut un homme d'allure majestueuse, dans la force de l'âge et magnifiquement vêtu. Un manteau blanc l'enveloppait tout entier ; quant à son visage, il étincelait au point que je ne pouvais le regarder. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me mettre à la tête des enfants. Il ajouta : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité que tu devras gagner tes amis que voici. Commence donc immédiatement à les instruire de la laideur du péché et de l'excellence de la vertu ».

Confus et effrayé, je répondis que j'étais un pauvre gosse ignorant, incapable de parler religion à ces en-

(14) Les rêves de ce genre ont occupé une place très importante dans la vie de saint Jean Bosco. (Voir AUFFRAY, *Un grand éducateur...*, 1953, pp. 253-280). Plusieurs étaient prophétiques. L'interprétation qu'on en peut donner doit tenir compte d'une tradition textuelle pas toujours bien débrouillée. Celui que nous traduisons ici, tout entier de la main du saint, est un cas privilégié. Le chrétien sait qu'il ne peut exclure a priori le caractère surnaturel de ces rêves. Il concédera sans peine qu'ils sont souvent tout à fait merveilleux et aucunement indignes d'une intervention spéciale du Seigneur ; bien au contraire.

(15) Don Bosco disait au paragraphe précédent : « J'avais atteint la neuvième année de mon âge ». Et nous lisons à la fin de ce chapitre : « Je racontai alors pour la première fois le rêve que j'avais fait entre neuf et dix ans » (M.O., p. 26).

fants (16). Alors les gamins, cessant de batailler, de crier et de blasphémer, vinrent tous se grouper autour de celui qui parlait.

Presque sans réaliser ce qu'il m'avait dit, j'ajoutai :

— Qui êtes-vous, vous qui m'ordonnez une chose impossible ?

— C'est justement parce que ces choses te paraissent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science.

— Où, par quels moyens pourrai-je acquérir la science ?

— Je te donnerai la maîtresse sous la direction de qui tu peux devenir un sage et sans qui toute sagesse devient sottise.

— Mais qui êtes-vous, pour me parler de la sorte ?

— Je suis le fils de celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois le jour (17).

— Ma mère m'a dit de ne pas fréquenter les inconnus sans sa permission ; dites-moi donc votre nom.

— Mon nom, demande-le à ma mère.

A cet instant, je vis près de lui une dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts, comme si chaque point eût été une étoile éclatante. Remarquant que je m'embarrassais toujours plus dans mes questions et mes réponses, elle me fit signe d'approcher et me prit doucement par la

(16) Jean voulait devenir prêtre. Il apprenait la lecture et l'écriture à l'école communale du village voisin de Capriglio. Mais Antoine, son demi-frère de 22 ans (le père étant mort en 1817, l'aîné pesait lourdement sur la vie familiale) s'opposait violemment à son instruction.

(17) Marguerite Bosco faisait réciter l'Angelus à ses fils le matin, à midi et le soir.

main : « Regarde », me dit-elle. Je regardai et m'aperçus que tous les enfants s'étaient enfuis. A leur place, je vis une multitude de chevreaux, de chiens, de chats, d'ours, et d'autres animaux.

« Voilà ton champ d'action, voilà où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort et robuste. Et ce que tu vas voir se produire maintenant pour ces animaux, tu devras le faire pour mes fils (18). »

Je détournai alors les yeux ; et voici que, remplaçant les terribles bêtes, apparurent autant d'agneaux pleins de douceur qui bêlaient et gambadaient en tous sens comme s'ils fêtaient cet homme et cette femme.

Toujours dans mon sommeil, je me mis alors à pleurer et demandai qu'on voulût bien parler de manière compréhensible, car je n'entendais pas ce que l'on voulait me signifier. Elle me mit alors la main sur la tête et me dit : « Tu comprendras tout en son temps (19). »

A ces mots, un bruit me réveilla et tout disparut.

Je demeurai éberlué. Il me semblait que les mains me faisaient mal à cause des coups de poings donnés et que ma figure était endolorie par les gifles reçues. Et puis, ce personnage, cette dame et ce que j'avais entendu, cela m'obsédait au point que je ne pus me rendormir cette nuit-là.

(18) Par ces mots, Jean Bosco recevait, il n'en doutait pas en écrivant ses mémoires, une mission particulière de Marie. Elle lui indiquait son champ d'apostolat, la jeunesse, et son travail, convertir les loups en agneaux. On notera qu'il était délégué près des fils de la Vierge Marie.

(19) Un matin de 1887, au cours de journées triomphales à Rome, il interrompit quinze fois la célébration du Saint Sacrifice. Il expliquait ensuite à son secrétaire : « J'avais devant les yeux toute vive la scène du jour où à dix ans je rêvais de la congrégation » (CARTA, M.B., XVIII, p. 341). Il avait compris.

Le matin, je m'empressai de raconter ce rêve, d'abord à mes frères, qui éclatèrent de rire, ensuite à ma mère et à ma grand'mère. Chacun donnait son interprétation. Mon frère Joseph disait : « Tu deviendras gardien de chèvres, de moutons ou d'autres bêtes ». Ma mère : « Qui sait si tu ne dois pas devenir prêtre ». Antoine, d'un ton sec : « Peut-être seras-tu chef de brigands ⁽²⁰⁾. » Mais grand'mère qui savait beaucoup de théologie (elle était parfaitement illettrée) prononça la sentence décisive : « Il ne faut pas s'occuper des rêves ⁽²¹⁾. »

J'étais de l'avis de grand'mère. Cependant, il ne me fut jamais possible de m'enlever ce rêve de l'esprit.

PREMIERS RAPPORTS AVEC LES ENFANTS.

Vous m'avez plusieurs fois demandé à quel âge j'ai commencé de m'occuper d'enfants. A dix ans, je faisais ce qui était compatible avec mon âge, c'est-à-dire une sorte d'Oratoire ⁽²²⁾. Ecoutez. J'étais encore

(20) Joseph, né en 1813, avait deux ans de plus que Jean ; c'était un garçon calme. Marguerite, leur mère à tous deux, soutint toujours la vocation sacerdotale de son cadet. Pour Antoine, nous le connaissons déjà (note 16).

(21) Don Bosco ne manque pas d'humour. Il sourit malicieusement au rappel de cette intervention. « Grand-mère parfaitement illettrée », tranchait la question comme une théologienne avertie. Sa sentence prenait d'autant plus de piquant que son petit-fils se croyait autorisé, lui, à penser le contraire.

(22) Le mot n'a pas été inventé par Don Bosco ; il appartient au vocabulaire de saint Philippe Neri. L'oratoire salesien, au premier sens de l'expression, est un foyer pour jeunes chrétiens. Plus tard, toute l'œuvre de Don Bosco à Turin, école professionnelle et collège compris, fut appelée Oratoire. En 1877, Don Bosco définissait ainsi le but de l'Oratoire-foyer : « Le but de l'Oratoire est d'occuper les jeunes les jours fériés par des divertissements honnêtes et agréables après qu'ils ont assisté aux cérémonies religieuses ». Et il développait un peu plus loin : « Après qu'ils ont assisté aux cérémonies religieuses, parce que l'instruction religieuse est le but premier, le reste est accessoire ; c'est une sorte d'appât pour attirer les jeunes ». (Saint JEAN BOSCO, *Règlement de l'Oratoire de saint François de Sales pour les externes*, éd. RICARDONE, O.C., II, pp. 581-582).

tout petit et j'étudiais déjà le caractère de mes camarades. En fixant le visage de quelqu'un, je devinais d'ordinaire les intentions qu'il avait dans le cœur. J'étais pour cela très aimé et très redouté des jeunes de mon âge. Chacun me voulait pour arbitre ou pour ami. Pour ma part, je faisais du bien à qui je le pouvais, du mal à personne. Mes camarades m'étaient aussi très attachés pour que, dans les bagarres, je prisse leur défense. Tant et si bien que, si j'étais plus petit par la taille, j'avais assez de force et de courage pour inspirer de la crainte à mes camarades beaucoup plus âgés. A preuve que, s'il s'élevait des litiges, des disputes et toutes sortes de bagarres, je devenais arbitre entre les parties, et chacun acceptait de bon gré, quelle qu'elle fût, la sentence que je prononçais.

Mais ce qui les rassemblait autour de moi et les captivait à la folie, c'étaient les histoires que je leur racontais. Les exemples entendus aux sermons ou aux cours de catéchisme, la lecture de *La Famille Royale de France*, de *Pauvre Guérin*, de *Berthold*, du *Petit Berthold* me fournissaient une matière abondante ⁽²³⁾. Sitôt que mes camarades m'apercevaient, ils accouraient à toutes jambes et réclamaient une histoire de quelqu'un qui commençait à peine de comprendre

(23) *La Famille royale de France (I Reali di Francia)* et *Pauvre Guérin (Guerino Meschino)* sont deux romans historiques compilés par Andrea da Barberino (1370 ?-1431). Ils racontent, selon une généalogie aussi fantaisiste que détaillée, l'histoire des rois de France depuis Flovus, fils de Constantin, jusqu'à Pépin et Charlemagne. Ces livres sont, maintenant encore, « réimprimés pour la joie et la distraction du peuple, spécialement celui des campagnes ». (Giulio DOCCI, *Andrea da Barberino*, dans *Enciclopedia italiana*, t. III, 1929, p. 199.) Quant à *Berthold* et à son fils, le *Petit Berthold*, ce sont les héros de deux histoires, œuvres de Giulio Cesare Croce (1550-1609). Berthold est le paysan fruste qui triomphe des riches, des puissants et des sages. Ces récits n'ont pas cessé non plus d'être réimprimés depuis leur apparition (Umberto BOSCO, *Croce Giulio Cesare*, ib., t. XII, 1931, pp. 5-6).

ce qu'il lisait. Plusieurs adultes se joignirent à eux. Et parfois, à l'aller ou au retour de Castelnuovo (24), soit dans un champ, soit dans un pré, j'étais entouré de centaines de personnes accourues pour entendre un pauvre garçon qui, s'il avait un peu de mémoire, était vide de science, mais qui, dans ce milieu, faisait figure de grand docteur. *Monoculus rex in regno cæcorum* (25).

Et, pendant l'hiver, tous me voulaient dans leur étable pour se faire raconter de petites histoires (26). Des gens de tout âge et de toute condition s'y rassemblaient, et tous se félicitaient de pouvoir passer une soirée de cinq et même six heures à écouter immobiles le lecteur de *La Famille Royale de France*, récit que le pauvre orateur débitait debout sur un tabouret pour être entendu et vu de tout le monde. Comme l'on venait, disait-on, entendre le sermon, au début et à la fin de mes histoires, tous faisaient le signe de la croix et récitaient l'*Ave Maria* (27). 1826.

JEAN BOSCO SALTIMBANQUE.

A la belle saison, en particulier les jours fériés, les gens du voisinage, et un certain nombre venus d'ailleurs, se rassemblaient. Cette fois la chose prenait une allure beaucoup plus sérieuse. J'offrais à tous

(24) Castelnuovo, c'est-à-dire la commune dont dépendent les Becchi, hameau qu'habitait la famille Bosco. Le bourg de Castelnuovo était situé à environ 4 kilomètres de leur petite ferme.

(25) « Au royaume des aveugles, le borgne est roi ». Selon son secrétaire Don Viglietti, Don Bosco, vers 1885, disait avec beaucoup de simplicité n'avoir jamais rencontré quelqu'un doué d'une mémoire aussi prodigieuse que la sienne. (Manuscrit inédit, mais utilisé en LEMOYNE, *M. B.*, t. I, p. 432.)

(26) L'hiver, les vaches faisaient fonction de « poêles économiques » (Auffray), dans ces régions pauvres et froides. Les paysans veillaient à leur chaleur.

(27) Ils récitaient l'*Ave Maria* comme à l'église, au début et à la fin du prêche. La date qui suit est un repère chronologique ajouté, sans parenthèses, par Don Bosco.

une séance avec quelques tours que j'avais moi-même étudiés chez d'autres. Aux marchés et aux foires, il y avait souvent des charlatans et des saltimbanques ; j'allais les regarder. J'observais attentivement chacun de leurs plus petits exploits. Je repartais ensuite à la maison et m'exerçais jusqu'au moment où j'avais réussi à les reproduire. Imaginez les coups, les chocs, les chutes, les culbutes auxquels j'étais à tout instant exposé. Mais le croirez-vous ? A onze ans, je faisais de la prestidigitation, le saut périlleux, « l'hirondelle » ; je marchais sur les mains ; je marchais, je sautais et je dansais sur la corde, comme un saltimbanque professionnel.

D'après le programme d'un jour férié, vous saurez ce que je faisais les autres jours.

Aux Becchi, il y a un pré. Il y avait alors dans ce pré plusieurs arbres, dont il reste encore un poirier sauvage qui, à l'époque, me rendait grand service. J'attachais une corde à cet arbre, et j'allais la nouer à un autre distant de peu. Puis une petite table avec la sacoche. Ensuite par terre, un tapis pour sauter. Quand tout était prêt et que chacun était avide de voir du neuf, j'invitais tout le monde à réciter un chapelet. Après quoi, on chantait un cantique. Quand il était terminé, je montais sur la chaise et je prononçais le sermon, où plutôt je répétais, comme je me la rappelais, l'explication d'évangile entendue le matin à l'église. Ou bien je racontais des anecdotes ou des exemples entendus ou lus dans quelque livre. Le sermon terminé, on faisait une courte prière. Et aussitôt, les divertissements commençaient. Alors, vous auriez vu, comme je vous l'ai dit, l'orateur se transformer en charlatan professionnel. Faire l'hiron-

delle, le saut périlleux, marcher sur les mains avec les pieds en l'air ; puis, ayant pris la sacoche, avaler des écus pour s'en aller les repêcher au bout du nez de l'un ou de l'autre ; et encore, multiplier les balles, les œufs, changer l'eau en vin, tuer un poulet et le dépecer pour le faire ensuite ressusciter et chanter mieux qu'auparavant. C'étaient là mes tours habituels. Puis, je marchais sur la corde comme sur un sentier. Je sautais, je dansais, je me pendais soit par un pied, soit par deux ; tantôt avec les deux mains, tantôt avec une seule. Au bout de quelques heures de jeu, quand j'étais bien fatigué, j'interrompais la séance. On faisait une courte prière et chacun partait de son côté.

Étaient exclus de ces réunions, tous ceux qui auraient blasphémé, ceux qui auraient tenu des propos malhonnêtes ou qui auraient refusé de participer aux pratiques religieuses (28).

DÉBUTS APOSTOLIQUES À TURIN (1841).

Il (Don Cafasso) (29) commença par m'emmener dans les prisons, où je connus rapidement la profon-

(28) Cette remarque a son importance. On la rapprochera d'un article du règlement de l'Oratoire. « Quand un jeune entre dans cet Oratoire, il doit être persuadé que c'est un endroit religieux où l'on désire former de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Il est donc rigoureusement interdit de blasphémer, de tenir des propos contraires aux bonnes mœurs ou à la religion. Si quelqu'un se rendait coupable de pareils manquements, il serait une première fois paternellement averti. Et s'il ne se corrigeait pas, on préviendrait le Directeur, qui le licencierait de l'Oratoire ». (SAINT JEAN BOSCO, *Règlement de l'Oratoire de saint François de Sales pour les « externes »*. Ed. RICARDONE, o.c., II, p. 602.) Voir aussi *La méthode préventive*, II, 5.

(29) Nous voyons apparaître ici saint Joseph Cafasso (Caffasso pour Don Bosco) (1811-1860), le directeur spirituel de saint Jean Bosco. Celui-ci, ordonné prêtre en juin 1841, décida sur son conseil de compléter sa formation sacerdotale par deux ans de pastorale dans un établissement spécialisé, le *Convitto ecclesiastico* de Turin. Don Cafasso était professeur de morale dans cette école. Il joignait à cette charge celle d'aumônier des prisons ; et, à ce titre, il se fit aider par Don Bosco.

deur de la méchanceté et de la misère humaines. Voir des bandes de jeunes garçons entre 12 et 18 ans, tous sains, robustes, l'esprit ouvert, et les découvrir là oisifs, rongés par les insectes, privés de pain corporel et spirituel, ce fut une chose qui me donna le frisson. L'opprobre de la patric, le déshonneur des familles, la honte de soi-même étaient personnifiés dans ces malheureux. Mais quels ne furent pas mon étonnement et ma surprise quand je m'aperçus que nombre d'entre eux sortaient fermement résolus à une vie meilleure, et qu'ils étaient malgré cela bientôt ramenés au lieu d'expiation d'où ils étaient sortis quelques jours auparavant.

Je compris en ces circonstances que plusieurs étaient ramenés en cet endroit parce qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes. Je me disais intérieurement : « Qui sait ? Si ces enfants possédaient au dehors un ami qui prît soin d'eux, les assistât et les instruisît dans la religion aux jours fériés, qui sait s'ils n'échapperaient pas à la déchéance, ou du moins, si le nombre de ceux qui retournent en prison ne diminuerait pas ? »

Je communiquai cette idée à Don Caffasso, et, avec son conseil et ses lumières, j'ai commencé d'étudier le moyen de la réaliser. J'en abandonnais les résultats à la grâce de Dieu, sans laquelle tous les efforts des hommes sont vains.

FONDATION DE L'ORATOIRE (1841-1842).

A peine entré au *Convitto* de Saint François, je me trouvai une bande de jeunes garçons. Ils me suivaient par les rues, les places, et jusque dans la sacristie de l'église de l'Institut. Mais, faute de local,

je ne pouvais les prendre personnellement en charge. Un curieux incident me fournit l'occasion de tenter la mise en œuvre de mon projet en faveur des jeunes qui erraient par les rues de la cité, et spécialement de ceux qui sortaient de prison.

Le jour consacré à la solennité de l'Immaculée Conception de Marie (8 décembre 1841), à l'heure fixée, j'étais en train de revêtir les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe. Le sacristain, Joseph Comotti, apercevant dans un coin un jeune garçon, l'invite à venir me servir la messe ⁽³⁰⁾.

— Je ne sais pas, répondit-il très mortifié.

— Viens, répliqua l'autre, je veux que tu serves la messe.

— Je ne sais pas, répliqua le garçon, je ne l'ai jamais servie.

— Gros bêta, dit le sacristain hors de lui ; si tu ne sais pas servir la messe, qu'est-ce que tu fais à la sacristie ?

Ce disant il attrape le manche du plumeau et vlan ! il cogne les épaules et la tête du pauvre. Tandis que celui-ci prenait ses jambes à son cou :

— Que faites-vous ? criai-je d'une voix forte. Pourquoi le battre de cette façon ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Pourquoi vient-il à la sacristie s'il ne sait pas servir la messe ?

— Mais vous lui avez fait mal.

(30) Le paragraphe précédent laisse penser que cet adolescent n'était pas arrivé là par hasard. Des garçons venaient chercher Don Bosco « jusque dans la sacristie de l'église de l'institut ». Aussitôt le jeune prêtre liait amitié avec eux. On conçoit sans peine qu'il ait pu dire en toute vérité au sacristain en désignant Barthélémy Garelli : « C'est mon ami ».

— Cela vous regarde ?

— Cela me regarde et beaucoup ; c'est mon ami. Appelez-le tout de suite, il faut que je lui parle.

— *Tuder, Tuder !* ⁽³¹⁾ — se mit-il à crier. Courant derrière l'enfant, il l'assura qu'il serait mieux traité et me le ramena. L'autre s'approcha tremblant et en larmes à cause des coups qu'il avait reçus.

— Tu as déjà entendu la messe ? lui dis-je avec toute la douceur qui me fut possible.

— Non, répondit-il.

— Alors, viens l'écouter. Ensuite j'aurai le plaisir de te parler d'une affaire qui te fera plaisir.

Il me le promit. Je désirais adoucir le chagrin de ce pauvre petit et ne pas le lâcher sur une sinistre impression à l'égard des responsables de cette sacristie. Quand j'eus célébré la messe et terminé l'action de grâces convenable, je conduisis mon candidat dans un *coretto* ⁽³²⁾. L'air enjoué, après l'avoir assuré qu'il n'aurait plus à craindre de coups de bâton, je me mis à le questionner de cette manière :

— Mon bon ami, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Barthélémy Garelli.

— D'où es-tu ?

— Je suis d'Asti ⁽³³⁾.

— Ton père est vivant ?

— Non, mon père est mort.

(31) *Tuder* est l'équivalent de *Teuton*, avec une nuance péjorative.
(32) C'est-à-dire une salle attenante à l'église et d'où l'on pouvait suivre les cérémonies.

(33) Asti est le nom d'une petite ville et d'un district du Piémont. La main-d'œuvre affluait autour de 1840 vers Turin, la capitale politique qui amorçait son futur développement. Elle ne s'intégrait pas à l'organisation paroissiale. Don Bosco le fit admettre, non sans peine, au clergé local (*M.O.*, pp. 152-153).

- Et ta mère ?
 — Ma mère aussi est morte.
 — Quel âge as-tu ?
 — J'ai seize ans.
 — Sais-tu lire et écrire ?
 — Je ne sais rien.
 — As-tu été admis à la sainte communion ?
 — Pas encore.
 — Tu t'es déjà confessé ?
 — Oui, mais quand j'étais petit.
 — Maintenant, tu vas au catéchisme ?
 — Je n'ose pas.
 — Pourquoi ?
 — Parce que mes camarades plus petits savent leur catéchisme, et moi qui suis si grand, je ne sais rien. C'est pourquoi, j'ai honte d'aller à ces classes.
 — Si je te faisais du catéchisme en particulier, tu viendrais y assister ?
 — Je viendrais très volontiers.
 — Tu viendrais volontiers dans cette petite pièce ?
 — Très volontiers, pourvu qu'on ne me donne pas de coups de bâton.
 — N'aie pas peur, personne ne te maltraitera. Au contraire, tu seras mon ami, tu auras à faire avec moi et avec personne d'autre. Quand veux-tu que nous commencions notre catéchisme ?
 — Quand vous voudrez.
 — Ce soir ?
 — Oui.
 — Tu veux maintenant aussi ?
 — Maintenant aussi, avec grand plaisir.
 Je me levai et fis un signe de croix pour commencer. Mais mon élève ne le faisait pas ; il ne savait

comment s'y prendre. Je passai ce premier catéchisme à lui enseigner comment faire un signe de croix et à lui faire connaître Dieu Créateur et la fin pour laquelle il nous a créés. Sa mémoire était lente, mais son assiduité et son attention firent qu'en quelques séances (34), il était parvenu à apprendre l'essentiel requis pour faire une bonne confession et, peu après, la sainte communion (35).

A ce premier élève, plusieurs autres s'adjoignirent. Durant cet hiver je me limitai à quelques adultes (36) qui avaient besoin d'un cours spécial de catéchisme, surtout ceux qui sortaient de prison. Ce fut alors que je touchai du doigt que, sortis du lieu d'expiation, si les jeunes trouvaient une main secourable qui prit soin d'eux, les assistât aux jours fériés, tâchât de les placer chez des patrons honnêtes et leur rendit quelquefois visite pendant la semaine, ils menaient une vie rangée, ils oubliaient le passé, devenaient de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Telle fut l'origine de notre Oratoire qui, béni par le Seigneur, prit un accroissement que, à coup sûr, je n'aurais pu alors imaginer (37).

(34) Littéralement « en quelques fêtes ». Il est évident qu'il s'agit des leçons de catéchisme données aux jours fériés, dimanches inclus.

(35) Le souci pédagogique de Don Bosco pour l'instruction religieuse et la vie sacramentelle des jeunes apparaît ici. Nous le retrouverons par exemple dans la vie de *Michel Magon* (ch. III à VI).

(36) Le contexte immédiat suggérerait *adolescents*. Mais l'italien est formel. D'ailleurs, nous lisons plus bas, au sujet des jeunes gens qui fréquentaient l'Oratoire vers 1845 : « Nombre d'entre eux sont déjà adultes ; ils ont 18, 20 et même 25 ans » (*M.O.*, p. 163).

(37) Voici quelques chiffres fournis par Don Bosco. Le 25 mars 1842, les jeunes étaient 30 (*M.O.*, p. 128). Ils atteignirent rapidement 80 et 100 (*ib.*, p. 130). Don Bosco réunissait 200 garçons en 1844 (*ib.*, p. 139) et trois et quatre cents en 1846 (*ib.*, p. 155). D'autres centres similaires furent alors fondés. L'Oratoire est demeuré l'œuvre principale des salésiens.

DEUXIÈME SECTION

**UNE EXPÉRIENCE
CARACTÉRISTIQUE**

Vie de Michel Magon (Texte intégral)

* *La vie de Michel Magon a été éditée trois fois du vivant de saint Jean Bosco : en septembre 1861, puis en 1866, enfin entre 1866 et 1888. La troisième édition (ou réimpression) est, jusqu'à plus ample informé, perdue. Mais elle est supposée par une « 4^{me} édition augmentée » de 1893. Celle-ci ne diffère que très peu de la deuxième. A notre avis, elle reproduit la troisième. Le texte de 1893 sert de base à notre traduction. Les titres de chapitres sont traduits de l'original. Nous avons ajouté les sous-titres. Le texte a été présenté intégralement, sauf deux notes ajoutées par Don Bosco pour éclairer son texte.*

* *Cette biographie était d'abord destinée aux garçons de l'Oratoire ; la préface est formelle sur ce point. Mais, par la force des choses, Don Bosco s'adressait nécessairement aux lecteurs de la collection « Les Lectures Catholiques » où il éditait son livre en 1861. Et, à son habitude, il ne manquait pas l'occasion de dire sa pensée aux éducateurs.*

* *C'est un tissu de souvenirs personnels, d'extraits du carnet de Magon, de lettres et de notes remises par plusieurs professeurs et camarades de l'enfant. Don Bosco a agencé ces matériaux et les a enrichis de quelques réflexions morales et pédagogiques. Les*

sources — autant que nous sachions — ont disparu. Mais le lecteur peut être assuré de la vérité substantielle des faits rapportés. La dramatisation, jusque dans les dialogues, est réduite. En effet, le contrôle exercé par les garçons témoins immédiats, était sévère et efficace ; l'histoire quelque peu mouvementée de la biographie de Dominique Savio (2^{me} édition, 1861) nous en fournit la preuve.

La vie de Michel Magon

- 1845 19 septembre : naissance de Michel Magon.
- 1857 9 mars : mort de Dominique Savio.
Octobre : Michel rencontre Don Bosco à la gare de Carmagnola. Il entre à l'Oratoire de Turin et suit les cours de cinquième, puis de quatrième.
- 1858 Janvier : Michel est devenu exemplaire.
2 janvier - 16 avril : voyage de Don Bosco à Rome.
4 avril : Fête de Pâques.
Mai : mois de Marie particulièrement fervent. Michel envisage de prononcer le vœu de chasteté.
Septembre-octobre : camp de vacances à Castelnuovo.
Octobre : Michel entre en troisième.
31 décembre : il a le pressentiment de sa mort imminente.
- 1859 Janvier : publication de la vie de Dominique Savio.
19 janvier : maladie mortelle de Michel Magon.
21 janvier : mort de Michel Magon.
- 1861 Septembre : première édition de sa biographie.

Préface ⁽³⁸⁾

Mes chers garçons,

MICHEL ET DOMINIQUE.

Parmi ceux d'entre vous qui attendaient avec impatience la publication de la vie de Dominique Savio, il y avait le petit Michel Magon. Il s'ingéniait à glaner près des uns et des autres les traits significatifs que l'on racontait de ce modèle de chrétien ⁽³⁹⁾ ; puis il s'employait de toutes ses forces à l'imiter. Et surtout il désirait ardemment posséder le récit des vertus de celui dont il voulait faire son maître. Or c'est à peine s'il put en lire quelques pages ; déjà le Seigneur mettant fin à sa vie terrestre le conviait — nous avons de bonnes raisons de l'espérer — à goûter la paix des justes près de cet ami dont il cherchait à se faire l'imitateur ⁽⁴⁰⁾.

(38) Il n'existe qu'un seul commentaire approfondi du Michel Magon de saint Jean Bosco : A. CAVIGLIA, *Il Magon Michele*, dans *Salesianum*, ann. XI, 1949, pp. 451-481 et 588-614. Cette étude a été publiée après la mort de l'auteur (1943). Le même Don Caviglia a laissé des notes manuscrites complémentaires dont la bienveillance des archivistes du Valdocco nous a permis de tirer parti pour notre travail.

(39) Nous avons conservé sur Dominique Savio quatorze relations émanant de ses camarades et jeunes professeurs de l'Oratoire. Elles figurent parmi les pièces de son procès de canonisation. Dominique étant mort sept mois avant l'arrivée de Michel à Turin, ce dernier n'a rien témoigné sur lui.

(40) La biographie de Dominique Savio fut éditée pour la première fois en janvier 1859. Or Michel mourut le 21 de ce mois. À défaut de livre, il y avait la tradition orale. Don Bosco note plus loin l'ardeur de Michel à imiter Dominique recevant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie (ch. VI).

ORIGINE DE LA BIOGRAPHIE.

La vie originale, ou mieux romanesque, de votre camarade a déterminé chez vous le pieux désir de la voir elle aussi imprimée ; à diverses reprises vous me l'avez demandée. J'ai été de la sorte encouragé à la fois par votre insistance et par l'affection que je nourrissais envers notre ami commun ⁽⁴¹⁾, encouragé aussi par la pensée que ce mince travail vous serait agréable et, qu'en même temps, il rendrait service à vos âmes ⁽⁴²⁾. Et je me suis décidé à vous satisfaire en rassemblant tout ce qui le concerne et dont nous avons été témoins, pour l'édition en un livret à votre intention.

LA GRÂCE DE MICHEL.

En lisant la vie de Dominique Savio, vous voyez la vertu naître avec lui et se développer jusqu'à l'héroïsme au long de toute sa vie terrestre.

Dans celle de Magon, nous voyons un enfant qui, laissé à lui-même, risquait de s'engager sur le lamentable sentier du péché. Mais le Seigneur lui proposa de le suivre. Il entendit cet appel d'amour et répondit avec persévérance à la grâce divine, au point de faire l'admiration de ceux qui le connaissaient, manifestant ainsi combien merveilleux sont les effets de cette grâce en ceux qui s'appliquent à y correspondre.

(41) Sans affectation de condescendance, Don Bosco se dit l'ami d'un gargonnet de treize ans et parle de son affection pour lui. C'est, parmi tant d'autres, un indice d'une pédagogie centrée sur la charité.

(42) La biographie appartient donc au genre édifiant. Qu'on veuille bien toutefois ne pas se voiler la face devant cette évidence. Les adolescents ont besoin de modèles concrets et proches d'eux. Don Bosco le savait. Il proposait jusque-là à ses élèves saint Louis de Gonzague, Louis Comollo, Dominique Savio. Michel Magon prenait la suite. Et nul ne peut prouver qu'il sacrifia bonnement la vérité de sa biographie à sa valeur d'édification (voir note 44).

UNE VIE PEU ORDINAIRE.

Vous trouverez ici quelques actions à admirer et un grand nombre à imiter ; vous rencontrerez aussi certains traits vertueux, certaines paroles qui semblent dépasser les possibilités d'un enfant de quatorze ans ⁽⁴³⁾. Mais c'est bien parce qu'elles sortent du commun que ces choses-là m'ont paru dignes d'être écrites.

ORGANISATION DE LA BIOGRAPHIE.

D'autre part, tous les lecteurs sont assurés de la vérité des faits rapportés ; car je me suis contenté de présenter et de coordonner dans un récit suivi, des événements qui se déroulèrent sous les yeux d'une multitude de personnes encore vivantes, et qu'il est toujours possible d'interroger sur ce qui est ici avancé ⁽⁴⁴⁾.

J'ai augmenté cette troisième édition ⁽⁴⁵⁾ de plusieurs faits qui m'étaient demeurés inconnus quand fut composée la première ; d'autres faits sont maintenant mieux expliqués par des détails spéciaux dont j'ai eu ensuite connaissance grâce aux sources sûres que j'ai pu atteindre.

(43) Michel mourut dans sa quatorzième année, à treize ans et quatre mois.

(44) Don Bosco décrit ici sa méthode dans la composition de ses biographies : il recueille et coordonne. La valeur des témoignages est confirmée par le nombre et la proximité des témoins. Il se contente de rapprocher leurs affirmations. La solidité d'une œuvre ainsi conçue est peu contestable. (Voir cependant les notes 52, 54, 79, 86.)

(45) Nous traduisons pourtant celle qui est intitulée *quatrième édition augmentée*. Cette inadvertance a au moins l'avantage de montrer que la quatrième édition dérive étroitement la troisième, qui fut la dernière publiée du vivant de Don Bosco.

SOUHAIT.

Que la divine Providence qui fait la leçon aux hommes en rappelant à elle, tantôt des vieillards usés, tantôt des enfants à la fleur de l'âge, nous accorde la faveur insigne de nous trouver tous prêts en cet ultime instant auquel est suspendue une éternité de bonheur ou de malheur. Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ nous aide pendant notre vie et à l'heure de notre mort ; qu'elle nous assiste sur le chemin qui mène au ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE I

Une curicuse rencontre

EN CARE DE CARMAGNOLA.

Rentrant un soir d'automne de Sommariva del Bosco, je dus attendre à Carmagnola ⁽⁴⁶⁾ pendant plus d'une heure le train qui devait me ramener à Turin. Déjà sept heures sonnaient. Le temps était couvert. Un brouillard épais se résolvait en pluie fine. Cela contribuait à rendre les ténèbres tellement compactes qu'il était devenu impossible de reconnaître un homme à un pas de distance. Le pauvre éclairage de la gare répandait une clarté blafarde qui, un peu au-delà du quai, se perdait dans l'obscurité. Seule une bande d'enfants attirait l'attention par ses jeux et ses clameurs ; disons plutôt qu'ils assourdisaient les oreilles des spectateurs. Les cris de *attends, prends-le, cours, attrape celui-ci, arrête celui-là* servaient à occuper la rêverie des voyageurs.

Or, au milieu de ces cris, on percevait une voix qui dominait clairement toutes les autres ; c'était comme la voix d'un capitaine, reprise en écho par ses camarades et obéie par tous, car les ordres étaient sans réplique. J'éprouvai immédiatement un vif désir de connaître celui qui, avec un tel aplomb et une telle présence d'esprit, était capable de diriger le jeu au sein d'un pareil charivari.

(46) Carmagnola est une petite ville du Piémont, au sud de Turin et à l'embranchement des lignes de Savone et de Coni. En 1857, il n'existait pas encore de chemin de fer reliant Sommariva à Turin.

MICHEL ET DON BOSCO.

Je saisis l'occasion à l'instant où tous les garçons étaient rassemblés autour de celui qui leur tenait lieu de chef ; et, en deux enjambées, je m'élançai au milieu d'eux. Tous s'enfuirent épouvantés ; un seul demeura ; il s'avance et, les poings sur les hanches, la mine autoritaire, il se prend à dire :

— Qui êtes-vous, pour vous mêler de nos jeux ?

— Je suis ton ami.

— Que voulez-vous de nous ?

— Je veux, si cela ne vous dérange pas, m'amuser et jouer avec toi et tes camarades.

— Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

— Je te répète que je suis ton ami. Je désire faire un bout de récréation avec toi et avec tes camarades. Mais toi, qui es-tu ?

— Moi ? Qui je suis ? Je suis, continua-t-il d'une voix grave et sonore, le général de ce terrain, Michel Magon.

Tandis que nous étions à parler, les autres garçons qu'une terreur panique avait dispersés, s'étaient l'un après l'autre rapprochés et se rassemblaient autour de nous. Après avoir distribué quelques mots aimables aux uns et aux autres, je me tournai de nouveau vers Magon et je poursuivis :

— Mon cher Magon, quel âge as-tu ?

— J'ai treize ans.

— Tu vas déjà te confesser ?

— Oui, oui, répondit-il en riant.

— Tu as déjà été admis à la sainte communion ?

— Oui, j'ai déjà été admis, et j'y suis déjà allé.

— Est-ce que tu as appris un métier ?

— J'ai appris le métier de fainéant.

— Jusqu'ici, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai été à l'école.

— Quelle classe as-tu faite ?

— J'ai fait la troisième élémentaire (47).

— As-tu encore ton père ?

— Non, mon père est déjà mort.

— As-tu encore ta mère ?

— Oui, ma mère est encore vivante ; elle travaille pour les autres et fait ce qu'elle peut pour me donner du pain à moi et à mes frères, mais nous la faisons continuellement enrager.

— Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

— Il faut que je fasse quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

Cette franchise d'expression et cette façon claire et intelligente, me firent deviner le grand péril que courrait ce garçon tant qu'il serait ainsi laissé à lui-même. Il me semblait d'autre part que, si son brio et son caractère entreprenant étaient formés, il donnerait un jour des résultats consolants. Je repris donc la conversation :

— Mon cher Magon, veux-tu quitter cette vie de petit gamin pour commencer d'apprendre un métier, ou continuer tes études ?

— Mais bien sûr que je le veux, répondit-il avec émotion, cette vie de damné ne me dit plus rien. Plusieurs de mes camarades sont déjà en prison, j'ai peur de les rejoindre. Mais qu'est-ce que je dois faire ? Mon père est mort, ma mère est pauvre, qui va m'aider ?

(47) C'est-à-dire la septième ou le cours moyen du premier degré, dans le système français actuel.

— Ce soir, tu feras une fervente prière à notre Père des cieux. Prie-le de tout cœur, aie confiance en lui. Il veillera sur moi, sur toi et sur tous.

A ce moment la cloche de la gare sonnait pour la dernière fois, et je devais partir sans plus tarder.

— Prends, lui dis-je, prends cette médaille et demain va voir Don Ariccio, ton vicaire. Dis-lui que le prêtre qui te l'a donnée désire des renseignements sur ta conduite.

Il prit la médaille avec respect.

— Mais quel est votre nom ? D'où êtes-vous ? Don Ariccio vous connaît ?

Le brave Magcy continuait à poser des questions, celles-ci et d'autres. Mais je ne pus lui répondre, car le train était arrivé, et je dus monter dans un wagon en direction de Turin.

CHAPITRE II

Sa vie antérieure et son arrivée à l'Oratoire de saint François de Sales

INTERVENTION DU VICAIRE.

Son impuissance à percer l'identité du prêtre avec lequel il s'était entretenu fit naître en Magon le désir de savoir qui il était. Au lieu d'attendre le lendemain, il s'en fut donc trouver sur-le-champ le chanoine Ariccio ⁽⁴⁸⁾ et lui expliqua avec chaleur ce qu'il avait entendu. Le vicaire comprit tout, et le lendemain il m'écrivit une lettre où il dressait un rapport exact sur les exploits qui avaient émaillé la vie de notre général.

« Le jeune Michel Magon, m'écrivait-il, est un pauvre garçon qui a perdu son père. Sa mère, devant assurer le pain de sa famille, ne peut le surveiller ; c'est pourquoi il passe son temps avec les gamins sur la rue et les places publiques. Il a une intelligence peu ordinaire. Mais son inconstance et son étourderie l'ont fait renvoyer plusieurs fois de l'école. Il a pourtant assez bien suivi la troisième élémentaire.

« Côté moralité, je crois qu'il a bon fond et des mœurs simples ⁽⁴⁹⁾ ; mais il se domine difficilement. En classe et au catéchisme, c'est un perturbateur uni-

(48) Ce vicaire n'était pas chanoine en 1857, on s'en doute. Il le deviendra au titre de la collégiale Saint-Augustin de Carmagnola. C'était fait en 1866, quand parut la 2^{me} édition de *Michel Magon*.

(49) Michel était donc, au témoignage de son vicaire, honnête et pur.

verseel ; quand il est absent, tout est en paix ; et quand il s'en va, c'est un bienfait pour tous.

« Son âge, sa pauvreté, son caractère, son intelligence le rendent digne de toutes les attentions charitables. Il est né le 19 septembre 1845 ».

Me fondant sur ces renseignements, je décidai de l'admettre parmi les garçons de cette maison, pour l'orienter soit vers les études, soit vers un métier mécanique ⁽⁵⁰⁾. Dès qu'il eut reçu la lettre notifiant son acceptation, notre candidat brûla d'impatience de venir à Turin. Il s'imaginait jouir des délices du paradis terrestre, et devenir maître des trésors de toute la capitale ⁽⁵¹⁾.

UN VOYOU SYMPATHIQUE.

Quelques jours plus tard, je le vois apparaître en face de moi.

— Me voici, dit-il en courant à ma rencontre ; me voici. Je suis ce Michel Magon que vous avez rencontré à la gare de Carmagnola.

— Je sais tout, mon garçon, es-tu venu avec bonne volonté ?

— Oui, oui, la bonne volonté ne me manque pas.

— Si tu as bonne volonté, je te demande de ne pas me mettre toute la maison sens dessus dessous.

— Oh ! Soyez tranquille : je ne vous ferai pas de peine. Dans le passé, je me suis mal conduit ; à l'avenir, je ne veux plus que ça recommence. J'ai déjà deux camarades en prison, et moi...

(50) Il y avait en 1857 à l'Oratoire de Turin une section secondaire et une section professionnelle.

(51) Turin, jusque-là capitale des Etats Sardes, était devenue le 15 mars 1861 (six mois avant la première édition du *Michel Magon*), ville capitale du roi d'Italie. Florence lui prit le titre en 1864 ; et Rome remplace Florence en 1870.

— Allons, courage ⁽⁵²⁾ ! Dis-moi seulement si tu préfères étudier ou apprendre un métier ?

— Je suis prêt à faire ce que vous voudrez. Mais si vous me laissez le choix, je préférerais étudier.

— A supposer que l'on te destine aux études, à ton avis, que voudras-tu faire quand tu auras terminé tes classes ?

— Si un voyou...

Il dit ces mots puis baissa la tête.

— Continue donc. Qu'est-ce que tu veux dire : Si un voyou ?

— Si un voyou pouvait s'améliorer suffisamment pour arriver à faire un prêtre, je me ferais volontiers prêtre.

— Eh bien ! Nous allons voir ce dont un voyou sera capable. Je te ferai étudier. Pour ce qui est de devenir prêtre ou autre chose, cela dépendra de tes progrès en classe, de ta conduite, et des preuves que tu donneras de posséder une vocation sacerdotale.

— Si les efforts d'un garçon de bonne volonté peuvent aboutir à un résultat, soyez-en sûr, vous n'aurez pas lieu d'être mécontent de moi.

LE CONSEILLER DE MICHEL.

Pour commencer, on désigne un camarade pour lui servir d'« ange gardien ». Il est de tradition dans cette maison de confier dès son arrivée l'enfant de moralité

(52) L'allusion aux deux camarades dévoyés de Michel depuis *Dans le passé* jusqu'à *courage*, ne commence à paraître que dans la 2^{me} édition. Nous supposons que Don Bosco inséra à cet endroit du récit une précision qui lui était parvenue après 1861. Il recourut en d'autres ouvrages à ce procédé de composition.

suspecte ou imparfaitement connue, à un élève choisi parmi les plus anciens et de moralité certaine. Il devra le suivre et au besoin le corriger jusqu'au jour où cet enfant pourra sans danger être mêlé aux autres ⁽⁵³⁾. Sans que Magon s'en rendît compte, avec beaucoup de tact et de charité, ce camarade ne le perdait jamais de vue. Il lui tenait compagnie en classe, en étude, en récréation. Il plaisantait avec lui, il jouait avec lui. Mais, à chaque instant, il fallait qu'il lui répêât : « On ne parle pas comme cela, c'est mal ; on n'emploie pas ce mot, on ne nomme pas le saint nom de Dieu en vain ». Et, malgré l'impatience qui se reflétait sur son visage, Michel disait simplement : « Bravo, tu as bien fait de m'attraper ; tu es vraiment un bon camarade. Si tu avais été mon camarade autrefois, je n'aurais pas pris ces mauvaises habitudes dont je n'arrive plus à me débarrasser. »

UN GARÇON BOUILLANT.

Les premiers jours, à peu près rien n'était de son goût sauf la récréation. Chanter, crier, courir, sauter, faire du tapage, voilà qui convenait à son tempérament bouillant et plein de feu. Et pourtant, quand son camarade lui disait : Magon, la cloche nous appelle en étude, en classe, à la prière et ainsi de suite... il jetait encore un regard attristé sur les jeux,

(53) Michel fut peut-être confié à un membre de la compagnie de l'Immaculée Conception. « Les compagnons se confiaient mutuellement les garçons qui avaient le plus besoin d'appui moral ; ils les prenaient pour clients, pour protégés, chacun le sien, et mettaient en œuvre, pour les rendre vertueux, tous les moyens que suggère la charité du Christ ». Saint Jean Bosco, *Dominique Savio*, 5^{me} éd. 1878, ch. XVIII. Don Bosco n'ignorait pas la force de l'éducation par le milieu. Ajoutons que le rapport du moniteur spirituel de Michel fut à coup sûr l'une des sources de Don Bosco pour ce chapitre et le suivant.

puis, sans se faire prier, il allait où son devoir l'appelait.

Il fallait le voir quand la cloche donnait le signal de la fin d'un exercice suivi d'une récréation. Il semblait sortir de la bouche d'un canon ; il volait dans tous les coins de la cour ; les jeux qui réclamaient de l'adresse corporelle faisaient ses délices. Il avait une prédilection pour celui que nous appelons les « barres », et il y était extrêmement célèbre. Mêlant ainsi les divertissements et les travaux scolaires, il trouvait bien doux son nouveau genre de vie.

CHAPITRE III

Difficultés et réforme morale

MÉLANCOLIE.

Notre Michel était à l'Oratoire depuis un mois et il demandait à chacune de ses occupations de l'aider à passer son temps. Il était heureux à condition d'avoir tout loisir de sauter et de s'amuser sans songer que la vraie joie doit naître de la paix du cœur et de la tranquillité de l'âme. Et voici qu'à l'improviste sa fièvre du jeu se prit à baisser. Il devenait légèrement pensif et ne se mêlait plus aux jeux sans y avoir été d'abord invité. Le camarade qui veillait sur lui s'en aperçut et, saisissant l'occasion, il lui dit un jour :

— Mon cher Magon, depuis quelque temps, je ne lis plus sur ton visage ton entrain habituel ; tu n'es peut-être pas bien ?

— Pas du tout ! Côté santé, je me porte à merveille.

— D'où vient alors cette mélancolie ?

— Cette mélancolie vient de ce que je vois mes camarades participer aux pratiques de piété. Les voir joyeux, et prier, aller se confesser, communier, me rend perpétuellement triste.

— Je ne saisis pas comment la piété des autres peut te rendre triste.

— C'est facile à comprendre : mes camarades qui déjà sont braves, pratiquent la religion et deviennent encore meilleurs ; tandis que moi, qui suis un

voyou, je ne puis les imiter. Et cela me donne beaucoup de remords et de grandes inquiétudes.

— Oh ! Gosse que tu es ! Si le bonheur de tes camarades te fait envie, qui t'empêche de suivre leur exemple ? Si tu as des remords sur la conscience, ne pourrais-tu par hasard les supprimer ?...

— Les supprimer... les supprimer... c'est vite dit ! Mais si tu étais à ma place, tu dirais aussi que...

Et, baissant la tête d'émotion et de rage, il s'enfuit à la sacristie.

LE REMÈDE.

Son ami le suivit et quand il l'eut rattrapé :

— Mon cher Magon, lui dit-il, pourquoi t'enfuir ? Dis-moi ton chagrin. Qui sait si je ne pourrai pas t'indiquer le moyen de le soulager ?

— Tu as raison, mais je suis dans un fameux pétrin.

— Quel que soit ton pétrin, tu as le moyen de t'en tirer.

— Mais comment pourrai-je vivre en paix avec l'impression d'avoir mille diables au corps ?

— Ne t'affole pas. Va trouver le confesseur, ouvre-lui ta conscience. Il te donnera tous les conseils nécessaires. Quand nous avons des ennuis, nous faisons toujours comme cela. Et c'est pourquoi nous sommes toujours joyeux.

— C'est bien, mais... mais...

TRISTESSE.

Ce disant il se mit à pleurer. Plusieurs jours passèrent encore, et sa mélancolie se transforma en tristesse. Jouer lui pesait ; sur ses lèvres plus de rire ;

fréquemment, alors que ses camarades étaient tout entiers à la récréation, lui se retirait dans un coin pour songer, réfléchir et parfois pleurer.

L'OUVERTURE INDISPENSABLE.

Je me tenais au courant de son évolution. Un jour, je le fis donc appeler pour lui parler :

— Mon cher Magon, j'aimerais que tu me fasses un plaisir ; mais je ne voudrais pas que tu refuses.

— Dites-le, répondit-il hardiment, dites-le, je suis prêt à faire tout ce que vous me commanderez.

— J'aimerais que tu me laisses un instant maître de ton cœur, et que tu m'expliques la raison de cette mélancolie qui te tourmente depuis quelques jours.

— Oui, c'est vrai ce que vous me dites, mais... mais je suis désespéré et je ne sais que faire...

Sur ces paroles il éclata en sanglots. Je le laissai se calmer un peu. Puis d'un ton plaisant, je lui dis :

— Comment ! C'est toi le général Michel Magon, le chef de toute la bande de Carmagnola ? Quel général tu fais ! Tu n'es plus capable de trouver tes mots pour dire ce qui tourmente ton âme.

— Je voudrais bien, mais je ne sais pas par quel bout commencer. Je n'arrive pas à m'exprimer.

— Dis-moi un seul mot, le reste je le dirai moi-même.

— J'ai la conscience embrouillée.

— Ça suffit ; j'ai tout compris. J'avais besoin que tu me dises ce mot pour pouvoir te dire le reste. Pour l'instant, je ne veux pas entrer dans tes affaires de conscience. Je vais seulement t'expliquer comment tout mettre en ordre. Ecoute donc. Si tes problèmes de conscience ont été réglés dans le passé,

prépare-toi simplement à une bonne confession dans laquelle tu exposeras le mal que tu as fait depuis la dernière fois que tu t'es confessé. Si, par peur ou pour une raison quelconque, tu as caché quelque chose dans tes confessions, ou bien si tu crois que l'une d'entre elles a manqué d'une condition indispensable, reprends ton aveu depuis le temps où ta confession fut certainement bonne, et dis tout ce qui pourrait te charger la conscience (64).

— Voilà bien le difficile. Comment pourrai-je me rappeler tout ce qui m'est arrivé depuis des années en arrière ?

— Tu peux tout arranger et c'est très facile. Dis seulement à ton confesseur que tu as quelque chose à reprendre dans ta vie passée ; à partir de là, il passera en revue toutes tes petites affaires ; en sorte qu'il ne te restera plus qu'à répondre oui ou non, et combien de fois telle ou telle chose t'est arrivée.

(64) Quoi qu'il en soit du dialogue réellement échangé, Don Bosco n'est pas fâché de donner une leçon de catéchisme à ses lecteurs.

CHAPITRE IV

Il se confesse et commence à fréquenter les sacrements

LA CONFESSION DE MICHEL.

Magon consacra cette journée à se préparer en examinant sa conscience. Mais il lui tenait tellement à cœur d'arranger les affaires de son âme qu'il ne voulut pas se coucher sans s'être d'abord confessé. « Le Seigneur, disait-il, m'a longuement attendu, c'est sûr ; mais, qu'il veuille encore m'attendre jusqu'à demain, c'est moins sûr ! Donc, si je puis me confesser ce soir, je ne dois pas attendre davantage. Et puis, il est temps d'en finir avec le démon ». Il se confessa donc avec une vive émotion et interrompit plusieurs fois son aveu pour donner libre cours à ses larmes. Quand il eut terminé, avant de quitter son confesseur, il lui dit :

— Vous croyez que mes péchés sont tous pardonnés ? Si je mourrais cette nuit, je serais sauvé ?

— Va en paix, lui fut-il répondu. Le Seigneur qui, dans sa grande miséricorde, t'a attendu jusqu'aujourd'hui pour te donner le temps de faire une bonne confession, t'a certainement pardonné tous tes péchés. Et si dans ses desseins adorables il voulait t'appeler cette nuit à l'éternité, tu serais sauvé.

— Oh ! comme je suis heureux, enchaîna-t-il très ému.

RÉFLEXIONS SUR LE PÉCHÉ.

Puis, fondant de nouveau en larmes, il alla prendre son repos. Il passa une nuit agitée et pleine d'émotion. C'est lui qui, plus tard, confia à quelques amis les idées qui alors lui traversèrent l'esprit ⁽⁵⁵⁾.

« Il est difficile, répétait-il, d'exprimer les sentiments qui remplirent mon pauvre cœur en cette nuit mémorable. Je n'ai pour ainsi dire pas dormi. Je demeurais quelque temps assoupi, et, aussitôt, je voyais en imagination l'enfer grand ouvert et rempli de démons. Je chassais aussitôt cette affreuse vision, en pensant que mes péchés avaient tous été pardonnés. Et alors il me semblait voir une multitude d'anges qui me montraient le paradis et me disaient : « Vois quel grand bonheur t'est réservé si tu persévères dans tes résolutions ! »

« Et au milieu du temps réservé au sommeil de la nuit, je me suis senti tellement plein de joie, d'émotion et d'autres sentiments que, pour apaiser un peu mon âme, je me suis levé, je me suis agenouillé, et j'ai répété plusieurs fois : Oh ! comme ils sont malheureux ceux qui tombent dans le péché ! Mais combien plus malheureux encore ceux qui vivent dans le péché ! Je crois que, s'ils goûtaient, ne serait-ce qu'un instant, la grande paix qu'éprouve celui qui vit dans la grâce de Dieu, ils iraient tous se confesser pour apaiser la colère divine, mettre fin aux remords de leur conscience et jouir de la paix du cœur. O péché, péché ! Quel terrible fléau tu es pour ceux qui te laissent pénétrer dans leur cœur ! Mon Dieu,

(55) Il faut laisser au témoin intermédiaire entre Michel et l'auteur, la responsabilité d'un style bien précieux pour notre gargon dont les réparties étaient si simples jusque-là.

à l'avenir je ne veux plus jamais vous offenser ; je veux au contraire vous aimer de toutes les forces de mon âme ; si par malheur je tombais encore, ne serait-ce que dans une petite faute, j'irais aussitôt me confesser. »

CRISE DE SCRUPULES.

Notre Magon exprimait ainsi son regret sincère d'avoir offensé Dieu, et promettait de persévérer avec constance à le servir. De fait, il se mit à fréquenter les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; et il participait avec un joyeux enthousiasme à ces pratiques pieuses qui auparavant lui répugnaient. Il trouvait même tant de plaisir à la confession et y recourait si souvent que son confesseur dut le modérer pour éviter qu'il ne fût victime des scrupules ⁽⁵⁶⁾. Cette maladie pénètre très facilement dans l'esprit des enfants quand ils veulent vraiment se donner au Seigneur ; et les dégâts sont graves, parce que le démon s'en sert pour désorienter l'esprit, troubler le cœur et rendre pénible la pratique religieuse. Elle fait souvent retomber dans une vie de péché ceux qui avaient déjà grandement progressé en vertu.

(56) Il l'engagea vraisemblablement à se confesser tous les huit ou quinze jours. Nous lisons de Dominique Savio : « Il y eut une période où, pris de scrupules, il voulut se confesser tous les quatre jours et plus souvent encore, mais son directeur spirituel (c'est-à-dire saint Jean Bosco lui-même) ne le lui permit pas et le ramena à la confession hebdomadaire ». (Saint JEAN BOSCO, *Dominique Savio*, éd. citée, ch. XIV). Vers 1854, Don Bosco recommandait à l'ensemble de ses garçons : « Choisissez-vous un confesseur fixe, ouvrez-vous totalement à lui tous les quinze jours ou une fois par mois ». *Premier Règlement de la maison de l'Oratoire*, éd. LEMOYNE, M.B., IV, p. 747. Plus tard, en 1877, il dira « tous les huit ou quinze jours ou au moins une fois par mois ». (*Règlement...*, dans RICARDONE, II, p. 551).

Le moyen le plus simple pour se libérer d'un tel malheur, c'est de s'abandonner totalement à la direction du confesseur. Quand il dit qu'un acte est mauvais, faisons notre possible pour ne plus le commettre. Dit-il qu'en tel ou tel autre il n'y a aucun mal, il faut suivre son conseil et marcher dans la paix et la joie du cœur. Bref, l'obéissance au confesseur est le moyen le plus efficace pour nous libérer ⁽⁵⁷⁾ des scrupules et persévérer dans la grâce de Dieu.

(57) Est non se libérer. Don Bosco s'adresse à ses lecteurs, nous le suivons dans les méandres de sa pensée.

CHAPITRE V

Un mot à la jeunesse ⁽⁵⁸⁾

CONSEILS AUX JEUNES.

Les inquiétudes et les angoisses du jeune Magon d'une part, et la manière franche et résolue avec laquelle il mit ordre aux affaires de son âme d'autre part, me fournissent l'occasion de vous donner, à vous, mes très chers garçons, quelques conseils qui me semblent devoir être très utiles à vos âmes. Recevez-les en gage de l'affection d'un ami qui désire ardemment votre salut éternel.

SINCÉRITÉ EN CONFESSION.

En premier lieu, je vous recommande de faire votre possible pour ne pas tomber dans le péché. Mais si par malheur il vous arrive de le commettre, ne vous laissez jamais entraîner par le démon à le taire en confession. Dites-vous que le confesseur a reçu de Dieu le pouvoir de remettre tous les péchés, quels qu'en fussent la nature et le nombre. Plus graves seront les fautes confessées, plus son cœur se réjouira, car il sait combien plus grande encore est la miséricorde divine qui par son intermédiaire vous offre le

(58) « Le chapitre V du *Michel Magon* est, sous les aspects conceptuel et documentaire, l'un des plus importants et des plus précieux de la littérature de Don Bosco et de sa pédagogie spirituelle. » (CAVIGLIA, *Il Magone Michèle*, L.c., p. 461). Il se compose de deux parties. La seconde — une exhortation aux confesseurs de jeunes — est parfaitement étrangère au titre.

pardon ; il applique les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ avec lequel il peut laver toutes les taches de votre âme.

CONFIANCE ABSOLUE.

Rappelez-vous, mes garçons, que le confesseur est un père qui désire ardemment vous faire tout le bien possible et qui cherche à éloigner de vous le mal sous toutes ses formes. Ne craignez pas de perdre son estime en accusant des choses graves ; ne craignez pas non plus qu'il les révèle à d'autres. Car le confesseur ne peut, pour rien au monde, utiliser un renseignement appris en confession ; quand il devrait y perdre la vie, il ne dit ni ne peut dire à personne la plus petite chose se rapportant à ce qu'il a entendu en confession. Au contraire, je puis vous certifier que, plus vous serez sincères et plus vous aurez confiance en lui, plus de son côté sa confiance en vous augmentera ; et il sera toujours plus en mesure de vous donner les conseils et les avis qui lui sembleront particulièrement nécessaires et adaptés à vos âmes.

COMMENT REMÉDIER AUX AVEUX INCOMPLETS ?

J'ai voulu vous dire cela pour que vous ne vous laissiez jamais circonvenir par le démon en taisant par honte un péché en confession. Je vous assure, mes chers garçons, qu'en écrivant ma main tremble à la pensée du grand nombre de chrétiens qui vont à leur perte éternelle, simplement pour avoir caché ou n'avoir pas exposé avec sincérité des péchés en confession. Si jamais l'un d'entre vous, en repassant sa vie antérieure, venait à y découvrir quelque péché volontairement omis, ou s'il éprouvait ne serait-ce

qu'un doute sur la validité d'une confession, je voudrais lui dire immédiatement à celui-là : Mon ami, pour l'amour de Jésus-Christ et par le sang précieux qu'il a versé pour sauver ton âme, je te supplie de mettre ordre à ta conscience la prochaine fois que tu iras te confesser, en révélant sincèrement ce qui te tourmenterait si tu étais sur le point de mourir. Si tu ne sais comment t'y prendre, dis seulement au confesseur que quelque chose te tourmente dans ta vie passée. Le confesseur en sait suffisamment ; conforme-toi simplement à ce qu'il te dit ; et puis, sois assuré que tout est arrangé.

LE DIRECTEUR SPIRITUEL.

Allez trouver fréquemment votre confesseur, priez pour lui, suivez ses conseils. Et, quand vous aurez choisi un confesseur qui, selon vous, répond aux besoins de votre âme, n'en changez plus sans nécessité. Tant que vous n'aurez pas de confesseur stable en qui vous ayez pleine confiance, il vous manquera l'ami de votre âme. Confiez-vous aussi aux prières de votre confesseur qui chaque jour pendant la sainte messe prie pour ses pénitents afin que Dieu leur accorde de faire de bonnes confessions et pour qu'ils puissent persévérer dans le bien. Vous-mêmes, priez aussi pour lui.

Vous pourriez toutefois changer sans scrupule de confesseur, si vous ou votre confesseur aviez changé de résidence, et qu'il vous serait difficile de le retrouver ; ou bien s'il était malade, ou si à l'occasion d'une fête ses pénitents étaient très nombreux. De même, si vous aviez sur la conscience une faute que vous n'oseriez pas avouer à votre confesseur habituel,

plutôt que de commettre un sacrilège, changez non pas une fois, mais mille fois de confesseur ⁽⁵⁹⁾.

DIRECTIVES POUR LES CONFESSEURS DE JEUNES.

Au cas où ce texte viendrait à tomber sous les yeux de quelqu'un chargé par la Divine Providence d'entendre les confessions des jeunes, je lui demanderais humblement, sans insister sur beaucoup d'autres points, de me permettre de lui dire avec la déférence qui convient :

1) Accueillez avec douceur toutes les catégories de pénitents, mais surtout les enfants. Aidez-les à ouvrir leur conscience ; insistez pour qu'ils viennent fréquemment se confesser. C'est le moyen le plus sûr de les maintenir loin du péché. Déployez tout votre savoir-faire pour qu'ils mettent en pratique les avis que vous leur suggérez afin de prévenir les rechutes. Reprenez-les avec bonté, mais ne les grondez jamais ; si vous les grondez ils ne reviendront plus vous trouver, ou bien ils tairont ce qui leur a valu d'être par vous durement réprimandés.

2) Quand vous aurez leur confiance, cherchez prudemment à savoir si les confessions antérieures ont été bien faites. Car des auteurs célèbres de morale, d'ascétique, possédant de surcroît une longue expérience, et, en particulier, une personne autorisée qui offre toute garantie de vérité, s'accordent tous à dire que, dans l'ensemble, même si elles ne sont pas nulles, les premières confessions des enfants sont au

(59) Ajoutons cette autre nuance de Don Bosco dans la vie de Dominique Savio (*éd. cit.*, ch. XIV) : « Cependant son directeur spirituel lui conseillait de changer parfois de confesseur, en particulier lors des retraites ; sans rien objecter, il obéissait tout de suite ».

moins défectueuses par défaut d'instruction ou par omissions volontaires. Il faut inviter l'enfant à bien apprécier l'état de sa conscience, spécialement entre sept et dix ou douze ans. A cet âge, il est déjà informé sur certaines choses gravement mauvaises, mais il n'en fait pas grand cas, ou bien il ignore la manière de les accuser. Que le confesseur fasse preuve de grande prudence et de grande délicatesse, mais qu'il ne manque pas de poser quelques questions sur ce qui touche à la sainte vertu de modestie.

Je voudrais m'étendre longuement sur ce propos, mais je me tais, car je ne veux pas jouer au maître dans un domaine où je ne suis qu'un pauvre et modeste disciple. J'ai placé ici ces quelques mots qui, devant Dieu, me semblent utiles aux âmes des jeunes, au bien desquels j'entends consacrer tout le temps qu'il plaira au Seigneur Dieu de me laisser vivre sur terre. Et maintenant, je reviens au jeune Magon ⁽⁶⁰⁾.

(60) Les commentateurs éventuels de ce chapitre et des deux précédents devraient se reporter aux biographies que Don Bosco a composées sur *François Beaucco* (ch. VI et XIX, 1864), *Dominique Savio* (ch. XIV et XXVII, 5^{me} éd. 1878), *Louis Comollo* (ch. XI, 4^{me} éd. 1884) et à l'histoire intitulée *Pietro o la forza della buona educazione* (ch. II et VI, 1855).

CHAPITRE VI

Son souci exemplaire des pratiques de piété

MICHEL EN PRIÈRE.

A la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il joignait dans l'accomplissement de toutes ses pratiques de piété, une foi vive, une sollicitude exemplaire et un comportement édifiant. En récréation, on aurait cru un cheval débridé ; tandis que, à l'église, il ne parvenait à trouver ni la place, ni la posture qui lui convint. Mais un peu à la fois, il réussit à s'y tenir dans un tel recueillement qu'on l'eût donné pour modèle à n'importe quel chrétien fervent. Il faisait comme il se doit son examen de conscience. Au confessionnal, il permettait à d'autres de passer avant lui ; toujours recueilli et patient, il attendait de pouvoir s'approcher commodément du confesseur. On le vit parfois patienter quatre et même cinq heures, immobile, à genoux sur le pavé, attendant le moment propice à sa confession. Un camarade tenta de l'imiter ; mais au bout de deux heures, il tomba évanoui, et ne chercha plus jamais à suivre son ami dans ce genre de mortification. Cela semblerait presque incroyable à un âge si tendre, si l'auteur de ces lignes n'en avait pas été le témoin oculaire (61). Michel se délectait à entendre dire de quelle

(61) Ces longues stations n'ont rien d'in vraisemblable. Les enfants se confessaient ordinairement à Dou Bosco. Celui-ci nous affirme d'ailleurs avoir été témoin oculaire des scènes qu'il décrit dans ce paragraphe. Or il pouvait confesser des garçons « dix et douze heures consécutives ». (Voir LEMOYNE, *M.B.*, III, p. 156 et IX, p. 561). D'autre part, l'horaire de la « maison de l'Oratoire », comme il appelait son internat, n'était guère contraignant.

manière édifiante Dominique Savio s'approchait des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; et il s'ingéniait de toutes ses forces à l'imiter ⁽⁶²⁾.

SUR LA LONGUEUR DES OFFICES.

Quand il arriva dans cette maison, rester à l'église lui causait une fatigue à peine supportable ; quelques mois plus tard, les cérémonies religieuses, quelle que fût leur longueur, lui procuraient une grande joie. « Ce qui est fait à l'église, disait-il, est fait pour Dieu ; ce qui est fait pour Dieu n'est jamais perdu ». Un jour, le signal de l'office ayant été donné, un camarade l'engageait à terminer une partie entamée. « Oui, répondit-il, je reste, si tu me donnes le salaire que me donne le Seigneur ». Du coup l'autre se tint coi et alla avec Magon où son devoir religieux l'appelait.

Un autre camarade lui dit une fois : « Ça ne t'ennuie pas les cérémonies quand elles sont si longues ? »

— Quel gosse ! quel gosse ! Exactement comme moi autrefois, répondit-il ; tu ne sais pas ce qui est utile. Oublies-tu que l'église est la maison du Seigneur ? Plus longtemps, nous demeurons dans sa maison ici bas, plus grande est notre espérance de demeurer éternellement avec lui dans l'église triomphante du paradis. Et puis, si à l'usage on acquiert des droits dans le domaine temporel, pourquoi n'en

(62) Dominique en prière était ainsi décrit par Don Bosco : « Quand il se mettait à prier avec les autres, il ressemblait tout à fait à un petit ange. Immobile et traduisant sa ferveur par toute sa personne, sans s'appuyer si ce n'est sur les genoux, la figure riante, la tête un peu inclinée, les yeux baissés, vous auriez dit un nouveau saint Louis. » (*Dominique Savio*, éd. citée, ch. XIII). Michel voulait imiter ce parfait recueillement, et il y parvenait (voir plus bas).

acquerrait-on pas dans le domaine spirituel ? Donc, en restant dans la maison matérielle du Seigneur en ce monde, nous acquérons le droit d'aller un jour avec lui dans le ciel » ⁽⁶³⁾.

LE RECUEILLEMENT DE MICHEL.

Après l'action de grâces habituelle dont il faisait suivre sa confession et sa communion, de même qu'après les offices, il s'arrêtait près de l'autel du Saint Sacrement ou devant celui de la Sainte Vierge pour des prières spéciales. Il était tellement attentif, tellement recueilli, et se tenait si bien, qu'il paraissait insensible à tout ce qui l'environnait. Parfois, à la sortie de l'église, ses camarades le heurtaient au passage ; ils butaient sur ses pieds, ils les écrasaient. Mais lui, comme si de rien n'était, poursuivait tranquillement sa prière ou sa méditation.

DÉVOTIONS VARIÉES.

Il avait aussi beaucoup d'estime pour tous les objets de dévotion. Une médaille, une petite croix, une image étaient pour lui objets de grande vénération. Quel que fût le moment où il apprenait que l'on distribuait la sainte communion, que l'on récitait une prière ou que l'on chantait un cantique, soit à l'église, soit au dehors, il interrompait immédiatement sa récréation pour participer à ce chant ou à cette pratique pieuse.

(63) Cette argumentation bien savante est fondée sur le droit de prescription. Il semble opportun de faire remarquer que Don Bosco emprunte presque certainement ce passage à la relation d'un témoin, l'« autre camarade » cité au début de l'alinéa.

MICHEL ET LE CHANT.

Il raffolait du chant et, possédant une voix argentine et fort agréable, il se consacrait aussi à l'étude de la musique. En peu de temps il se perfectionna suffisamment pour pouvoir prendre part à des cérémonies publiques et solennelles. Il m'assurait et il l'écrivit, qu'il aurait voulu ne jamais desserrer les lèvres pour prononcer une seule parole que l'on ne puisse faire concourir à la plus grande gloire de Dieu. Ma langue n'a malheureusement pas fait son devoir autrefois, puissé-je à l'avenir du moins remédier au passé ! Sur un billet, parmi d'autres résolutions prises par lui, il y avait celle-ci : O mon Dieu, faites que ma langue se dessèche entre mes dents plutôt que de proférer un seul mot qui vous déplaîse.

En 1858, il prenait part aux cérémonies de la neuvaïne de Noël dans un couvent de cette capitale⁽⁶⁴⁾. Ses camarades se mirent un soir à faire l'éloge du succès qu'il avait remporté en s'acquittant de sa partie dans le chant de ce jour-là. Et lui, de s'écarter confus et plein de tristesse. Interrogé sur l'origine de son chagrin, il se mit à pleurer en disant : « J'ai travaillé pour rien, parce que je me suis complu dans mon chant et j'ai perdu la moitié de mon mérite. Maintenant ces félicitations me font perdre l'autre moitié ; pour moi il ne me reste que la fatigue. »

(64) La neuvaïne de Noël est toujours soulignée par des cérémonies particulières en Italie. (Sur Turin capitale, voir note 51.)

CHAPITRE VII

Fidélité au devoir

PONCTUALITÉ VERTUEUSE.

Son tempérament de feu, son imagination bouillonnante, son cœur rempli de sentiments affectueux l'entraînaient naturellement à être vif et, au premier abord, dissipé. Pourtant, quand il le fallait, il savait se dominer et se commander. Comme on l'a dit, il prenait de bout en bout sa récréation. En quelques instants les jambes de notre Magon avaient parcouru en tous sens la vaste cour de la maison. Il n'existait pas un jeu où il ne fût passé maître. Mais, au signal de l'étude, de la classe, du coucher, du repas, de l'office, il interrompait tout et courait se rendre à son devoir. C'était un émerveillement de voir arriver le premier, comme mû par un ressort, là où le devoir l'appelait, celui qui était l'âme de la récréation et entraînait tout le monde dans son tourbillon.

UN ÉLÈVE EXEMPLAIRE.

À propos de son travail scolaire, je crois bon de rapporter ici une partie de la judicieuse déclaration de son professeur le Père Jean Francesia⁽⁶⁵⁾ qui l'eut pour élève en classe de latin. « Je rends bien volontiers, écrit-il, un témoignage public à la vertu de mon cher élève Michel Magon. Il passa sous ma

(65) L'abbé Francesia (1838-1930) ne comptait qu'une vingtaine d'années quand il était professeur de Michel Magon.

direction toute l'année scolaire 1857 et une partie de 1858-1859. Autant que je sache, il ne se produisit rien d'extraordinaire au cours de sa première année de latin. Il se tenait toujours bien. Grâce à son application et à sa diligence, il fit en une seule année deux classes de latin. C'est pourquoi à la fin de cette même année il mérita d'être admis en troisième latine. Cela suffit à dénoter que son intelligence passait l'ordinaire. Je ne me rappelle pas avoir jamais dû le réprimander pour indiscipline. Il était très calme en classe malgré sa grande vivacité dont il donnait des preuves éclatantes sur la cour pendant les récréations. Je sais aussi que, lié d'amitié avec les meilleurs de ses camarades, il s'évertuait à imiter leurs exemples. La deuxième année (1858-1859), je me suis trouvé entouré d'un beau cercle de joyeux garçons unanimes dans leur désir de ne perdre aucune parcelle de leur temps, et de l'utiliser au contraire à fond pour le progrès de leurs études. Michel Magon était parmi les meilleurs du groupe. Je fus d'autre part singulièrement frappé par sa transformation complète au physique et au moral. Une certaine gravité inaccoutumée, avec un air qui lui donnait un front et un regard plutôt sérieux, indiquait que son cœur se trouvait plongé dans de graves réflexions. Je crois que cette transformation extérieure dérivait d'une résolution de s'adonner entièrement à la piété. On pouvait certes le proposer en modèle de vertu. Il me semble encore te voir, élève regretté, dans l'attitude recueillie que tu prenais en m'écoutant moi ton maître, obscur disciple de tes vertus ! Il semblait vraiment s'être dépouillé du vieil Adam. A le contempler si fidèle à ses devoirs, tellement étranger aux rêveries — chose

bien naturelle à cet âge — qui ne lui aurait appliqué le vers de Dante :

Sous de blonds cheveux une âme chenue ⁽⁶⁶⁾.

» Je me rappelle qu'un jour pour éprouver l'attention et le progrès de cet élève qui me demeura toujours cher, je l'invitai à scander un distique que j'avais dicté peu auparavant.

— J'en suis peu capable, me répondit Michel avec modestie.

— Nous allons donc entendre ce peu, lui répondis-je.

» Mais voilà ! Il s'en tira si bien qu'il fut salué par les applaudissements prolongés de son professeur et de ses camarades émerveillés. Dans la suite le peu de Magon était devenu proverbial en classe pour désigner un garçon particulièrement travailleur et attentif. »

C'est ce que témoigne son professeur.

ARDEUR AU TRAVAIL.

Dans l'accomplissement de ses autres devoirs, il était en tout point exemplaire. Le supérieur de la maison avait dit plusieurs fois que chaque parcelle de temps est un trésor ⁽⁶⁷⁾. « Par conséquent, répétait-il souvent, celui qui perd une minute perd un trésor ».

(66) Ce vers appartient en réalité au recueil de Pétrarque intitulé *Le Rime*. (Pendant la vie de Dame Laure, CCXIII, v. 3.)

(67) « Il (Don Bosco en 1860) détestait la paresse et enseignait par l'exemple que nos journées doivent être employées pour Dieu. Sur la porte de sa chambre était écrit : « Chaque parcelle de temps est un trésor ». (BONETTI dans LEMOYNE, *M.B.*, VI, p. 742). Ce carton devait fortement intriguer Besuccio (*Vie*, ch. XVIII). Don Bosco consacrait au travail un chapitre du règlement des maisons. (Ed. RICARDONE, *o.c.*, II, pp. 555-556.)

Dans cette pensée il ne laissait échapper aucun instant sans faire tout ce que ses forces lui permettaient. J'ai sous les yeux ses notes hebdomadaires de diligence et de conduite pour tout le temps qu'il demeura parmi nous. Les premières semaines, sa conduite fut médiocre, puis bonne, enfin presque très bonne. Au bout de trois mois il commença d'avoir « très bien ». Il en fut ainsi sur toute la ligne pendant tout le temps de son séjour dans cette maison (68).

PERFECTION VOULUE.

À Pâques de cette année (1858), il suivit la retraite à la grande édification de ses camarades et il en tira de vraies consolations spirituelles. Il exécuta son ardent désir de faire une confession générale et mit ensuite par écrit diverses résolutions qu'il pratiquerait pendant toute sa vie (69). Entre autres, il voulait faire le vœu de ne jamais perdre un instant. Ce qui ne lui fut pas permis. « Que l'on m'autorise au moins, dit-il, à promettre au Seigneur d'avoir toujours une conduite excellent ». « Fais-le, lui répondit son directeur, du moment que cette promesse n'a pas force de vœu ». Ce fut alors qu'il confectionna un carnet sur lequel il inscrivait à l'avance la note qu'il voulait absolument obtenir chaque jour de la semaine.

(68) Le registre consulté par Don Bosco a été gardé aux archives du Valdocco. On y constate qu'en novembre et décembre 1857 Michel Magon est 9 de conduite et que, de janvier à juin 1858, il fut toujours noté 10.

(69) Don Bosco était favorable aux confessions générales de ses garçons en certaines circonstances : entrée à l'Oratoire, choix d'un état de vie pendant une retraite... (Voir LEMOYNE, *M.B.*, VII, pp. 720-721 ; CERIA, *ib.*, XI, p. 234 ; XII, pp. 91, 373-374.)

« Avec l'aide de Dieu et la protection de la Sainte Vierge, disait-il, je veux faire :

Dimanche, très bien

Lundi, très bien

Mardi, etc... »

Ensuite chaque matin sa première pensée fut de jeter un regard sur le petit carnet ; et, plusieurs fois le jour, il lisait et renouvelait sa promesse de se très bien conduire. Quand, à son avis, il s'était permis d'y manquer même de façon légère, il se punissait par des pénitences volontaires, par exemple, en se privant d'une partie de la récréation, ou de quelque chose qu'il aimait particulièrement, ou encore par des prières et autres moyens analogues.

Ce carnet fut découvert par ses camarades après sa mort ; ils furent très édifiés des pieux procédés qu'employait leur condisciple pour progresser sur le chemin de la vertu. Il voulait la perfection en tout ; c'est pourquoi, au signal donné, il cessait de jouer, arrêtait toute conversation et souvent n'achevait pas un mot commencé ; il déposait aussi la plume au milieu d'une ligne pour se rendre immédiatement où le devoir l'appelait. Il dit à plusieurs reprises : « Il est vrai qu'en achevant ce que j'ai entrepris, je fais une œuvre bonne ; mais mon cœur n'y trouve aucun plaisir ; au contraire, il en est troublé. Mon cœur éprouve la plus grande joie à accomplir mon devoir au fur et à mesure qu'il m'est indiqué, par la voix de mes supérieurs ou le son de la cloche. »

DÉVOUEMENT.

Son exactitude à remplir ses devoirs ne l'empêchait pas de se prêter aux gestes de courtoisie que suggé-

rent le savoir-vivre et la charité. Ainsi il s'offrait volontiers à écrire des lettres pour ceux qui en avaient besoin. Il se prêtait très volontiers à divers services tels que nettoyer les vêtements d'autrui, aider à transporter de l'eau, faire les lits, balayer, servir à table, céder des jeux à qui les désirait, enseigner aux autres le catéchisme et le chant, expliquer les difficultés rencontrées en classe. Et cela chaque fois que l'occasion lui en était offerte (70).

(70) Les mortifications peu compliquées de Michel Magon (en lire d'autres au chapitre VIII) étaient de celles que Don Bosco conseillait à ses garçons. (Voir *Dominique Savio*, éd. cit., ch. XV et XVI.)

CHAPITRE VIII

Sa dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie

IMPORTANCE DE LA DÉVOTION MARIALE.

Il faut le dire, la dévotion envers la Bienheureuse Vierge est le soutien de tout vrai chrétien, particulièrement de la jeunesse (71). Car c'est en son nom que parle le Saint-Esprit : *Si quis est parvulus, veniat ad me* (72).

L'ILLUMINATION.

Notre Magon n'ignora pas cette importante vérité ; et voici de quelle manière providentielle il perçut son exhortation. On lui fit un jour cadeau d'une image de la Sainte Vierge au bas de laquelle était écrit *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos* ; c'est-à-dire : « Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la sainte crainte de Dieu. » Cette invitation lui donna sérieusement à penser ; et il écrivit une lettre à son directeur dans laquelle il disait que la Sainte Vierge lui avait fait entendre sa voix, qu'elle l'invitait à devenir meilleur et qu'elle voulait elle-même lui enseigner la manière de craindre Dieu, de l'aimer et de le servir.

(71) Pourquoi cette préférence ? A cause de sa maternité spirituelle qui la porte, comme toute mère, à veiller très spécialement sur les plus jeunes et les plus exposés, disait Don Bosco le 4 juin 1883. (Allocution rapportée dans *CERIA*, M.B., XVI, p. 284.)

(72) Littéralement : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi ». C'est la leçon de la *Vulgate*, Prov., IX, 4. Plus loin : « Venite, filii... » est aussi tiré de la *Vulgate* (Ps., XXXIII, 12).

ACTES DE DÉVOTION.

Il se mit alors à s'imposer des « sacrifices » qu'il pratiquait scrupuleusement en l'honneur de celle qu'il commença d'honorer sous les titres de Mère céleste, divine maîtresse, bergère compatissante.

Voici les principaux actes de dévotion filiale envers Marie qu'il s'imposait avec une ferveur toujours croissante. Chaque dimanche, il communiait pour l'âme du purgatoire dont la piété à l'égard de la Sainte Vierge avait été la plus grande sur terre. En l'honneur de Marie, il pardonnait volontiers les insultes. Le froid, le chaud, les contrariétés, la fatigue, la soif, la sueur et les autres incommodités des saisons étaient autant de petites fleurs qu'il offrait joyeusement à Dieu par les mains de sa miséricordieuse Mère céleste.

MARIE ET LE TRAVAIL SCOLAIRE.

Avant de se mettre à étudier et à écrire au dortoir (73) ou en classe, il tirait d'un livre une image de Marie, qui portait en marge ce vers : *Virgo parens, studiis semper adesto meis*. « Vierge Mère, assistez-moi toujours dans mes études ».

Il se recommandait régulièrement à Elle au début de ses travaux scolaires. « Moi, disait-il fréquemment, quand je rencontre une difficulté dans mes études, je recours à ma divine Maîtresse, et Elle m'explique tout ». L'un de ses amis le félicitait un jour de la bonne réussite de sa composition. « Ce n'est pas moi

(73) Les élèves ne disposaient certainement pas d'une table de travail individuelle au dortoir. Mais il est probable que Michel Magon étudiait après avoir achevé sa toilette.

que tu dois féliciter, répondit-il, mais Marie qui m'a mis dans la tête bien des choses que seul j'aurais ignorées. »

Pour avoir sans cesse près de lui un objet qui lui rappelât la protection de Marie dans ses occupations ordinaires, il écrivait partout où il pouvait : *Sedes Sapientiæ, ora pro me*. « O Marie, Siège de la Sagesse, priez pour moi ». Si bien que, sur tous ses livres, sur la couverture de ses cahiers, sur sa table, sur les bancs, sur son pupitre, et partout où il pouvait écrire à l'encre ou au crayon, on lisait : *Sedes Sapientiæ, ora pro me*.

MAI 1858.

Au mois de mai de cette année 1858, il résolut de faire tout ce qu'il pourrait en l'honneur de Marie (74). Durant ce mois, il mortifia à fond ses yeux, sa langue et tous ses sens. Il voulait aussi se priver d'une partie des récréations, passer en prière une partie des nuits, mais on le lui interdit parce que non compatible avec son âge (75).

PROMESSE DE CHASTÉTÉ PERPÉTUELLE.

A la fin de ce mois, il se présenta à son directeur et lui dit : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'ai l'intention de faire quelque chose de beau en

(74) Il était certainement encouragé par Don Bosco qui, en avril 1858, publiait dans la collection des *Lectures catholiques* un fascicule intitulé *Le mois de mai consacré à Marie Immaculée à l'usage du peuple*. Plusieurs résolutions de Michel citées au début du chapitre VIII ont été extraites de ce petit livre.

(75) Don Bosco était la modération même. Il s'était aussi — et pour le même motif — refusé à tout excès identique de la part de Dominique Savio. « Il voulait s'imposer de rudes pénitences, passer de longues heures en prière, toutes choses que lui interdisait son directeur, comme incompatibles avec son âge, sa santé et son travail ». (Saint JEAN BOSCO, *Dominique Savio*, éd. cit., ch. X.)

l'honneur de la sainte Mère de Dieu. Je sais que saint Louis de Gonzague fut très agréable à Marie parce qu'il lui consacra très jeune, sa vertu de chasteté ⁽⁷⁶⁾. Je voudrais moi aussi lui faire ce don, et je désire pour cela faire vœu de devenir prêtre et de garder la chasteté perpétuelle. »

Son directeur lui répondit qu'il n'était pas encore en âge de faire des vœux de cette importance. Il l'interrompit : « Et pourtant, je sens en moi une ferme volonté de me donner tout entier à Marie ; si je me consacre à Elle, Elle m'aidera certainement à tenir ma promesse. » — « Fais comme cela, poursuivit le directeur, au lieu d'un vœu, contente-toi de la simple promesse d'entrer dans la vie ecclésiastique, à condition que les signes de ta vocation paraissent clairs à la fin de tes études de latin. Au lieu du vœu de chasteté, fais seulement la promesse au Seigneur de t'imposer désormais rigoureusement de ne jamais faire un acte, de ne jamais dire un mot, pas même une plaisanterie, tant soit peu contraires à cette vertu. Invoque chaque jour Marie par une prière spéciale pour qu'elle t'aide à tenir ta promesse ».

Il fut satisfait de la proposition et, le cœur léger, promit de faire ce qu'il pourrait en toute circonstance pour la mettre à exécution.

(76) « Il n'avait que dix ans quand il reconnut le grand prix de cette vertu et l'offrit par vœu à la Reine des Vierges, Marie très sainte. Et Marie eut ce vœu pour agréable, et saint Louis n'éprouva jamais de tentation contre cette vertu... », lisait Michel dans son *Manuel de prières*, au troisième des six dimanches de préparation à la fête de saint Louis de Gonzague (*Il Giovane Proveduto*, éd. 1851, p. 60). Ce dimanche tombait en 1858 le 30 mai. L'exemple du vingt-sixième jour du mois de Marie rédigé par Don Bosco (voir note 74) reproduisait le même fait. Les deux dates correspondent avec l'indication chronologique fournie plus haut par l'auteur : « A la fin de ce mois... »

CHAPITRE IX

Son amour de la pureté et comment il conservait cette vertu

UNE LETTRE SUR LA PURETÉ.

Outre les moyens pratiques dont il vient d'être question, il avait également reçu des consignes auxquelles il attachait une très grande importance, et qu'il appelait volontiers les pères, les gardes, ou encore les gendarmes de sa vertu de pureté. Nous trouvons ces consignes dans sa réponse à une lettre qui lui fut adressée par un camarade à la fin du même mois de Marie. Dans sa lettre à notre Michel, ce camarade lui demandait comment il s'y prenait habituellement pour veiller à la garde de la reine des vertus, la pureté. Il m'a transmis la lettre à laquelle j'emprunte les lignes suivantes : « Pour te donner une réponse complète — ce sont les termes de Magon — j'aimerais pouvoir te parler de vive voix et te donner bien des détails qu'il ne convient pas, semble-t-il, d'écrire. Je m'en vais seulement t'exposer ici les principaux avis qui m'ont été donnés par mon directeur, moyennant quoi il me garantit la conservation de la plus précieuse des vertus. Un jour, il m'a donné un petit billet en me disant : Lis et pratique. Je l'ai ouvert, et il portait : *Cinq consignes que saint Philippe Neri donnait aux jeunes pour conserver la vertu*

de pureté⁽⁷⁷⁾. Fuite des mauvaises compagnies. Ne pas nourrir délicatement son corps. Fuite de l'oisiveté. Prière fréquente. Fréquentation des sacrements, la confession en particulier. Ce qui est résumé ici, il me l'expliqua d'autres fois plus longuement, et je te le dis comme je l'ai entendu de sa bouche. Voici ce qu'il m'a dit :

LES 7 CONSIGNES DE DON BOSCO.

" 1 — Mets-toi avec une confiance d'enfant sous la protection de Marie ; confie-toi à Elle, espère en Elle. On n'a jamais entendu dire ici-bas que personne ait eu recours à Elle avec confiance sans être exaucé. Elle sera ta défense dans les assauts que le démon livrera à ton âme.

" 2 — Quand tu te rends compte de la tentation, mets-toi immédiatement à faire quelque chose. L'oisiveté et la modestie ne peuvent vivre ensemble. C'est pourquoy, évitant l'oisiveté, tu viendras aussi à bout des tentations contre cette vertu.

" 3 — Baise souvent ta médaille ou ton crucifix ; fais le signe de la Croix avec une foi vive et en disant : Jésus, Marie, Joseph, aidez-moi à sauver mon âme. Ce sont les trois noms les plus terribles et les plus formidables au démon.

(77) Saint Philippe Neri (1515-1595), fondateur de l'Oratoire Romain, ressemble sous plusieurs aspects à saint Jean Bosco, qui se recommandait volontiers de lui (voir note 22). Les consignes de saint Philippe Neri circulaient alors en divers opuscules ascétiques, me dit le savant Don PIETRO STELLA. Don Bosco les emprunta vraisemblablement à BACCI, *Vita di S. Filippo Neri*, Rome, 1827, p. 114.

" 4 — Si le danger persiste, recours à Marie par la prière que nous propose la sainte Eglise : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheur.

" 5 — Outre l'abstinence des nourritures délicates, outre la garde des sens, des yeux spécialement, évite encore toutes les variétés de mauvaises lectures. Et, si une lecture en soi indifférente présente du danger pour toi, suspends-la immédiatement. Au contraire, lis volontiers de bons livres, et parmi eux préfère ceux qui parlent des gloires de Marie et de l'Eucharistie.

" 6 — Fuis les mauvais camarades. Choisis au contraire de bons camarades, c'est-à-dire ceux dont tu as entendu louer la bonne conduite par tes supérieurs. Parle-leur volontiers, passe tes récréations en leur compagnie et surtout, essaie de les imiter dans leur langage, dans l'exécution de leurs tâches et spécialement dans les pratiques de piété.

" 7 — Confession et Communion aussi fréquemment que ton confesseur le jugera bon ; et, si tes occupations te le permettent, va souvent rendre visite à Jésus-Eucharistie. »

C'était les sept conseils que Magon appelle dans sa lettre les sept gendarmes de Marie, destinés à monter la garde de sa sainte vertu de pureté. Afin de se réserver journellement un stimulant particulier à la piété, il mettait l'un d'entre eux en pratique spéciale chaque jour de la semaine, et il y joignait un acte en l'honneur de Marie. Ainsi le premier conseil était uni à la considération de la première allégresse dont Marie jouit dans les cieux ; et il était réservé au di-

manche. Le deuxième à la deuxième allégresse, le lundi ; et ainsi de suite... Après une semaine écoulée de cette façon, il recommençait de la même manière en l'honneur des sept douleurs de Marie, de sorte qu'il pratiquait le premier conseil le dimanche en l'honneur de la première douleur de Marie ; et de même pour les autres conseils.

SUR LA SIMPLICITÉ DE CETTE MÉTHODE.

Il s'en rencontrera peut-être pour trouver ces pratiques trop banales. Pour moi j'observe que, comme le brillant de la vertu dont nous parlons peut se ternir et disparaître à tout faible vent de tentation, de même les plus humbles détails qui contribuent à la protéger méritent d'être tenus en grande estime. Je conseillerais donc de veiller avec ardeur à proposer des moyens faciles, qui n'épouvantent pas, qui ne fatiguent même pas le bon chrétien, la jeunesse surtout. Dans la plupart des cas, on omet les jeûnes, les longues prières et autres austérités semblables, ou bien on les observe laborieusement et imparfaitement. Tenons-nous aux choses faciles mais avec persévérance. C'est le chemin qui conduisit notre Michel à un degré merveilleux de perfection (78).

(78) Cette modération voulue est — redisons-le — caractéristique de la pédagogie et de la spiritualité de saint Jean Bosco. (Voir note 75.)

CHAPITRE X

Actes remarquables de charité envers le prochain

CHARITÉ INDUSTRIEUSE DE MICHEL.

Magon joignait à un esprit de foi vive, de ferveur, de dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie, la charité la plus industrieuse envers ses camarades. Il savait que l'exercice de cette vertu est le moyen le plus efficace pour accroître en nous l'amour de Dieu. Il mettait cette règle en pratique avec doigté dans les plus petites occasions. Il prenait part aux récréations avec un entrain tel qu'il ne savait plus s'il était au ciel ou sur terre. Mais, s'il lui arrivait de voir un camarade en peine de jouer lui-même, il lui cédait immédiatement son jeu, bienheureux de poursuivre autrement sa récréation. Je l'ai vu plusieurs fois cesser de jouer avec des balles ou des boules, pour les donner à d'autres ; ou bien descendre de ses échasses pour y laisser monter un camarade, qu'il aidait gentiment et qu'il guidait pour rendre le jeu plus agréable et en écarter du même coup tout danger.

S'il découvrait un camarade dans la peine, il s'en approchait, le prenait par la main, le caressait, lui racontait mille historiettes. Puis, s'il parvenait à connaître la raison de son chagrin, il tâchait de le reconforter de ses bons conseils ; il lui servait éventuellement d'intermédiaire auprès de ses supérieurs ou de quiconque pouvait le consoler.

Quand il pouvait donner une explication à quel-
qu'un, l'aider d'une manière ou d'une autre, lui por-

ter de l'eau, lui faire son lit, c'était pour lui des occasions de grandes joies. Pendant un hiver, un camarade souffrant d'engelures ne pouvait ni jouer, ni travailler comme il l'aurait voulu. De grand cœur, Magon prenait note pour lui du devoir donné en classe, et il le recopiait au propre pour le professeur. Il l'aiderait encore à s'habiller, faisait son lit, et il finit par lui donner ses propres gants pour lui permettre de se garantir parfaitement du froid. A son âge, qu'est-ce qu'un garçon aurait pu faire de plus ?

UN PACIFICATEUR.

De caractère bouillant, il se laissait facilement emporter par des accès de colère incontrôlés ; mais il suffisait de lui dire : « Magon, que fais-tu ? C'est ainsi que se venge un chrétien ? » Il n'en fallait pas davantage pour le calmer et l'humilier au point qu'il allait lui-même présenter ses excuses à son camarade, en le priant de lui pardonner et de ne pas tirer scandale de sa vilaine colère.

Mais si, dans les premiers mois qui suivirent son entrée à l'Oratoire, il eut souvent besoin d'être rappelé à l'ordre pour ses accès de colère, il parvint en peu de temps à force de bonne volonté à se maîtriser lui-même et à créer la paix entre ses propres camarades. Quand naissaient des disputes, bien qu'il fût de petite taille, il s'élançait aussitôt entre les rivaux et, pour les calmer, recourait aux paroles, mais aussi à la force. « Nous sommes des gens raisonnables, aimait-il à dire, c'est donc la raison qui doit commander parmi nous et non pas la violence ». Dans une autre occasion, il ajoutait : « Si le Seigneur, à peine offensé, recourait à la force, un grand nombre d'entre

nous seraient exterminés sur-le-champ. Donc si le Tout-Puissant quand il est offensé use de miséricorde et pardonne à celui qui le frappe par le péché, pourquoi nous, misérables vers de terre, n'userions-nous pas de notre raison en tolérant un déplaisir et même une insulte sans nous venger immédiatement ». Il disait encore à d'autres : « Nous sommes tous enfants de Dieu et, par conséquent, tous frères ; celui qui se venge contre son prochain cesse d'être enfant de Dieu, et, par sa colère, il devient frère de Satan ».

MICHEL INFIRMIER.

Il donnait de bonne grâce des leçons de catéchisme ; il se prêtait très volontiers au service des malades, et, en cas de nécessité, il demandait avec insistance de passer même les nuits auprès d'eux. Un camarade, touché par les soins qu'il lui avait prodigués en plusieurs occasions, lui dit : « Que pourrais-je faire pour toi, mon cher Magon, afin de te dédommager de tout le mal que tu t'es donné pour moi ? » « Rien, répondit-il, seulement offrir une fois ta souffrance à Dieu pour l'expiation de mes péchés. »

UNE MISSION DÉLICATE.

Un autre camarade très étourdi avait à plusieurs reprises causé de la peine à ses supérieurs. Il fut spécialement recommandé à Magon pour qu'il cherchât le moyen de l'amener à de bons sentiments. Michel se mit à l'œuvre. Il commença par s'en faire un ami. Il passa ses récréations avec lui, lui fit des cadeaux, lui écrivit des conseils sur de petits billets, et parvint ainsi à entrer en relation intime avec lui, sans pourtant lui parler de religion.

Magon saisit l'occasion de la fête de saint Michel, et il lui dit un jour :

— Dans trois jours, c'est la Saint-Michel ; tu devrais m'offrir un beau cadeau.

— Bien sûr, que je te l'offrirai : je regrette seulement que tu m'en aies parlé, parce que je pensais te faire une surprise.

— J'ai voulu t'en parler parce que je voudrais que le cadeau soit aussi de mon goût.

— Oui, oui : dis-le, je suis prêt à faire n'importe quoi pour te faire plaisir.

— Tu es prêt ?

— Oui.

— Si cela devait te coûter un peu, tu le ferais quand même ?

— Je te le promets, je le fais quand même.

— Je voudrais que, pour la Saint-Michel, tu me donnes en cadeau une bonne confession et, si tu es prêt, une bonne communion.

A cause des promesses qu'il avait faites et répétées, le camarade de Michel n'osa refuser la proposition de son ami ; il accepta, et les trois jours précédant la fête furent employés à des pratiques de piété particulières. Magon ne négligea rien pour préparer son ami à ce festin spirituel ; et, au jour dit, ils s'approchèrent ensemble des sacrements à la grande satisfaction de leurs supérieurs et à l'édification de leurs camarades.

Magon passa toute cette journée avec son ami dans une joie saine. Le soir venu il lui dit : « Nous avons passé une belle fête et je suis content ; tu m'as vraiment fait plaisir. Maintenant, dis-moi : est-ce que toi

aussi tu es content de ce que nous avons fait aujourd'hui ?

— Oui, j'en suis très content ; et je le suis surtout parce que je me suis bien préparé. Je te remercie de l'invitation que tu m'as faite. Si tu as maintenant un bon conseil à me donner je le recevrai avec une véritable reconnaissance.

— Sûrement que j'aurais encore un bon conseil à te donner ; parce que nous n'avons fait que la moitié de la fête, et je voudrais que tu m'apportes l'autre moitié du cadeau. Depuis quelque temps ta conduite, mon cher ami, laisse à désirer. Ta façon de vivre ne plaît pas à tes supérieurs, elle chagrine tes parents, elle te déçoit toi-même, elle t'enlève la paix du cœur et puis... un jour tu devras rendre compte à Dieu du temps perdu. Désormais, fuis l'oisiveté, reste joyeux tant que tu veux, mais à condition de ne pas négliger ton devoir. »

Déjà à moitié vaincu, le camarade de Michel le fut complètement. Il devint son fidèle ami, commença de l'imiter dans l'accomplissement exact de son devoir d'état. Il fait aujourd'hui par sa diligence et sa bonne conduite la joie de ceux qui sont en relation avec lui.

J'ai tenu à agrémenter le récit de ce fait de ses plus minimes circonstances, parce qu'il jette une meilleure lumière sur la charité de Magon, et parce que j'ai voulu le transcrire intégralement tel que me le raconta le camarade qui y fut mêlé.

CHAPITRE XI

Actes et mots astucieux de Magon

Ce que nous avons relevé jusqu'ici est simple et facile et chacun peut aisément l'imiter. Les faits et les mots astucieux que je présente maintenant sont plutôt destinés à être admirés pour leur saveur et leur agrément. Ils servent toutefois à mettre toujours mieux en relief la bonté de cœur et le courage religieux de notre enfant. En voici quelques-uns choisis dans le grand nombre dont je fus moi-même le témoin ⁽⁷⁹⁾.

CONVERSATIONS DÉPLACÉES.

Il conversait un jour avec ses camarades, quand certains se permirent des propos que devrait éviter un jeune chrétien bien élevé. Magon écouta quelques mots ; puis, deux doigts dans la bouche, il se mit à siffler si violemment qu'il en cassait la tête à tous ceux qui étaient là. « Qu'est-ce que tu fais, lui dit l'un d'eux, tu es fou ? »

Magon ne dit rien et il émit un sifflement plus strident encore que le premier. « Et la politesse, ré-

(79) Il est peu croyable que Don Bosco ait été le témoin immédiat de toutes les petites scènes de ce chapitre. Certaines conversations résumées ici eussent été invraisemblables en sa présence. La première anecdote lui fut certainement rapportée par un ou plusieurs camarades de Michel. Il composa — croyons-nous — un chapitre avec les anecdotes de la *Piazza Castello* et du camp de vacances, racontées d'après des souvenirs personnels ; puis il y inséra, au fur et à mesure qu'il les collectionnait et sans modifier l'introduction générale, les autres historiettes que nous lisons ici. Ce serait tout à fait conforme à ses habitudes.

partit l'autre, en voilà des façons ! » Magon répondit alors : « Si vous faites les fous en parlant mal, pourquoi n'en ferais-je pas autant pour vous empêcher de parler ? Si vous manquez aux principes du savoir-vivre par des conversations indignes d'un chrétien, pourquoi ne pourrais-je pas les violer à mon tour pour les arrêter ? » Ces mots, assure l'un des camarades, firent sur nous l'effet d'un puissant sermon. Nous nous sommes regardés l'un l'autre ; personne n'osa continuer sur le même sujet (c'était des critiques). Et, dans la suite, toutes les fois que Magon se trouvait en notre compagnie, chacun surveillait attentivement les paroles qui sortaient de sa bouche de crainte d'avoir la tête cassée par l'un de ces horribles sifflements. »

RIXE AVEC UN BLASPHEMATEUR.

Un jour qu'il accompagnait l'un de ses supérieurs à travers la ville de Turin, arrivé *Piazza Castello*, il entendit un gamin blasphémer le saint nom de Dieu ⁽⁸⁰⁾. Ces mots parurent le jeter hors de lui ; il ne pensa ni au lieu ni au danger ; en deux sauts, il vola sur le blasphémateur et lui administra deux gifles sonores en disant : « C'est ainsi que l'on traite le saint nom du Seigneur ? » Mais le gamin plus grand que lui ne s'embarrassa pas de la leçon morale ; irrité par les moqueries de ses camarades, par l'insulte reçue en public et par le sang qui lui coulait abondamment du nez, il s'avança furieux sur Magon ; et gifles, coups de pied, coups de poing s'ensuivirent qui ne

(80) Le supérieur en question est à peu près certainement Don Bosco qui, une fois de plus, recherche ici l'anonymat. (Nombreux exemples analogues dans les biographies de Comollo et de Dominique Savio). Don Caviglia nous a appris que la *Piazza Castello* était en 1858 l'un des centres de la vie turinaise.

laissèrent ni à l'un ni à l'autre le temps de souffler. Heureusement le supérieur accourut et, promu pacificateur entre les parties belligérantes, il réussit non sans peine à rétablir la paix pour leur mutuelle satisfaction. Quand Michel fut maître de lui-même, il comprit l'imprudence qu'il avait commise en corrigeant ainsi cet étourdi. Il se repentit de sa colère et promit de se montrer plus circonspect à l'avenir en se limitant à de simples reproches amicaux.

LE FEU DE L'ENFER.

Dans une autre circonstance quelques garçons discutaient sur l'éternité des peines de l'enfer, et l'un d'eux lança sur un ton plaisant : « Nous essaierons de n'y pas aller ; mais, si nous y allons, patience ». Michel feignit de n'avoir pas entendu ; en même temps il s'écarta du cercle, chercha une allumette et, sitôt trouvée, il courut rejoindre le groupe qu'il avait quitté. Il l'enflamma alors et la mit délicatement sous la main que son camarade tenait derrière le dos. A la première sensation de brûlure, celui-ci s'exclama : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ? » — « Je ne suis pas fou, répondit-il, mais je veux seulement mettre à l'épreuve ta patience héroïque. Car, si tu te sens capable de supporter patiemment les peines de l'enfer pendant une éternité, tu ne dois pas être gêné par la petite flamme d'une allumette qui ne dure qu'un instant ». Tous se mirent à rire. Mais celui qui avait été brûlé dit tout haut : « On est vraiment mal en enfer » ⁽⁸¹⁾.

(81) « Si aujourd'hui tu ne peux garder un doigt au-dessus de la flamme d'une bougie, si, sans crier, tu ne peux souffrir sur la main une étincelle, comment te sera-t-il possible de demeurer dans ces flammes pendant toute une éternité ? » SAINT JEAN BOSCO, *Manuel de prières*, ch. *L'enfer* (*Il Giovane Provveduto*, éd. 1851, p. 45.)

SOUMISSION AU RÈGLEMENT.

D'autres camarades voulaient un matin l'emmener avec eux en un lieu déterminé pour y rencontrer un confesseur inconnu ; et ils lui avançaient mille prétextes. « Non, leur répondait-il, je ne veux aller nulle part sans la permission de mes supérieurs. Et puis, je ne suis pas un bandit. Les bandits craignent à tout moment d'être reconnus par les gendarmes ; c'est pourquoi ils sont toujours à la recherche d'endroits et de personnes inconnus de crainte d'être découverts. Non, moi j'ai mon confesseur et je lui confesse mes petits et mes gros péchés sans peur aucune. Votre rage d'aller vous confesser ailleurs démontre, ou bien que vous n'aimez pas votre confesseur, ou bien que vous avez des choses graves à confesser. Quoi qu'il en soit, vous agissez mal en vous éloignant ainsi de la maison sans permission. Si vous avez des motifs de changer de confesseur, moi je vous conseille d'aller trouver, comme je le ferais moi-même, l'un de ceux qui viennent chaque samedi et tous les jours de fête, pour entendre les confessions des garçons de l'Oratoire. »

DU DANGER DES VACANCES.

Pendant tout le temps qu'il fut parmi nous, il n'alla qu'une seule fois en vacances chez lui ⁽⁸²⁾. Ensuite, même quand je tâchai de le convaincre et bien qu'il

(82) Selon Don Caviglia, Michel serait allé en vacances chez lui du mercredi saint au mardi de Pâques 1858. Ces vacances pascales furent ensuite supprimées à l'Oratoire de Turin. Don Bosco déplorait les dangers moraux courus par ses garçons en vacances.

fût attendu par sa mère et ses parents auxquels il portait une grande affection, il ne voulut plus y aller. Plusieurs fois on chercha à savoir pourquoi ; et il esquiva la réponse en riant. Un jour, il dévoila enfin son secret à l'un de ses confidents. « Il m'est arrivé une fois, dit-il, d'aller passer quelques jours de vacances à la maison, mais à l'avenir, si je n'y suis pas forcé, je n'irai plus.

— Pourquoi ? demanda son camarade.

— Parce que, à la maison, il y a les risques d'autrefois. Les lieux, les jeux, les camarades m'entraînent à vivre comme je faisais alors, et je ne veux plus que cela recommence.

— Il faut y aller avec bonne volonté et mettre en pratique les conseils que nous donnent les supérieurs avant de partir.

— C'est comme un brouillard qui disparaît au fur et à mesure que je m'éloigne de l'Oratoire ; les conseils me servent quelques jours, puis mes camarades me les font oublier.

— Par conséquent, à ton avis, personne ne devrait plus aller passer les vacances chez soi, ni aller revoir ses parents ?

— Par conséquent, à mon avis, que parte en vacances celui qui se sent capable d'en vaincre les dangers ; moi, je ne suis pas assez fort. Ce que je crois certain, c'est que, si nos camarades pouvaient se regarder intérieurement, ils observeraient que beaucoup partent chez eux avec des ailes d'anges, et qu'ils reviennent avec deux cornes sur la tête, comme autant de petits diables ».

SANTÉ ET PRATIQUE RELIGIEUSE.

Magon recevait de temps à autre la visite d'un ancien camarade qu'il désirait gagner à la vertu. Entre divers prétextes, ce camarade redisait un jour l'exemple d'un individu qui depuis longtemps n'avait plus de rapport avec le monde religieux. « Et pourtant, disait-il, il est gras, il est fort et il se porte admirablement. » Michel prit son ami par la main, le conduisit près d'un charretier qui déchargeait des matériaux de construction dans la cour, et lui dit : « Tu vois ce mulet ? Lui aussi est gros et gras, et il ne s'est jamais confessé, et je ne crois pas qu'il soit jamais entré dans une église. Tu voudrais toi aussi ressembler à cet animal sans âme, ni raison, qui n'a d'autre tâche que de travailler pour son maître jusqu'au jour où il engraissera les champs après sa mort ? » L'autre resta mortifié et désormais n'osa plus faire état de ses futiles arguments pour se dispenser de pratiquer ses devoirs religieux.

Je laisse beaucoup d'autres anecdotes similaires ; qu'il suffise de celles-ci pour faire toujours mieux connaître la bonté de son cœur et la grande aversion qu'il éprouvait pour le mal, au point de se laisser parfois entraîner à des excès de zèle afin d'empêcher l'offense de Dieu.

CHAPITRE XII

Vacances à Castelnuovo d'Asti - Vertus pratiquées en cette occasion

VERS CASTELNUOVO.

Etant donné que notre Michel se rendait de mauvais gré en vacances à la maison maternelle, je pris la décision, pour refaire un peu ses forces après les fatigues scolaires, de l'envoyer à Murialdo, hameau de Castelnuovo d'Asti. C'est là que, par groupes, les garçons de cette maison vont respirer un peu l'air de la campagne, en particulier ceux qui n'ont pas de maison ou de parents pour les recevoir durant l'automne⁽⁸³⁾. A cause de sa bonne conduite et en guise de récompense, je voulus lui faire devancer l'excursion et le prendre avec quelques autres comme compagnon de route.

J'eus en cheminant tout le temps de bavarder avec le brave petit, et de constater que sa vertu atteignait un degré grandement supérieur à mon attente. Je laisse de côté les propos agréables et édifiants qu'il me tint à cette occasion, et je me contente de rapporter quelques faits qui servent à faire connaître d'autres vertus de son âme, la gratitude particulièrement.

(83) Chaque année, en septembre-octobre, Don Bosco emmenait dans son village natal un nombre plus ou moins important de garçons. On parcourait à pied la trentaine de kilomètres qui séparent Turin des Becchi (hameau de Murialdo, commune de Castelnuovo). La solennité du Rosaire (1^{er} dimanche d'octobre) était le sommet du camp. (Voir A. AUFERAT, *Un grand éducateur...*, 1953, pp. 363-372.)

ÉPISEDE.

Sur la route, nous fûmes surpris par la pluie, et nous arrivâmes trempés à Chieri. Nous nous rendîmes chez le chevalier Marc Gonella qui se fait toujours un plaisir de recevoir nos garçons chaque fois qu'ils vont à Castelnuovo d'Asti ou qu'ils en reviennent.

Il nous fournit le nécessaire pour les vêtements ; puis il nous apprêta un repas qui, d'un côté était digne d'un seigneur, et de l'autre rencontrait un appétit correspondant.

Après une heure ou deux de repos, nous reprîmes la route. Magon fit un bout de chemin, puis resta en arrière du groupe ; et l'un de ses camarades, le croyant fatigué, s'approchait de lui quand il s'aperçut qu'il chuchotait à mi-voix.

— Tu es fatigué, lui dit-il, mon cher Magon ; pas vrai ? Tes jambes sentent la fatigue du voyage ?

— Allons donc : pas fatigué du tout, j'irais encore jusqu'à Milan.

— Qu'est-ce que tu disais à l'instant quand tu marchais seul en parlant tout bas ?

— Je récitais mon chapelet pour ce monsieur qui nous a si bien reçus. Je ne puis le récompenser autrement, c'est pourquoi je prie Dieu et la sainte Vierge de multiplier leurs bénédictions sur cette maison, et de lui donner cent fois autant qu'il nous a donné à nous-mêmes.

MANIFESTATIONS DE RECONNAISSANCE.

Il vaut la peine de noter en passant comment il manifestait un semblable esprit de gratitude pour les moindres gentilleses. Mais, pour ses bienfaiteurs, il

était d'une extrême sensibilité. Si je ne craignais d'importuner le lecteur, je transcrirais quelques unes des nombreuses lettres et des nombreux billets qu'il m'écrivit pour exprimer sa reconnaissance de l'avoir accueilli dans cette maison. Je dirai seulement qu'il avait pour principe d'aller faire chaque jour une visite à Jésus-Eucharistie et de réciter le matin trois *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour ceux qui de quelque manière lui avaient été bienfaisants.

Souvent, il me prenait affectueusement la main, me regardait les yeux embués de larmes et me disait : « Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance pour la grande charité que vous avez eue pour moi en m'acceptant à l'Oratoire. Je tâcherai de vous récompenser par ma bonne conduite, et en priant Dieu de vous bénir, vous et vos fatigues ». Il parlait volontiers de ses maîtres, des personnes qui l'avaient envoyé chez nous ou qui lui venaient en aide de quelque façon ; mais c'était toujours avec respect, sans jamais rougir d'avouer, d'une part sa pauvreté, et de l'autre sa reconnaissance. On l'entendit dire plusieurs fois : « Je regrette de n'avoir pas le moyen de prouver ma gratitude comme je le voudrais ; mais je sais le bien qu'ils me font — je ne suis pas prêt d'oublier mes bienfaiteurs — et, tant que je vivrai, je ne cesserai de prier Dieu qu'il leur donne à tous une large récompense. »

Ces sentiments de gratitude, il les manifesta encore le jour où le curé de Castelnuovo d'Asti invita nos enfants chez lui pour un joyeux repas ⁽⁸⁴⁾. Il me dit

(84) Entre 1834 et 1870, le curé de Castelnuovo s'appelait Don Cinzano. C'était un grand ami de Don Bosco qui avait été son paroissien — au moins durant ses vacances de collégien et de séminariste — de 1834 à 1841.

ce soir-là : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ferai demain la sainte communion pour monsieur le curé grâce à qui nous avons passé une journée dans la joie. » Non seulement on le lui permit, mais à son exemple les autres furent invités à en faire autant. Cela se pratique en semblables circonstances pour les bienfaiteurs de notre maison.

MICHEL EN ADORATION.

C'est encore pendant son séjour à Murialdo que j'ai noté un bel acte de vertu qui me paraît digne d'être rapporté. Un jour, nos garçons étaient allés jouer dans le bosquet voisin. L'un recherchait des champignons, l'autre des châtaignes et des noix ; plusieurs ramassaient des feuilles... Et cela constituait pour eux le plus agréable des passe-temps. Ils étaient tous occupés à s'amuser quand Magon s'éloigna de ses camarades à pas de loup, et, sans bruit, rentre à la maison. Quelqu'un le voit et, craignant qu'il ne soit malade, le suit. Michel, pensant n'être pas vu, entre dans la maison, ne cherche personne, n'adresse la parole à qui que ce soit, mais va droit à l'église ⁽⁸⁵⁾. Celui qui vient derrière lui le trouve seul et à genoux près de l'autel du Saint Sacrement en train de prier avec un recueillement digne d'envie.

Quand ses camarades lui demandèrent ensuite le motif de son départ inopiné pour aller faire une visite au Saint Sacrement, il répondit sans ambages : « J'ai très peur de retomber dans le péché ; c'est pourquoi je vais supplier Jésus-Eucharistie de me donner aide et force pour persévérer dans sa sainte grâce. »

(85) En 1848, Don Bosco avait érigé une petite chapelle dans la maison de son frère aux Becchi.

TÉMOIGNAGE DE SA COMPOSITION.

Un autre fait curieux se produisit ces jours-là. Un soir, tandis que nos garçons allaient tous se coucher, j'en entendis un qui pleurait. Je me mets tout doucement à la fenêtre et je vois mon Magon qui regardait la lune dans un coin de l'aire et soupirait en pleurant. « Qu'as-tu, Magon, tu n'es pas bien ? », lui dis-je.

Lui qui se croyait seul et pensait n'être vu par personne, se trouva gêné et ne sut que répondre. Mais je renouvelai ma question et il me répondit en propres termes ⁽⁸⁶⁾ : « Je pleure à regarder la lune qui, depuis tant de siècles, reparait régulièrement pour éclairer les ténèbres de la nuit sans jamais désobéir aux ordres du Créateur. Tandis que moi, qui suis si jeune, qui suis un être raisonnable, qui aurais dû être parfaitement fidèle aux lois de mon Dieu, je lui ai tant de fois désobéi et l'ai offensé de mille manières. » Quand il eut parlé, il se remit à pleurer. Je le consolai en quelques mots ; alors il se calma et rentra se coucher.

Il est certes admirable qu'un garçon d'à peine quatorze ans ait montré une telle profondeur de jugement et de raisonnement. C'est pourtant vrai et je pourrais aligner une multitude d'autres faits qui convergent tous à faire reconnaître dans le jeune Magon un garçon capable de réflexions très supérieures à son âge, spécialement quand il observait en tout la main de Dieu et le devoir de toutes les créatures d'obéir au Créateur.

(86) Cette fois, Don Bosco s'engage à rapporter textuellement (*con queste precise parole*) ou presque, les paroles de Michel. Les autres conversations furent évidemment reconstituées avec une certaine liberté.

CHAPITRE XIII

Sa préparation à la mort

UN ADOLESCENT EXEMPLAIRE.

Après les vacances de Castelnuovo d'Asti, notre Michel vécut encore environ trois mois ⁽⁸⁷⁾. Il était de taille plutôt petite, mais sain et robuste. D'esprit éveillé, il eût été capable de parcourir honorablement toutes les carrières où il se serait engagé. Il aimait beaucoup l'étude et y accomplissait des progrès exceptionnels. Quant à la piété, il était arrivé à un degré tel qu'à son âge je n'aurais rien vu à ajouter ou à retrancher pour le donner en modèle à la jeunesse. Vif de caractère, mais bon, pieux, dévot, il aimait beaucoup les petites pratiques religieuses. Il s'en acquittait avec joie, sans contention ni scrupule, si bien que sa piété, son zèle et son affabilité le faisaient aimer et vénérer de tous, cependant que, par son entraînement et son agrément, il était l'idole de la récréation.

Nous aurions certainement aimé que ce chrétien exemplaire atteignît ici-bas un âge très avancé, car, aussi bien dans la vie sacerdotale vers laquelle il inclinait, que dans la vie laïque, il eût rendu de grands services à sa patrie et à sa religion. Mais Dieu en avait décidé autrement ; il voulait retirer cette fleur du jardin de l'Eglise militante et l'appeler à lui pour la transplanter dans l'Eglise triomphante des cieux.

(87) Du milieu d'octobre 1858 au milieu de janvier 1859.

Magon lui-même, sans réaliser combien elle était proche de lui, se préparait à la mort par un mode de vie de jour en jour plus parfait.

LA NEUVAINÉ DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Il fit la neuvaine de l'Immaculée-Conception avec une ferveur particulière ⁽⁸⁸⁾. Nous avons, écrites de sa main, les résolutions qu'il se proposa de pratiquer pendant ces jours-là. En voici la teneur :

« Moi, Michel Magon, je veux bien faire cette neuvaine et je promets :

1°) De détacher mon cœur de tous les biens du monde pour le donner entièrement à Marie.

2°) De faire une confession générale pour avoir ensuite la conscience tranquille à l'heure de la mort.

3°) De me priver tous les jours de déjeuner pour l'expiation de mes péchés, ou bien de réciter les sept allégresses de la Sainte Vierge, afin de mériter son assistance dans les dernières heures de mon agonie.

4°) Après avis de mon confesseur, de communier chaque jour ⁽⁸⁹⁾.

(88) Les grandes fêtes liturgiques jalonnaient la vie de l'Oratoire. Plusieurs, et notamment les fêtes de Noël et de l'Immaculée Conception de Marie, étaient préparées par une neuvaine collective suivie d'ordinaire avec beaucoup de ferveur. Chaque soir, les enfants recevaient de leur supérieur une consigne à pratiquer le jour suivant. Les fruits spirituels de la fête n'en étaient que meilleurs.

(89) Par conséquent, Michel Magon ne communiait pas ordinairement tous les jours. Il assistait pourtant à la messe chaque matin. Mais Don Bosco, son directeur, était encore resté fidèle aux directives de saint Alphonse. De même, en 1855, Dominique Savio n'avait reçu l'autorisation de communier quotidiennement qu'après une année d'efforts (Saint JEAN BOSCO, *Dominique Savio*, éd. cit., ch. XIV).

5°) De raconter chaque jour un exemple édifiant à mes camarades en l'honneur de la Sainte Vierge ⁽⁹⁰⁾.

6°) Je porterai ce billet aux pieds de la statue de Marie, et par ce geste, je veux me consacrer à Elle ; à l'avenir, je veux lui appartenir tout entier jusqu'aux ultimes instants de ma vie. »

Tout cela lui fut permis à l'exception de la confession générale qu'il avait faite peu auparavant ; d'autre part, au lieu de se priver de déjeuner, il fut invité à réciter chaque jour un *De Profundis* pour le soulagement des âmes du purgatoire.

La conduite de Magon durant ces neuf jours de neuvaine de l'Immaculée fut certainement cause de grande stupéfaction. Il témoignait d'une joie extraordinaire, et pourtant il s'affairait sans cesse à conter des exemples édifiants aux uns, à inciter d'autres à en conter eux-mêmes, et s'employait à réunir autant de camarades qu'il pouvait pour aller prier soit devant le Saint Sacrement, soit devant la statue de Marie. Ce fut au cours de cette neuvaine qu'il se priva de quelques fruits, de bonbons et de divers aliments. Ou bien c'étaient des livrets, des images pieuses, des médailles, des petites croix ou d'autres objets qui lui avaient été donnés et dont il faisait cadeau à certains camarades quelque peu dissipés. Il faisait cela soit pour les récompenser de leur bonne conduite pendant la neuvaine, soit pour les engager à participer aux actes de piété qu'il leur proposait.

(90) C'était l'un des moyens d'apostolat que recommandait et que pratiquait Don Bosco. On lit parmi ses résolutions de prise de soufane : « Je raconterai chaque jour un exemple ou une sentence utile à l'âme d'autrui. Je le ferai avec mes camarades, mes amis, mes parents ; et, quand ce ne me sera pas possible avec d'autres, je le ferai avec ma mère. » (*M.O.*, p. 88.)

NOËL 1858.

Il célébra la neuvaine et la fête de Noël dans la même ferveur et le même recueillement. « Je veux, disait-il au début de cette neuvaine, je veux me servir de tous les moyens pour bien faire cette neuvaine ; j'espère que Dieu aura pitié de moi et que l'enfant Jésus reviendra naître dans mon cœur avec l'abondance de ses grâces. »

PRESENTIMENT.

Le soir du dernier jour de l'année, le supérieur de la maison recommandait à tous ses garçons de remercier Dieu des bienfaits reçus de sa main au cours de l'année sur le point de s'achever. Puis il encourageait chacun à se faire une sainte obligation de passer dans la grâce de Dieu l'année nouvelle ; parce que, disait-il, ce sera peut-être pour l'un d'entre nous la dernière de sa vie. Tout en parlant, il gardait la main sur la tête de l'enfant qui lui était le plus proche ; et le plus proche était Michel Magon ⁽⁹¹⁾.

« J'ai compris, dit-il plein d'effroi, c'est moi qui dois préparer mon paquet pour l'éternité ; c'est bien, je me tiendrai prêt ». Ces mots furent accueillis en riant ; mais les camarades de Magon ne les oublièrent pas, et lui-même redisait souvent l'heureux incident ⁽⁹²⁾. Malgré cette préoccupation, son allégresse et sa

(91) Le supérieur mis en scène est à n'en pas douter Don Bosco. Il offrait traditionnellement des étrennes spirituelles à ses garçons le dernier jour de l'année. Il est curieux qu'un autre enfant, Constant Berardi, se soit cru visé par sa prédiction à peine voilée. Il ne reprit espoir qu'après la mort de Michel. (LEMOYNE, *M.B.*, VI, p. 118.)

(92) Il était heureux, parce qu'il permit à Michel de se placer franchement face à la mort.

bonne humeur ne furent nullement altérées ; aussi continua-t-il d'accomplir son devoir d'état avec le maximum de perfection.

SE TENIR PRÊT.

Tandis que le dernier jour de son existence se rapprochait toujours davantage, Dieu tint à l'avertir avec plus de clarté encore. Le dimanche 16 janvier, les garçons de la compagnie du Saint Sacrement, dont Magon était membre, se réunirent comme ils le font les jours fériés ⁽⁹³⁾. Après les prières et la lecture accoutumées, une fois données les consignes apparemment les plus appropriées aux nécessités du moment, l'un des compagnons prend le sachet des « bouquets », c'est-à-dire des petits billets portant une maxime à pratiquer au long de la semaine. Il fait le tour avec le sachet, et chaque enfant en tire un au sort. Magon prend le sien et y aperçoit ces nobles paroles : « *Au jugement, je serai seul avec Dieu* ». Il le lit, et, avec un geste d'émerveillement, il le communique à ses camarades en disant : « Je crois bien que c'est une convocation envoyée par le Seigneur pour m'avertir de me tenir prêt ». Ensuite, il alla trouver son supérieur et, fort inquiet, lui montra le billet ; il répétait qu'il le considérait comme un appel du Seigneur le citant à comparaître devant lui. Le supérieur l'exhorta à demeurer en paix et à se tenir prêt, non pas à cause de ce billet, mais à

(93) On appelait *Compagnie du Saint Sacrement*, une association de piété fondée à l'Oratoire en 1857. « Le but principal de cette Compagnie, disait son règlement, est de consoler Jésus-Christ des outrages qu'il reçoit dans ce très auguste sacrement de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens ». (Premier article du *Règlement de la Compagnie du Très Saint Sacrement*, dans LEMOYNE, *M.B.*, V, p. 759.)

cause des recommandations répétées de Jésus-Christ qui, dans l'évangile, avertit tous les hommes de se tenir prêts à tout instant de leur vie.

— Dites-moi donc, répliqua Magon, combien de temps il me reste à vivre ?

— Nous vivrons tant que Dieu nous gardera en vie.

— Mais moi, vivrai-je encore toute l'année ? dit-il impressionné et quelque peu troublé.

— Sois tranquille, ne t'émotionne pas. Notre vie est entre les mains du Seigneur et c'est un bon père ; il sait jusques à quand il nous la doit conserver. D'autre part, il n'est pas indispensable de connaître l'heure de sa mort pour aller en paradis ; mais il l'est de s'y préparer par de bonnes œuvres.

Alors, tout triste : « Si vous ne voulez pas me le dire, c'est signe que j'en suis proche. »

— Je ne crois pas, poursuivit le directeur, que tu en sois tellement proche. Mais, quand il en serait ainsi, y aurait-il lieu par hasard de t'épouvanter parce que tu vas rendre visite à la Sainte Vierge au ciel ?

— C'est vrai, c'est vrai.

Il retrouva son entrain coutumier et partit jouer.

CALME INSOLITE.

Le lundi, le mardi et le matin du mercredi, il ne cessa d'être joyeux ; il n'éprouva aucun trouble de santé, et s'acquitta sans défaillance de toutes ses obligations.

C'est seulement dans l'après-midi du mercredi que je le vis sur le balcon regarder les autres jouer, sans descendre pour entrer dans leurs jeux. Chose tout à fait insolite, et indice certain qu'il ne se portait pas comme à l'ordinaire.

CHAPITRE XIV

Sa maladie et ses circonstances

MALAISES.

Le soir de ce mercredi (19 janvier 1859), je lui ai demandé ce qu'il avait et il me répondit qu'il n'avait rien, qu'il était incommodé par les vers, son malaise habituel. C'est la raison pour laquelle on lui donna une potion appropriée. Puis il alla se coucher et passa une bonne nuit. Le lendemain matin il se leva en même temps que ses camarades à l'heure ordinaire, prit part aux exercices de piété et communia avec quelques autres pour les agonisants, comme il avait coutume de le faire chaque jeudi. En récréation où il se rendit ensuite, il n'en pouvait plus parce qu'il se sentait très abattu et que les vers lui rendaient la respiration assez pénible⁽⁹⁴⁾. On lui donna divers remèdes pour les malaises de cette sorte, et il fut examiné par un médecin qui ne distingua aucun symptôme de maladie et ordonna de continuer les mêmes remèdes. Sa mère qui se trouvait alors à Turin vint aussi le voir ; et elle confirma à son tour que son fils était sujet depuis l'enfance à cette maladie, et que les remèdes administrés étaient ceux dont elle-même avait déjà usé plus d'une fois.

Le vendredi matin, il voulait se lever pour communier à son habitude en l'honneur de la Passion de

(94) Michel Magon semble être mort de congestion pulmonaire. On lira plus loin le diagnostic du médecin.

Notre Seigneur Jésus-Christ afin d'obtenir la grâce d'une bonne mort. Mais on le lui interdit parce que son mal semblait avoir empiré. Comme il avait évacué beaucoup de vers, on ordonna de poursuivre la cure par une médication destinée à lui faciliter la respiration. Jusque là pas un symptôme de maladie grave. Le danger commença d'apparaître quand j'allai le voir à deux heures de l'après-midi ; je m'aperçus que, non seulement sa respiration demeurait difficile, mais qu'il toussait et que ses crachats étaient teints de sang. Je lui demandai comment il se sentait et il répondit qu'il ne ressentait rien sinon qu'il avait la poitrine⁽⁹⁵⁾ oppressée par les vers. Mais pour ma part, je m'aperçus que la maladie avait changé d'aspect et qu'elle était devenue très sérieuse. C'est pourquoi afin de ne pas demeurer dans l'incertitude, au risque de se tromper dans le choix des remèdes, on appela aussitôt le médecin.

LA DERNIÈRE CONFSSION.

Sa mère, mue par son esprit chrétien, lui dit : « Michel, pendant que l'on attend le médecin, tu ne voudrais pas te confesser ? » — « Si, ma chère maman, volontiers. Je me suis déjà confessé hier matin et j'ai fait aussi la sainte communion ; pourtant, comme la maladie devient grave, je désire faire ma confession. »

Il se prépara pendant quelques minutes et se confessa. Ensuite, l'air calme, il dit en riant en présence de sa mère et de moi-même : « Qui sait si ma con-

(95) En conformité avec les conseils de Don Caviglia dans son mémoire inédit, *stomaco*, adaptation italienne d'un vocable piémontais, est traduit ici par *poitrine*.

fession est un exercice de la bonne mort⁽⁹⁶⁾, ou si c'est réellement celle de ma mort !

— Qu'est-ce que tu préfères ? lui répondis-je, désires-tu guérir ou aller en paradis ?

— Dieu sait ce qui vaut mieux pour moi ; je ne désire faire que ce qui lui plaît.

— Si Dieu te donnait le choix entre guérir et aller au paradis, que choisirais-tu ?

— Qui serait assez fou pour ne pas choisir le paradis ?

— Tu désires aller au paradis ?

— Bien sûr que je le désire ! Je le désire de tout mon cœur, et c'est ce que depuis quelque temps je demande sans cesse à Dieu.

— Quand voudrais-tu y aller ?

— J'irais tout de suite, si c'était la volonté de Dieu.

— C'est bien. Disons tous ensemble : qu'en toute chose dans la vie et dans la mort, soit accomplie la sainte et adorable volonté de Dieu.

SOINS VARIÉS.

A cet instant le médecin arriva et il diagnostiqua que la maladie avait complètement changé d'aspect. « C'est grave, dit-il ; un flux de sang fatal se porte sur la poitrine et je ne sais si nous y trouverons remède ».

On fit tout ce que l'art peut suggérer en de telles circonstances : saignées, vésicatoires, drogues, tout fut tenté pour détourner le flux de sang brutal qui menaçait de lui couper le souffle. Rien n'y fit.

(96) Don Bosco appelait *exercice de la bonne mort* la récollection qu'il imposait chaque mois à ses garçons. Ceux-ci étaient invités à se confesser comme ils le feraient avant leur mort.

LE VIATIQUE.

A neuf heures du soir (21 janvier 1859) lui-même déclara qu'il voulait faire encore une fois la sainte communion avant de mourir. « D'autant plus, disait-il, que je n'ai pu communier ce matin. » Il était impatient de recevoir ce Jésus dont il s'approchait depuis longtemps avec une fréquence exemplaire.

Au début de la cérémonie, il me dit devant les autres personnes présentes : « Recommandez-moi aux prières de mes camarades ; qu'ils prient pour que Jésus-Eucharistie soit vraiment mon viatique, mon compagnon vers l'éternité. » Quand il eut reçu la sainte hostie, aidé d'un assistant, il commença de faire son action de grâces ordinaire.

Au bout d'un quart d'heure, il cessa de répéter les prières qui lui étaient suggérées ; et, comme il ne prononçait plus un mot, nous crûmes qu'il avait tout à coup perdu connaissance. Mais, après quelques minutes, le visage épanoui, et comme s'il plaisantait, il fit signe d'écouter et dit : « Sur le billet de dimanche, il y avait une erreur. On avait écrit : *Au jugement, je serai seul avec Dieu.* Et il n'est pas vrai que je serai seul, la Sainte Vierge sera aussi là pour m'aider. Maintenant je n'ai plus rien à craindre ; allons-y quand il faudra. Notre-Dame en personne veut me tenir compagnie au jugement. »

CHAPITRE XV

Ses derniers moments et sa précieuse mort

LE PROGRÈS DU MAL.

Il était dix heures du soir et le mal paraissait toujours plus menaçant. Craignant pour cela de le perdre peut-être au cours de cette nuit même, nous avons décidé qu'un prêtre, Don Zattini (97), un abbé et un jeune infirmier en passeraient la moitié à ses côtés. Puis Don Alasonatti (98), préfet de la maison, avec un autre abbé et un autre infirmier se tiendraient prêts à lui rendre tous les services désirés pendant le reste de la nuit et jusqu'au jour. De mon côté, comme je ne discernais aucun péril immédiat, je dis au malade : « Magon, essaie de te reposer un peu : je vais quelque temps dans ma chambre et je reviendrai après. »

— Non, répondit-il aussitôt, ne m'abandonnez pas.

— Je vais seulement réciter une partie de mon bréviaire ; après je serai de nouveau près de toi.

— Revenez le plus vite possible.

En partant, je donnai ordre de m'appeler immédiatement au moindre signe d'aggravation. Car j'aimais tendrement ce cher enfant et je désirais par-

(97) Don Agostino Zattini, qui avait été professeur en Lombardie occupée par les Autrichiens, se trouvait depuis 1852 exilé à Turin pour des raisons politiques. Don Bosco l'avait recueilli au Valdocco. Humblement, il avait accepté d'enseigner la lecture et l'écriture aux élèves des classes élémentaires annexées à l'Oratoire proprement dit. (Voir LEMOYNE, *M.B.*, IV, p. 421 ; VI, p. 159.)

(98) Don Vittorio Alasonatti (1812-1865) collabora avec Don Bosco de 1854 à sa mort.

dessus tout me trouver à ses côtés s'il venait à mourir. J'étais à peine dans ma chambre que je m'entendis invité à revenir aussitôt près du malade parce que l'agonie semblait imminente.

L'EXTRÊME ONCTION.

C'était bien vrai ; le mal se précipitait terriblement. Aussi Don Agostino Zattini lui administra-t-il l'Huile Sainte.

Le malade était en pleine connaissance. Il répondait aux diverses parties des rites et des cérémonies prévues pour l'administration de ce grand sacrement. Il voulait même ajouter à chaque onction une brève prière. Je me souviens qu'à l'onction de la bouche il dit : « O mon Dieu, si vous m'aviez desséché la langue la première fois que je l'ai employée à vous offenser, comme je serais heureux ! Combien de péchés en moins ! Mon Dieu, pardonnez tous les péchés que j'ai commis avec cette bouche, je m'en repens de tout cœur. »

A l'onction des mains, il ajouta : « Que de coups de poings j'ai donnés à mes camarades avec ces mains ! Mon Dieu, pardonnez-moi ces péchés, et aidez mes camarades à être meilleurs que moi. »

Après les cérémonies de l'Huile Sainte, je lui demandai s'il désirait que je fisse avertir sa mère, qui était allée se reposer un peu dans une chambre voisine, persuadée elle aussi que le mal n'était pas tellement grave.

— Non, répondit-il, il vaut mieux ne pas l'appeler. Ma pauvre maman ! Elle m'aime tellement, elle aurait trop de peine de me voir mourir ; et cela pour-

rait me causer un grand chagrin. Pauvre maman ! Que le Seigneur la bénisse ! Quand je serai au paradis, je prierai beaucoup le Bon Dieu pour elle. »

LA BÉNÉDICTION PAPALE.

On lui demanda de rester un peu tranquille et de se préparer à recevoir la bénédiction papale avec l'indulgence plénière. Au cours de sa vie, il attachait beaucoup d'importance à toutes les pratiques religieuses auxquelles étaient jointes des indulgences, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour en profiter. Il accepta donc avec un réel bonheur la bénédiction papale proposée. Il prit part à toutes les prières qui l'accompagnaient et voulut réciter lui-même le *Confiteor*. Il prononçait les mots avec tant d'onction, avec des sentiments d'une foi tellement vive que nous en fûmes tous émus jusqu'aux larmes. Comme ensuite il semblait vouloir dormir un peu, on le laissa quelques instants en paix ; mais il se réveilla bientôt.

LA JOYEUSE SÉRÉNITÉ DE MICHEL.

Il y avait une chose qui stupéfiait quiconque le regardait : ses pulsations indiquaient qu'il était à l'extrême limite de la vie, mais sa sérénité, son entrain, son rire et sa lucidité étaient d'un être en parfaite santé. Non qu'il ne souffrit pas, car l'oppression respiratoire produite par la rupture d'un organe entraîne une angoisse et une souffrance généralisées au moral et au physique. Mais notre Magon avait demandé plusieurs fois à Dieu de lui faire accomplir ici-bas son purgatoire, afin d'aller au paradis sitôt après sa mort. C'était cette pensée qui lui permettait de tout endurer avec joie ; bien plus, ce mal qui est ordi-

nairement cause de détresse et d'angoisse, produisait en lui joie et bonheur.

Enfin, par une grâce spéciale de Notre Seigneur Jésus-Christ, non seulement il paraissait insensible à la douleur, mais il semblait éprouver une grande consolation dans ses souffrances elles-mêmes. Il n'était pas nécessaire de lui suggérer des sentiments religieux car il récitait de lui-même de temps en temps d'édifiantes « oraisons jaculatoires ».

ADIEU À SA MÈRE.

Il était dix heures trois quarts quand il m'appela par mon nom et me dit :

— Nous y sommes, aidez-moi.

— Sois tranquille, lui répondis-je, je ne t'abandonnerai pas tant que tu ne seras pas avec le Seigneur en paradis. Mais puisque tu me dis être sur le point de quitter ce monde, ne veux-tu pas au moins faire un dernier adieu à ta maman ?

— Non, répondit-il, je ne veux pas lui causer un si grand chagrin.

— Tu ne me laisses pas au moins une commission pour elle ?

— Oui, dites à maman qu'elle me pardonne toutes les peines que je lui ai faites dans ma vie. Moi, je m'en repens. Dites-lui que je l'aime ; qu'elle ait le courage de continuer à faire son devoir que je meurs volontiers, que je pars de ce monde avec Jésus et Marie, et que je vais l'attendre au paradis.

LE SUPRÊME DIALOGUE.

Ces paroles arrachèrent des sanglots à tous les assistants. Mais je me repris et, pour occuper ces ul-

times instants par de bonnes pensées, je lui posai de temps à autre diverses questions.

— Que dois-je dire de ta part à tes camarades ?

— Qu'ils veillent à toujours faire de bonnes confessions.

— En ce moment, de tout ce que tu as fait dans ta vie, qu'est-ce qui te procure la plus grande consolation ?

— Ce qui me console plus que tout en ce moment, c'est bien le peu que j'ai fait en l'honneur de Marie. Oui, c'est là ma plus grande consolation. O Marie, Marie, combien vos fidèles sont heureux à l'heure de la mort ! Mais, reprit-il, il y a une chose qui me gêne ; quand mon âme sera séparée de mon corps et que je serai sur le point d'entrer en paradis, qu'est-ce que je devrai dire ? A qui devrai-je m'adresser ?

— Si Marie veut t'accompagner elle-même au jugement, laisse-lui le souci de ta personne. Mais, avant de te laisser partir au paradis, je voudrais te charger d'une commission.

— Dites toujours, je ferai ce que je pourrai pour vous obéir.

— Quand tu seras au paradis et que tu verras la sainte Vierge Marie, salue-la humblement et respectueusement de ma part et de la part de ceux qui sont dans cette maison. Prie-la de nous donner sa sainte bénédiction ; qu'elle nous reçoive tous sous sa puissante protection, et qu'elle nous aide en sorte que pas un de ceux qui sont, ou que la divine Providence enverra dans cette maison, ne vienne à se perdre.

— Je ferai volontiers cette commission. Et quoi encore ?

— Pour l'instant, rien d'autre, repose-toi un peu. Il semblait en effet vouloir dormir.

LA MORT DE MICHEL.

Mais, bien qu'il gardât son calme habituel et l'usage de la parole, ses pulsations annonçaient sa mort imminente. On commença donc la récitation du *Profiscere*. Au milieu de la lecture, comme s'il sortait d'un profond sommeil, le visage aussi serein qu'à l'ordinaire et le sourire sur les lèvres, il me dit :

— Dans quelques instants, je ferai votre commission ; je tâcherai de la bien faire ; dites à mes camarades que je les attends tous au paradis.

Ensuite il serra le crucifix entre ses mains, le baisa trois fois et prononça ses dernières paroles : « Jésus, Marie, Joseph, je remets mon âme entre vos mains. » Puis il plissa les lèvres comme s'il voulait sourire, et paisiblement il expira.

Cette âme bienheureuse quittait le monde pour s'envoler, comme nous l'espérons fermement, dans le sein de Dieu, le 21 janvier 1859 à onze heures du soir. Michel n'avait pas quatorze ans. Il ne fit aucune espèce d'agonie et ne manifesta aucune agitation, peine ou angoisse, ni aucune des douleurs que l'on ressent habituellement dans la terrible séparation de l'âme et du corps. Je ne saurais autrement dénommer la mort de Magon qu'un joyeux sommeil enlevant son âme depuis les peines de la vie dans la bienheureuse éternité.

L'ÉMOTION DES ASSISTANTS.

Les assistants pleuraient d'émotion plus que de tristesse ; car tous déploraient la perte d'un ami mais chacun enviait son sort. Don Zattini, déjà nommé, laissant libre cours aux sentiments qu'il ne contenait plus en son cœur, prononça ces graves paroles ⁽⁹⁹⁾ : « Mort ! Tu n'es pas un fléau pour les âmes innocentes ; tu es pour elles la plus grande bienfaitrice, toi qui les introduis dans la jouissance des biens qui jamais ne se perdront. Oh ! que ne puis-je prendre ta place, Michel bien-aimé ! En cet instant déjà, ton âme jugée par Dieu va, conduite par la Vierge Sainte, s'enivrer de délices dans l'immense gloire des cieux. Mon cher Magon, vis éternellement heureux ; prie pour nous et, en retour, nous t'offrirons le tribut de l'amitié par d'ardentes prières au Dieu tout-puissant afin de toujours mieux assurer le repos de ton âme. »

(99) Les lignes suivantes, très oratoires, ont été vraisemblablement empruntées par Don Bosco au discours que prononça Don Zattini, un mois après la mort de Michel (ch. XVI).

CHAPITRE XVI

Ses funérailles - Derniers souvenirs - Conclusion

LA RÉSIGNATION CHRÉTIENNE DE SA MÈRE.

Au lever du jour, la bonne maman de Michel voulait se rendre dans la chambre de son fils pour avoir de ses nouvelles. Mais quelle ne fut pas sa douleur quand on la prévint de sa mort ! Cette chrétienne demeura un instant immobile sans proférer une parole, sans exhaler un soupir ; puis elle s'exclama ; « Grand Dieu, vous êtes le maître de toutes choses... Mon cher Michel, tu es mort... je pleurerai toujours en toi la perte d'un fils ; mais je rends grâce à Dieu qui t'a accordé de mourir en cette maison et ainsi entouré, de mourir d'une mort aussi précieuse aux yeux du Seigneur. Repose avec Dieu dans la paix, prie pour ta mère, qui t'a tant aimé en cette vie mortelle et qui t'aime plus encore maintenant qu'elle te croit avec les justes au ciel. Tant que je vivrai sur terre, je ne cesserai jamais de prier pour le bonheur de ton âme, et j'espère aller un jour te rejoindre au pays des bienheureux. »

Ayant prononcé ces mots, elle éclata en sanglots, puis gagna l'église pour chercher du réconfort dans la prière.

LES RÉACTIONS À L'ORATOIRE.

La perte de ce camarade fut aussi très douloureuse aux garçons de la maison et à tous ceux qui avaient eu l'occasion de le connaître. Il était très connu pour

ses qualités physiques et morales, très estimé et très vénéré pour les vertus éminentes qui enrichissaient son âme. On peut dire que ses camarades passèrent le lendemain de sa mort en exercices de piété pour le repos de l'âme de leur ami. Ils ne trouvaient de réconfort qu'à réciter leur chapelet et l'office des défunts, à se confesser et à communier. Tous pleuraient en lui un ami, mais tous ressentaient en leur cœur un grand apaisement à se dire : « A cet instant, Magon est déjà au ciel avec Savio. »

L'impression qu'éprouvèrent ses condisciples et son professeur Don Francesca a été exprimée par ce dernier dans les termes suivants ⁽¹⁰⁰⁾ :

« Le lendemain de la mort de Magon, je me rendis en classe. C'était un samedi, et l'on devait faire une composition. Mais la place vide de Magon me signifiait que j'avais perdu un élève et que le ciel comptait peut-être un citoyen de plus. J'étais profondément ému, les garçons étaient consternés et, dans le silence général, il ne me fut possible de prononcer qu'un mot : « *Il est mort.* » Et toute la classe éclata en sanglots. Tous l'aimaient ; et qui n'eût pas aimé un enfant paré de tant de belles vertus ? La grande réputation de piété qu'il s'était acquise auprès de ses camarades fut révélée après sa mort. Les pages de ses cahiers étaient disputées une par une ; et l'un de mes très dignes collègues s'estima extrêmement heureux de posséder un carnet du petit Michel et d'y coller son nom découpé sur un devoir d'examen de l'année précédente. Pour mon compte, encouragé par les vertus qu'il avait pratiquées durant sa vie avec

(100) Nous lisons ici un deuxième extrait de la relation Francesca. (Voir ch. VII.)

tant de perfection, je n'hésitai pas à l'invoquer en cas de besoin avec pleine confiance. Je dois à la vérité d'avouer que l'expérience ne me déçut jamais. Accepte, petit ange, ma plus vive reconnaissance, et veuille intercéder près du trône de Jésus pour ton professeur. Fais que naisse dans mon cœur une étincelle de la grande humilité que tu possédais. O Michel ! mon cher Michel, prie pour tous tes camarades, qui furent nombreux et bons, afin que nous puissions tous nous embrasser mutuellement en paradis. » Telles furent les paroles de son professeur.

LES FUNÉRAILLES.

Pour donner un témoignage manifeste de la grande affection que tous éprouvaient pour leur ami défunt, on lui fit des funérailles solennelles dans la mesure compatible avec notre humble condition.

C'est avec des cierges allumés, des chants funèbres, la musique instrumentale et vocale, que sa chère dépouille fut accompagnée jusqu'à la tombe ; là, en priant pour son repos éternel, nous lui avons dit un dernier adieu dans l'espérance délicieuse de lui être un jour associés en une vie meilleure.

L'ÉLOGE FUNÈBRE.

Un mois plus tard, eut lieu un service funèbre. Don Zattini, orateur renommé, prononça dans un sermon élégant et pathétique l'éloge du jeune Michel. Je regrette que la brièveté de ce livret ne permette pas de le reproduire entièrement, je tiens pourtant à en transcrire les dernières phrases qui serviront aussi de conclusions aux présentes notes biographiques.

Après avoir éloquemment décrit les principales vertus dont l'âme du défunt était riche, il invitait ses camarades émus et attristés à ne pas oublier sa mémoire ; à se le rappeler au contraire souvent, pour le soutenir de leurs prières et suivre les beaux exemples qu'il nous a laissés dans sa vie mortelle. Enfin, il concluait ainsi :

« Tels sont les exemples que donnait dans sa vie et les paroles que prononçait devant la mort, notre commun ami, Michel Magon de Carmagnola. Maintenant il n'est plus, la mort a laissé vide sa place dans cette église où il venait prier ; et la prière lui était si douce, et la paix si profonde. Il n'est plus, et sa disparition soudaine nous prouve que tout astre s'éteint ici-bas, que tout trésor se dissipe, que toute âme est rappelée. Voici trente jours que nous avons remis à la terre sa jeune et chère dépouille. Si j'avais été présent, j'aurais, à la manière du peuple de Dieu, arraché près de ta tombe une poignée d'herbes et, la jetant derrière moi, j'aurais murmuré tristement comme le fils de Juda : Ils fleuriront comme l'herbe des champs ⁽¹⁰¹⁾ ; que de tes os surgissent d'autres chers enfants qui réveillent parmi nous ton souvenir, renouvellent tes exemples et multiplient tes vertus.

« Adieu donc pour la dernière fois, notre cher, notre doux, notre fidèle compagnon, bon et valeureux Michel ! Adieu ! Tu grandissais, tremblant espoir de ton excellente mère, qui a versé sur toi les larmes de la piété plus que celles de la nature et du sang... Tu grandissais, bel espoir de ton père adoptif qui te recevait au nom de la Providence divine, qui t'appe-

(101) « Et florebunt de civitate sicut fœnum terrae. » (*Vulgate*, Ps. LXXI, 16.)

lait en cet asile aimable et béni où, si bien et si vite, tu appris l'amour de Dieu et le goût de la vertu... Toi, l'ami de tes condisciples, respectueux envers tes supérieurs, docile envers tes maîtres, bienveillant à tous ! Tu marchais vers le sacerdoce... et peut-être serais-tu devenu dans ses rangs un exemple et un maître de céleste sagesse !... Tu as laissé dans notre cœur un vide... une blessure... ! Mais tu t'es envolé, ou plutôt la mort t'a enlevé à notre estime et à notre affection. Quoi ! Avions-nous donc besoin des leçons de la mort ? Oui, certes, ils en avaient besoin, les fervents, les moins diligents, les nonchalants ; il en avait besoin, le négligent, le somnolent, le paresseux, le faible, le tiède, le froid. De grâce ! Nous t'en prions, fais-nous savoir que tu es maintenant au lieu de la joie, dans la terre bienheureuse des vivants. Fais-nous comprendre que tu te retrouves maintenant près de la fontaine, que dis-je ? près de la mer de la grâce, et que ta voix harmonieuse, mêlée à celle des chœurs célestes est puissante, qu'elle est agréable aux oreilles de Dieu ! Obtiens-nous le zèle, l'amour et la charité... Obtiens-nous de vivre bons, chastes, pieux et vertueux... de mourir joyeux apaisés, calmes, confiants dans les divines miséricordes. Obtiens-nous de n'être pas touchés par la mort et ses tourments, comme toi-même fus épargné par elle. *Non tangat nos tormentum mortis* ⁽¹⁰²⁾ ! Prie pour nous avec les angéliques enfants de cette maison qui t'ont précédé dans le sein de Dieu, Camille Gavio, Gabriel Fascio, Louis Rua, Dominique Savio, Jean Massaglia ⁽¹⁰³⁾, et prie avec

(102) « Que le tourment de la mort ne nous atteigne pas ». (*Adaptation de Vulgate*, Sap., III, 1.)

(103) Voir une liste parallèle dans la préface de la Vie de Dominique Savio par Don Bosco. Celle que nous lisons ici a été vraisem-

eux par-dessus tout pour le chef tant aimé de cette maison. Nous nous souviendrons toujours de toi dans nos prières, nous ne t'oublierons jamais, tant qu'il ne nous sera pas donné de te rejoindre par-dessus les étoiles. Oh ! béni soit Dieu qui t'a formé, qui t'a nourri, qui t'a gardé et qui t'a ôté la vie. Béni soit celui qui ôte la vie, et béni soit celui qui la rend ! »

blement ajoutée par le biographe à la phrase de Don Zattini. Dominique Savio (1842-1857) est connu. Gabriel Fascio, apprenti-mécanicien, mourut à 13 ans environ (1851). Louis Rua, frère de Michel qui succédera à Don Bosco, fut enlevé à 15 ans (1851). Camille Gavio, mort à 15 ans (1855) et Jean Massaglia, mort à 18 ans (1856), étaient tous deux grands amis de Dominique Savio.

TROISIÈME SECTION

LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE

Traité sur la Méthode préventive - De la Charité
en éducation - Consignes aux directeurs
(Texte intégral)

- * *Le petit traité sur la méthode préventive est né d'un discours prononcé par Don Bosco à Nice, le 12 mars 1877, pour l'inauguration d'une œuvre salésienne, le Patronage Saint-Pierre.*

- * *Il reçut sa forme définitive dans l'édition du Règlement pour les maisons de la Société de Saint François de Sales, imprimé cette même année.*

- * *Don Bosco y oppose méthode répressive et méthode préventive, et fait l'éloge de la méthode préventive. Il rattache à cette apologie des considérations fort instructives sur la liberté, les châtiments et l'usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie dans l'œuvre d'éducation.*

- * *La lettre envoyée de Rome à Turin en mai 1884 rappelle, à travers deux rêves successifs du saint, la place unique tenue par la charité dans sa méthode pédagogique.*

- * *Les Consignes aux directeurs sont moins homogènes, mais leur intérêt est évident. On y perçoit Don Bosco formant les responsables de ses cadres scolaires.*

- * *Un commentaire quelque peu poussé des pages suivantes devrait reposer sur la longue expérience et les multiples enseignements de saint Jean Bosco. Nous ne pouvons que renvoyer aux derniers ouvrages généraux de Don Ricaldone et de Don Braido, en même temps qu'à l'introduction de ce recueil.*

LA MÉTHODE PRÉVENTIVE DANS L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

INTRODUCTION.

J'ai été plusieurs fois invité à exprimer, soit oralement, soit par écrit, ma pensée sur la méthode dite préventive communément en usage dans nos maisons. L'absence de loisirs m'avait jusqu'à présent interdit d'exaucer ce souhait, mais, ayant aujourd'hui l'intention de faire imprimer le règlement qui, jusqu'à ce jour, a presque toujours été traditionnellement appliqué chez nous, je crois opportun d'en présenter ici une esquisse ⁽¹⁰⁴⁾. Ce sera comme la table des matières d'un petit livre que je suis en train de préparer pour le cas où Dieu m'accorderait assez de vie pour le terminer. Il n'aura d'autre but que de servir l'art si complexe de l'éducation des jeunes ⁽¹⁰⁵⁾.

Je dirai donc en quoi consiste la méthode préventive et pourquoi il faut la préférer, son application pratique et ses avantages.

(104) Ce traité constitue, rappelons-le, la première partie du livret *Règlement pour les maisons de la Société de Saint François de Sales*, Turin, 1877. (Édition RICARDONE, o.c., II, pp. 499-511.) Les titres sont de Don Bosco, les sous-titres du traducteur.

(105) L'ouvrage annoncé ici n'a jamais paru.

I - En quoi consiste la méthode préventive et pourquoi il faut la préférer

Deux méthodes ont toujours été en usage dans l'éducation des jeunes : la méthode préventive et la méthode répressive.

LA MÉTHODE RÉPRESSIVE.

La méthode répressive consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, à les surveiller ensuite pour découvrir les délinquants et leur infliger quand il y a lieu le châtiment qu'ils ont mérité. Là où elle est appliquée, la parole et le regard du supérieur doivent demeurer constamment sévères et plutôt menaçants, et lui-même doit éviter tout rapport familier avec ses inférieurs.

Pour accroître l'importance de son autorité, le directeur devra paraître rarement au milieu de ses subordonnés et presque uniquement pour menacer et punir. Cette méthode, facile et moins fatigante, convient au premier chef dans l'armée, et de façon générale aux adultes de bon sens, normalement en mesure de savoir et de se rappeler ce qui est conforme aux lois et autres prescriptions.

LA MÉTHODE PRÉVENTIVE.

Toute différente, j'allais dire opposée, est la méthode préventive. Elle consiste à faire connaître les ordonnances et les règles d'une institution et à sur-

veiller ensuite les élèves de telle sorte qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants ⁽¹⁰⁶⁾. Ceux-ci leur parleront en pères affectueux, leur servant de guide en toute éventualité, leur prodiguant des conseils et redressant leurs écarts avec bonté. Cette méthode consiste donc à mettre les élèves dans l'impossibilité de commettre des infractions.

Elle s'appuie tout entière sur la raison, la religion et l'affection. Elle exclut par là tout châtiment brutal et veut même bannir les punitions légères.

POURQUOI PRÉFÉRER LA MÉTHODE PRÉVENTIVE ?

Elle semble devoir être préférée pour les raisons suivantes :

1) L'élève ainsi prévenu ne sera pas démoralisé du fait des infractions commises, comme il arrive lorsqu'elles sont portées à la connaissance du supérieur. Et il ne s'irrite jamais d'une remarque qui lui est faite, d'une punition qui le menace ou qui lui est infligée ; car elle comporte toujours un avertissement amical et préventif qui le raisonne et parvient le plus souvent à gagner son cœur. L'élève comprend la nécessité de la punition et en vient presque à la désirer.

2) La raison la plus essentielle, c'est la mobilité de l'enfant auquel une seconde suffit pour oublier les règles disciplinaires et les châtiments dont elles me-

(106) Sur la fonction d'assistant dans la pédagogie salésienne, voir notre *Introduction*, pp. 25-26. Ce terme d'*assistant* possède dans la littérature de saint Jean Bosco un sens précis, de même que, dans certains cas, le verbe *assister*. On se le rappellera dans la lecture des paragraphes qui suivent.

nacent. Souvent un enfant qui s'est mis en faute mérite une peine à laquelle il n'avait jamais pensé, que rien absolument ne lui rappelait à l'instant du délit et qu'il aurait pour sûr évitée si une bouche amie l'avait prévenu.

3) La méthode répressive peut refréner le désordre, mais elle aura de la peine à amender les délinquants. On a remarqué que les enfants n'oublient pas les châtimens reçus et qu'ils en gardent le plus souvent de l'amertume ; ils aspirent à secouer le joug, quand ce n'est pas à se venger. Ils peuvent paraître indifférens, mais qui les suit dans l'existence constate que les souvenirs de la jeunesse sont redoutables et qu'elle oublie sans peine les punitions des parents, mais très difficilement celles des éducateurs. Il y en eut qui se vengèrent avec brutalité dans leur vieillesse de justes châtimens reçus pendant leur éducation. La méthode préventive au contraire gagne l'amitié de l'enfant ; l'assistant est pour lui un bienfaiteur qui le prévient, veut le rendre meilleur et lui épargne ennuis, punitions et déshonneur.

4) La méthode préventive forme des élèves réfléchis, auxquels l'éducateur peut à tout moment parler le langage du cœur, soit durant l'éducation, soit après. L'éducateur qui a gagné le cœur de son protégé pourra exercer sur lui une grande influence ; il pourra même, après le choix d'une profession et l'entrée dans les fonctions publiques ou le monde des affaires, continuer à lui transmettre ses conseils, ses avis et aussi ses reproches. Il semble que, pour ces raisons et pour tant d'autres, la méthode préventive doive prévaloir sur la méthode répressive.

II - L'application de la méthode préventive

LA CHARITÉ ET LA MÉTHODE PRÉVENTIVE.

La pratique de cette méthode repose tout entière sur ces mots de Saint Paul : *Caritas benigna est, pateriens est, omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet*. La charité est longanime et patiente ; elle souffre tout, mais espère tout et supporte toutes les contrariétés ⁽¹⁰⁷⁾. Le chrétien est donc seul capable d'appliquer avec fruit la méthode préventive. Raison et religion sont les moyens auxquels l'éducateur doit sans cesse recourir, qu'il doit enseigner et pratiquer lui-même, s'il tient à être obéi et à atteindre les résultats qu'il souhaite.

EXIGENCES DE CETTE MÉTHODE.

Ceci implique que le directeur devra se consacrer totalement à ses éduqués et ne jamais assumer d'obligations qui le distrairaient de ses fonctions ; il lui faudra au contraire se trouver constamment avec ses élèves toutes les fois qu'ils ne seront pas régulièrement occupés, à moins que d'autres ne les assistent comme il se doit.

La moralité des professeurs, des chefs d'atelier et des assistants, doit être notoire. Ils veilleront à éviter comme la peste toute forme d'affections ou d'amitiés particulières pour leurs élèves, et se souviendront que l'égarément d'un seul peut compromettre tout un institut consacré à l'éducation. On fera en sorte que les élèves ne restent jamais seuls. Autant que possible

(107) Voir I Cor., XIII, 4 et 7.

les assistants les précéderont là où ils doivent se réunir, et ils demeureront avec eux jusqu'au moment où d'autres viendront assister ces enfants. Ils ne les laisseront jamais désœuvrés.

LES DISTRACTIONS.

Qu'on donne ample liberté de sauter, courir et crier à cœur joie. La gymnastique, la musique, la déclamation, le théâtre, les sorties favorisent puissamment la discipline et la bonne santé soit physique, soit morale. Que l'on veuille seulement à ce que le thème des divertissements, les personnes qui y sont mêlées et les paroles qui y sont prononcées ne soient en rien critiquables. Faites tout ce que vous voulez, disait saint Philippe Neri, grand ami des jeunes ; pour moi, il suffit que vous ne fassiez pas de péchés.

LES SACREMENTS.

La confession fréquente, la communion fréquente et la messe quotidienne sont les colonnes sur lesquelles doit être bâti un édifice éducatif d'où l'on entend bannir la menace et le fouet. Il ne faut jamais contraindre les enfants à fréquenter les sacrements, mais seulement les y encourager et leur donner toute facilité d'en tirer profit. Au cours des retraites spirituelles, des triduums et des neuvaines, dans les sermons et les cours de catéchisme, on mettra en relief la beauté, la grandeur et la sainteté d'une religion qui fournit des moyens tels que les sacrements, si simples d'usage et d'une telle utilité pour la société civile, la sérénité intérieure et le salut des âmes. De cette façon, les enfants gardent spontanément le goût

de ces pratiques religieuses et y participent de plein gré, avec joie et avec fruit.

LA PRÉVENTION MORALE.

Il faudra exercer la surveillance la plus attentive pour empêcher l'entrée dans l'institution de livres, d'enfants ou de personnes de moralité suspecte. Le choix d'un bon concierge est un trésor pour une maison d'éducation.

LE MOT DU SOIR.

Chaque soir, après les prières ordinaires et avant que les élèves n'aillent se coucher, que le directeur ou son suppléant leur adresse publiquement un mot affectueux, tout en donnant une remarque ou un conseil sur ce qu'il convient de faire ou d'éviter. Qu'il s'efforce de dégager les leçons des événements du jour, ceux de la maison et ceux de l'extérieur ; qu'il ne parle toutefois jamais plus de deux ou trois minutes. C'est le secret de la moralité, de la bonne marche d'une maison et de la réussite de l'éducation ⁽¹⁰⁸⁾.

LA COMMUNION PRÉCOCE ET FRÉQUENTE.

On rejettera comme la peste l'opinion qui tend à reculer la première communion jusqu'à un âge trop avancé, quand — au préjudice incalculable de son innocence — le démon s'est déjà installé dans le cœur de l'enfant. La discipline ordinaire de l'Église primitive voulait qu'on distribuât aux petits, les hosties

(108) Sur ce mot du soir excellemment présenté par les quelques lignes de Don Bosco, on peut lire CARLA, *Annali della Società Salesiana*, III, Turin, 1946, pp. 856-869.

consacrées non consommées à la communion pascale. On voit par là combien l'Église désire que les enfants soient admis de bonne heure à la sainte communion. Quand un garçon est capable de discerner pain et pain et témoigne de connaissances suffisantes, il n'y a plus à tenir compte de l'âge, que le Roi des cieux vienne régner en cette âme bénie.

Les manuels de catéchisme recommandent la communion fréquente, et saint Philippe Neri la conseillait tous les huit jours et même davantage. Le Concile de Trente exprime sans détour son intense désir que tout chrétien fidèle qui va entendre la messe fasse aussi la sainte communion. Que cette communion ne soit pas purement spirituelle, mais bien sacramentelle, afin de retirer un fruit plus abondant de l'auguste et divin sacrifice (Concile de Trente, session XXII, chapitre VI) ⁽¹⁰⁹⁾.

(109) L'évolution de la pensée de Don Bosco est ici manifeste. Contrairement à ce qu'il avance dans ce traité de 1877, il ne conseillait pas à ses garçons dans les vies de Dominique Savio (1^{re} éd. 1859) et de Michel Magon (1^{re} éd. 1861), de communier à toutes les messes et trois encore tous les jours. Sa première prise de position connue en faveur de la communion quotidienne date de 1864. Détachons-en ces lignes : «... Si maintenant vous voulez connaître mon désir, le voici : « Communiez tous les jours. Spirituellement ? Le Concile de Trente dit : « sacramentalement » ! Par conséquent ? Par conséquent faites ceci : quand vous ne pouvez communier sacramentalement, communiez au moins spirituellement ». (Mot du soir du 18 juin 1864, d'après LAMOURNE, M.B., VII, p. 679.)

III - L'utilité de la méthode préventive

SA DIFFICULTÉ.

L'on objectera que cette méthode est d'application difficile. Pour les élèves, je la trouve de beaucoup plus commode, plus satisfaisante et pleine de profit. Elle présente pour l'éducateur un certain nombre d'inconvénients, qui, tout compte fait, sont réduits s'il remplit sa tâche avec zèle. L'éducateur est un homme consacré au bien de ses élèves ; il doit donc être prêt à affronter toute gêne, toute fatigue, pour atteindre son but, qui est leur formation civique, morale et scientifique.

SES AVANTAGES.

Il faut joindre aux avantages énumérés ci-dessus que :

1) L'élève gardera toujours un grand respect pour son éducateur ; il se souviendra constamment avec joie de la formation reçue et ne cessera de voir en ses professeurs et ses divers supérieurs des pères et des frères. Quoi que deviennent ces élèves, ils seront le plus souvent la consolation des leurs et feront d'utiles citoyens et de bons chrétiens.

2) Quels que soient le caractère, le naturel et l'état moral d'un élève à son admission, ses parents peuvent être sûrs que leur fils ne pourra empirer ; et l'on peut avoir la certitude de toujours obtenir quelque amélioration. Au surplus, des enfants qui furent longtemps un fléau pour leur famille, et jusqu'à des garçons renvoyés de centres de redressement, après avoir

été formés selon ces principes, ont modifié leur naturel et leur caractère et adopté une vie rangée ; devenus ainsi les soutiens de leurs familles et la gloire de leur cité, ils occupent actuellement dans la société des charges considérables.

3) Enfin, s'il se trouvait des élèves qui, d'aventure, pénétraient dans une institution avec de mauvaises habitudes, ils ne pourraient nuire à leurs camarades. Et les bons enfants ne pourraient subir aucun préjudice de leur présence, car le temps, le lieu, l'occasion feraient défaut ; en effet, l'assistant que nous supposons présent y mettrait ordre sur-le-champ.

Un mot sur les châtiments

PUNITIONS RARES, BÉNIGNES, JAMAIS HUMILIANTES.

Quelle conduite adopter en matière de châtiments⁽¹¹⁰⁾ ? S'il est possible, que l'on n'y recoure jamais. Cependant s'il faut obligatoirement sévir, que l'on retienne ceci :

1) Au milieu de ses élèves, l'éducateur doit chercher à se faire aimer s'il tient à se faire craindre. Alors, retirer sa bienveillance constitue un châtimement ; mais c'est un châtimement qui favorise l'émulation, encourage et n'avilit jamais.

2) Pour les enfants, est punition tout ce qui est utilisé comme tel. On a observé qu'un regard sans affection produit sur certains plus d'effets qu'une

(110) Voir le petit livre A. AUFRAY, *Comment un saint punissait les enfants*, Lyon, 1940.

gifle. Des félicitations pour un bon résultat, un reproche pour une négligence, c'est déjà une récompense ou une punition.

3) Sauf rarissimes exceptions, que les corrections et les châtiments ne soient jamais donnés publiquement, mais en particulier et loin des autres élèves. On fera également appel à toute sa sagesse et à toute sa patience pour obtenir que l'enfant éclairé par sa raison et sa foi comprenne sa culpabilité.

4) Il faut absolument et de toute manière éviter de frapper, de mettre à genoux dans une position douloureuse, de tirer les oreilles et d'infliger des punitions analogues, parce que les lois les interdisent, qu'elles irritent grandement les jeunes et qu'elles avilissent l'éducateur.

5) Le directeur informera soigneusement les élèves des règles, récompenses et sanctions prévues par la discipline, afin qu'ils ne puissent avoir l'excuse de dire : Je ne savais pas que c'était commandé ou défendu.

Si cette méthode est pratiquée dans nos maisons, je crois que, sans recourir ni au fouet, ni à d'autres châtiments brutaux, nous obtiendrons d'excellents résultats. Depuis environ quarante ans que je m'occupe des jeunes, je ne me souviens pas d'avoir usé de tels châtiments. Avec l'aide de Dieu, j'ai cependant toujours obtenu, non seulement l'indispensable, mais encore tout simplement ce que je désirais ; et cela de la part d'enfants pour lesquels tout espoir d'aboutir à une réussite convenable semblait être perdu.

DE LA CHARITÉ EN ÉDUCATION

L'AMOUR DE SAINT JEAN BOSCO.

Mes très chers fils en Jésus-Christ, ⁽¹¹¹⁾

De près ou de loin, je pense toujours à vous ⁽¹¹²⁾. Je n'ai qu'un seul désir, celui de vous voir heureux en ce monde et dans l'éternité. Cette pensée et ce désir m'ont déterminé à vous écrire cette lettre. Il me pèse, mes chers fils, d'être éloigné de vous ; ne pas vous voir et ne pas vous entendre me fait une peine que vous ne pouvez imaginer. C'est pourquoi j'aurais voulu vous écrire ces lignes depuis une semaine, mais des occupations incessantes m'en ont empêché. Bien qu'il ne reste que peu de jours avant mon retour, je veux toutefois anticiper mon arrivée parmi vous, au moins par lettre, puisqu'il m'est impossible de le faire en personne. C'est le langage de quelqu'un qui vous aime avec tendresse dans le Christ Jésus, et qui a le devoir de vous parler avec la liberté d'un père. Vous me le permettrez, n'est-ce pas ? Vous m'écoutez avec attention et vous mettez en pratique ce que je vais vous dire.

UN RÊVE.

Je disais que vous êtes l'unique et incessante pensée de mon âme. Or voici que l'un des derniers soirs, je m'étais retiré dans ma chambre, et, sur le point

(111) Cette lettre a été traduite sur le texte publié dans *CERTA*, MB., XVII, pp. 299 à 305. Les sous-titres sont du traducteur.

(112) Don Bosco avait quitté l'Oratoire le 1^{er} mars 1884. La lettre est du 10 mai de cette année. Il n'avait donc plus revu ses enfants depuis plus de deux mois.

de me coucher, j'avais commencé à réciter les prières que m'apprit ma bonne maman, quand — je ne sais si je fus pris de sommeil ou emporté par une distraction — mais il me sembla que deux des anciens garçons de l'Oratoire se présentaient à moi.

L'un d'eux s'approcha et, me saluant affectueusement, me dit :

— Don Bosco ! Vous me connaissez ?

— Oui, que je te connais, répondis-je.

— Et vous vous souvenez de moi ? poursuivit cet homme.

— De toi et de tous les autres. Tu es Valfrè, et tu étais à l'Oratoire avant 1876.

— Dites, continua l'homme, vous voulez voir les garçons qui étaient de mon temps à l'Oratoire ?

— Oui, montre-les moi, répondis-je ; cela me fera grand plaisir.

L'ORATOIRE AVANT 1870.

Alors Valfrè me montra les garçons, tous avec le visage, la taille et l'âge de cette époque. Il me semblait être à l'Oratoire d'autrefois pendant la récréation. Tout était vie dans ce que je voyais, tout était mouvement, tout était joie. Qui courait, qui sautait, qui faisait sauter. Ici on jouait à la grenouille, là aux barres et au ballon. Ici un groupe de garçons s'était formé, pendu aux lèvres d'un prêtre qui racontait une histoire. Ailleurs un abbé jouait avec d'autres à *pigeon vole* et aux *métiers*. Partout des chants et des rires ; partout des abbés et des prêtres, et autour d'eux les garçons qui criaient joyeusement. La plus grande cordialité et la plus grande confiance ré-

gnaient visiblement entre les garçons et leurs supérieurs. J'étais ravi par ce spectacle, et Valfrè me dit : « — Vois, la « familiarité » ⁽¹¹³⁾ produit l'affection, et l'affection engendre la confiance. Voilà ce qui ouvre les cœurs ; les garçons exposent tout sans crainte aux professeurs, aux assistants et aux supérieurs. Ils deviennent francs en confession et ailleurs ; ils se soumettent avec docilité à tous les ordres de quelqu'un dont ils sont sûrs d'être aimés. »

L'ORATOIRE DE 1884.

C'est alors que mon deuxième ancien élève qui avait la barbe toute blanche, s'approcha de moi et me dit : « Don Bosco, voulez-vous maintenant connaître et voir les garçons qui sont actuellement à l'Oratoire ? »

Celui-là, c'était Joseph Buzzetti ⁽¹¹⁴⁾.

— Oui, répondis-je, car il y a déjà un mois que je ne les vois plus !

Et il me les montra : je vis l'Oratoire et je vous vis tous en récréation. Mais je n'entendais plus ni cris de joie, ni chansons ; je ne voyais plus le mouvement et la vie de la scène précédente.

ENNUI ET LASSITUDE.

On lisait dans les gestes et sur le visage de beaucoup de jeunes un ennui, une lassitude, une mauvaise hu-

(113) Le terme italien *familiarità* est l'un des mots-clés de cette lettre. Il évoque un mode de vie familial, sens qui a presque disparu de l'équivalent français *familiarité*. Celui-ci n'a été maintenu (à regret) que pour éviter de recourir à tout un lot d'expressions disparates et peu satisfaisantes.

(114) Joseph Buzzetti, né en 1832, connaissait Don Bosco depuis 1845 environ. Pour Valfrè, sans cette lettre nous l'ignorierions.

meur, une méfiance qui me faisaient mal au cœur. Il est vrai que j'en aperçus beaucoup qui couraient, jouaient et gesticulaient dans une bienheureuse insouciance. Mais j'en voyais d'autres, et ils étaient nombreux, demeurer seuls, appuyés aux colonnes, en proie à de troublantes imaginations ; d'autres au-dessus dans les escaliers et les couloirs, ou sur les terrasses du côté du jardin pour se soustraire à la récréation commune. D'autres déambulaient lentement par groupes, conversant à mi-voix, et jetant autour d'eux des regards mauvais et soupçonneux ; parfois, ils souriaient, mais d'un sourire accompagné d'œillades à faire non seulement supposer, mais croire que saint Louis de Gonzague eût rougi s'il s'était trouvé en leur compagnie. Même parmi ceux qui jouaient plusieurs avaient l'air si nonchalant qu'ils manifestaient clairement ne trouver aucun goût à se divertir.

— Vous avez vu vos jeunes ? me dit l'ancien élève.

— Je les vois, répondis-je en soupirant.

— Quelle différence avec nous autrefois ! s'exclama-t-il.

— Hélas ! Quelle mollesse dans cette récréation !

LES CONSÉQUENCES FUNESTES DE L'ENNUI.

C'est de là que proviennent la froideur de beaucoup quand ils s'approchent des sacrements, leur négligence des pratiques de piété, à l'église et ailleurs, et leur peu d'enthousiasme à demeurer en un lieu où la divine Providence les comble de tous les biens du corps, de l'âme et de l'intelligence. C'est pour cela que beaucoup ne suivent pas leur vocation ; de là, leurs ingratitude envers leurs supérieurs ; de là les

conciliabules, les critiques et toutes les autres conséquences déplorables de cet état de choses.

LA CHARITÉ INDISPENSABLE À L'ÉDUCATEUR.

— Je comprends, je saisis, répondis-je. Mais comment redonner vie à mes chers garçons, pour qu'ils retrouvent leur vivacité d'autrefois, leur allégresse, leur exubérance ?

— Par la charité !

— Par la charité ? Mais mes garçons ne sont-ils pas assez aimés ? Tu sais, toi, si je les aime. Tu sais ce que j'ai enduré et supporté pendant une bonne quarantaine d'années et ce que j'endure et supporte encore maintenant. Que de fatigues, que d'humiliations, que d'oppositions, que de persécutions pour leur donner du pain, une maison, des maîtres et surtout pour assurer le salut de leurs âmes. J'ai fait tout ce que j'ai su et tout ce que j'ai pu pour eux, ils sont l'amour de toute ma vie.

— Je ne parle pas de vous !

— Et de qui alors ? De ceux qui me remplacent ? Des directeurs, des préfets, des professeurs, des assistants ⁽¹¹⁵⁾ ? Tu ne vois pas qu'ils sont martyrs de l'étude et du travail ? Qu'ils consomment leurs jeunes années au service de ceux que la divine Providence leur a confiés ?

— Je vois, je sais. Mais c'est insuffisant : il manque le meilleur.

— Quoi donc ?

(115) « Le directeur est le chef de l'établissement... Le préfet assume la gestion générale et matérielle de la maison, et remplace le directeur quand celui-ci est absent ». Les assistants sont responsables « de la discipline et du bon ordre ». (*Règlement des maisons de la Société de Saint François de Sales*, éd. RICARDONE, o.c., II, pp. 512, 513, 527.)

— Que non seulement les garçons soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés ⁽¹¹⁶⁾.

— Ils n'ont donc pas d'yeux sur la tête. Ils ne comprennent donc pas ? Ils ne voient pas que c'est uniquement par amour que l'on se dépense pour eux ?

— Non, je le répète, c'est insuffisant.

VIVRE AVEC LES JEUNES.

— Que veut-on alors ?

— Qu'ils soient aimés en ce qui leur plaît, que l'on s'adapte à leurs goûts de jeunes garçons, et qu'ils apprennent ainsi à découvrir l'amour en des choses qui naturellement ne leur plaisent guère, telles que la discipline, l'étude, la mortification personnelle ; et qu'ils apprennent à les faire avec élan et amour.

— Explique-toi mieux.

— Regardez les garçons en récréation.

Je regardai et répliquai :

— Et qu'est-ce qu'il y a de spécial à voir ?

— Il y a tant d'années que vous formez des jeunes et vous ne comprenez pas ? Regardez mieux ! Où sont nos salésiens ?

Je regardai et je vis que bien peu de prêtres et d'abbés se mêlaient aux enfants, et que moins encore participaient à leurs jeux. Les supérieurs n'étaient plus l'âme de la récréation. La majeure partie d'entre eux se promenaient ensemble en bavardant sans s'inquiéter de ce que faisaient les élèves ; d'autres

(116) C'était l'une des idées maîtresses de Don Bosco éducateur, et peut-être la plus originale. Un amour voilé n'encourage guère la confiance. L'amour des jeunes ne doit pas manquer l'occasion de se manifester. Don Bosco explique au fil de cette lettre comment les salésiens devraient prouver leur amour chrétien des enfants qu'ils ont mission de former.

contemplaient la récréation mais ne s'occupaient pas des garçons ; d'autres surveillaient comme de loin sans avertir ceux qui se mettaient en faute ; si quelqu'un avertissait, et c'était rare, son geste était menaçant. Des salésiens auraient voulu s'introduire dans des groupes de garçons, mais je m'aperçus que ces derniers se tenaient soigneusement à l'écart des professeurs et des supérieurs.

Mon ami reprit alors : « Aux temps anciens de l'Oratoire, n'étiez-vous pas toujours au milieu des garçons, surtout pendant les récréations ? Vous vous rappelez ces belles années ? C'était un paradis, une période dont nous gardons toujours un souvenir ému, parce que l'affection nous tenait lieu de règlement ; nous n'avions aucun secret pour vous.

— Certainement ! Et alors tout était joie pour moi, mes jeunes se précipitaient pour s'approcher de moi et me parler ; et ils avaient soif d'entendre mes conseils et de les mettre en pratique. Mais maintenant vois comme les audiences incessantes, les affaires multiples et l'état de ma santé me l'interdisent.

— D'accord ; mais si cela vous est impossible à vous, pourquoi vos salésiens ne vous irritent-ils pas ? Pourquoi ne pas insister, ne pas exiger qu'ils se comportent avec les garçons comme vous le faisiez, vous ?

— Je parle, je m'époumonne ; mais malheureusement, beaucoup ne se sentent plus la force de supporter les fatigues d'autrefois.

— Et c'est ainsi que, négligeant le moins, ils perdent le plus ; et ce *plus* ce sont leurs fatigues. Qu'ils aiment ce qui plaît aux garçons et les garçons aimeront ce qui plaît à leurs supérieurs. Alors la fatigue leur sera douce.

CRÉER UN CLIMAT FAMILIAL.

» La cause du changement actuel à l'Oratoire, c'est qu'un certain nombre de garçons n'ont pas confiance en leurs supérieurs. Jadis les cœurs leur étaient grands ouverts ; les enfants les aimaient et leur obéissaient immédiatement. Maintenant, les supérieurs sont considérés comme des supérieurs, et non plus comme des pères, des frères et des amis ; ils sont craints et peu aimés. Si l'on veut donc former un seul cœur et une seule âme, pour l'amour de Jésus, il faut démolir cette fatale barrière de méfiance et lui substituer une confiance cordiale. Que l'obéissance guide l'élève comme la mère guide son petit enfant. Alors la paix et la joie d'autrefois régneront à l'Oratoire.

— Mais comment s'y prendre pour briser cette barrière ?

— « Familiarité » avec les jeunes surtout en récréation. Sans « familiarité », l'affection ne se prouve pas, et sans cette preuve il ne peut y avoir de confiance. Qui veut être aimé doit montrer qu'il aime. Jésus-Christ se fit petit avec les petits et porta nos faiblesses. Voilà le maître de la « familiarité » ! Le professeur que l'on ne voit qu'au bureau est professeur et rien de plus ; mais, s'il partage la récréation des jeunes, il devient comme un frère.

» Quelqu'un ne paraît-il qu'en train de prêcher du haut de la chaire, on dira qu'il ne fait ni plus ni moins que son devoir ; mais dit-il un mot sur la cour, ce mot est celui d'un ami. Combien de conversions n'ont pas déclenchées certaines de vos paroles résonnant tout à coup à l'oreille d'un garçon au milieu de son jeu ? Celui qui se sait aimé aime, et celui

qui est aimé obtient n'importe quoi, surtout des jeunes. Cette confiance crée un courant électrique entre les jeunes et leurs supérieurs. Les cœurs s'ouvrent, ils expriment ce qui leur manque et révèlent leurs défauts. Cet amour permet aux supérieurs de supporter les fatigues, les ennuis, les ingratitude, les contrariétés, les manquements et les négligences des enfants. Jésus-Christ n'a pas cassé le roseau déjà brisé, il n'a pas éteint la mèche qui fumait. Voilà votre modèle.

DÉSORDRES INCOMPATIBLES AVEC UNE VIE DE CHARITÉ.

» Alors on n'en verra plus qui travailleront pour la gloire, qui puniront uniquement pour venger leur amour-propre offensé, qui disparaîtront de la zone à surveiller par une jalousie ombrageuse de l'influence d'un autre, qui, tenant à être aimés et estimés des garçons à l'exclusion de tous les autres supérieurs, critiqueront autrui et n'y gagneront que mépris et cajoleries hypocrites. On n'en verra plus qui se laisseraient ravir le cœur par une créature et qui, pour lui faire la cour, négligent tous les autres enfants ; qui, par amour de leur bien-être, méprisent le devoir rigoureux de la surveillance ; qui, dans leur stérile respect humain, s'abstiennent d'avertir celui qui doit être averti. Avec ce véritable amour, on ne recherchera que la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est quand l'amour faiblit que rien ne va plus. Pourquoi vouloir remplacer la charité par la froideur d'un règlement ? Pourquoi les supérieurs négligent-ils d'observer les règles pédagogiques que Don Bosco leur a enseignées ? Pourquoi remplacer progressivement la méthode qui consiste à prévenir les désordres avec

vigilance et amour, par celle, moins onéreuse et plus expéditive à qui commande, qui consiste à promulguer des lois ⁽¹¹⁷⁾ ? Ces lois qui, lorsque des châtiements les renforcent, allument des haines et engendrent des mécontentements ; et qui, si l'on néglige de les faire appliquer, engendrent le mépris de l'autorité et entraînent des désordres d'une extrême gravité.

DÉVOUEMENT INCESSANT.

» Ceci arrive à coup sûr quand la « familiarité » fait défaut. Si l'on tient à ce que l'Oratoire retrouve son bonheur d'antan, il faut remettre en vigueur l'ancienne méthode : que le supérieur se fasse tout à tous ; qu'il soit toujours prêt à écouter les problèmes ou les plaintes des garçons ; qu'il soit tout yeux pour surveiller paternellement leur conduite ; qu'il soit tout cœur pour rechercher le bien spirituel et temporel de ceux que la Providence lui a confiés ⁽¹¹⁸⁾.

L'ÉLIMINATION DES SCANDALEUX.

» Alors les cœurs ne seront plus fermés et certains cercles funestes disparaîtront. Seule l'immoralité doit trouver les supérieurs inexorables. Il vaut mieux risquer de chasser un innocent de la maison que d'y maintenir un scandaleux. Les assistants doivent considérer comme leur devoir le plus strict de dénoncer aux supérieurs tout ce qu'ils savent constituer de quelque manière une offense de Dieu.

(117) On reconnaît ici les deux méthodes, préventive et répressive. (Voir le *Traité sur la méthode préventive*, ci-dessus.)

(118) Don Bosco insiste. Il ne cherche qu'à diminuer la distance entre le supérieur et les élèves de sa maison.

AUTRES CONSIGNES.

Je lui posai alors cette question : « Quel est donc le principal moyen de faire triompher une telle « familiarité », un tel amour et une telle confiance ?

— L'observance exacte du règlement de la maison.

— Et rien d'autre ?

— Le meilleur plat d'un dîner, c'est un bon visage. ⁽¹¹⁹⁾ »

LE RÉVEIL.

Tandis que mon ancien élève finissait de parler et que, vivement contrarié, je continuais de contempler la récréation, je me sentis peu à peu accablé par une grande lassitude. Elle allait toujours croissant. Cet accablement atteignit un point tel que, incapable de résister davantage, je me secouai et revins à moi.

Je me suis retrouvé debout près de mon lit. Mes jambes étaient tellement enflées et me faisaient si mal que je ne pouvais plus me tenir droit. Comme il était très tard, je me mis au lit, décidé à écrire ces lignes à mes chers fils.

Je voudrais ne pas avoir de tels rêves ; ils me fatiguent trop.

UN DEUXIÈME RÊVE.

Le lendemain, j'étais brisé, et je ne voyais jamais venir l'heure où je pourrais me reposer le soir. Or j'étais à peine couché que le rêve reprit. En face de

(119) A rapprocher du vers de Corneille devenu proverbe : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Don Bosco fait appel au tact de l'éducateur.

moi, j'avais la cour, les garçons actuellement à l'Oratoire, et le même ancien élève de l'Oratoire. Je le questionnai : « Ce que tu m'as dit, je le transmettrai à mes salésiens ; mais que dois-je dire aux garçons de l'Oratoire ? »

CONSEILS AUX GARÇONS.

Il me répondit : « Qu'ils reconnaissent avec quel dévouement leurs supérieurs, leurs professeurs, leurs assistants se fatiguent et travaillent par amour pour eux ; car, si ce n'était pour leur bien, ils ne s'imposeraient pas de tels sacrifices. Qu'ils se rappellent que l'humilité est la source de toute tranquillité ; qu'ils sachent supporter les défauts des autres, car la perfection n'est pas de ce monde, elle n'est qu'au paradis ; qu'ils en finissent avec leurs critiques, parce qu'elles glacent les cœurs ; et, par-dessus tout, qu'ils s'emploient à vivre dans la sainte grâce de Dieu. Celui qui n'est pas en paix avec Dieu n'est pas en paix avec lui-même ; il n'est pas en paix avec les autres. »

LES ÂMES SECRÈTES.

— Tu me dis par conséquent que certains de mes garçons ne sont pas en paix avec Dieu ?

— C'est la cause principale du mauvais esprit, parmi les autres que vous connaissez, auxquelles vous devez porter remède et dont il ne convient pas actuellement de parler. En effet, celui-là seul se méfie qui a des secrets à garder, qui redoute de les voir connus, sachant bien que cela lui attirerait honte et discrédit. Si en même temps son cœur n'est pas en paix avec Dieu, il demeure dans l'angoisse et l'inquiétude, obéit

difficilement, s'irrite pour un rien ; il a l'impression que tout va mal, et, parce qu'il est lui-même sans amour, il estime que ses supérieurs ne l'aiment pas.

CONFESSION ET AMENDEMENT SPIRITUEL.

— Mais, mon cher ami, tu ne remarques donc pas le nombre des confessions et des communions à l'Oratoire ?

— C'est vrai, on se confesse beaucoup ; mais ce qui manque tout à fait aux confessions de beaucoup d'enfants, ce sont des résolutions fermes ⁽¹²⁰⁾. Ils se confessent, mais les mêmes fautes reviennent toujours, les mêmes occasions prochaines, les mêmes mauvaises habitudes, les mêmes désobéissances, les mêmes entorses au devoir d'état. Et l'on va de l'avant pendant des mois et des mois, quand ce n'est pas pendant des années ; et certains poursuivent de la sorte jusqu'à la cinquième année de gymnase ⁽¹²¹⁾.

Ce sont des confessions qui ne valent rien ou peu s'en faut ; elles n'apportent donc pas la paix. Si un enfant était appelé dans cet état au tribunal de Dieu, la situation serait très sérieuse.

— Et il y en a beaucoup de ce genre à l'Oratoire ?

— Peu, relativement au grand nombre des garçons de la maison. Regarde.

Et il me les désignait.

Je regardai et, l'un après l'autre, je vis ces garçons. Ils étaient peu nombreux mais je vis en eux des cho-

(120) Don Bosco revenait volontiers sur ce thème. Il exploitait à fond le sacrement de Pénitence comme moyen de perfectionnement moral. Voir CERIA, *M.B.*, XIII, p. 270 ; XVI, p. 169 ; XVII, p. 113.

(121) La cinquième année de gymnase est la classe terminale des cours secondaires.

ses qui me peinèrent profondément. Je ne veux pas les mettre sur papier, mais, sitôt rentré, j'ai l'intention d'en faire part à chacun des intéressés. Je vous dirai seulement qu'il est temps de prier et de prendre de fermes résolutions, de se décider non par des paroles, mais par des actes, et de prouver que les Comollo, les Dominique Savio, les Besucco et les Saccardi n'ont pas disparu d'entre nous ⁽¹²²⁾.

LA DÉVOTION À NOTRE-DAME.

Je posai une dernière question à mon ami : « Tu n'as rien d'autre à me dire ? »

— Prêche à tous, grands et petits, de ne jamais oublier qu'ils sont fils de Marie-Auxiliatrice ⁽¹²³⁾ ; que c'est Elle qui les a réunis ici pour les soustraire aux dangers du monde, pour qu'ils s'aiment fraternellement et procurent par leur bonne conduite la gloire de Dieu et la sienne ; que c'est Elle, la Dame qui, par une infinité de grâces merveilleuses, leur assure le pain et les moyens d'étudier. Qu'ils se souviennent que la fête de leur mère est proche ; et que doit tomber, avec son secours, la barrière de méfiance que le démon est arrivé à dresser entre garçons et supérieurs

(122) Louis Comollo (1817-1830) était un jeune séminariste extraordinairement pieux. Saint Jean Bosco, son ami intime à Chieri, publia sa biographie en 1844. François Besucco, autre âme d'élite, fut élève à l'Oratoire en 1863-1864. Don Bosco écrivit aussi sa biographie. Ernest Saccardi, mort prématurément comme les deux autres, laissa une réputation de sainteté au petit séminaire salésien de Mirabello, dont il fut l'élève en 1865-1866. (Voir BONETTI, *Vita del giovane Ernesto Saccardi*, Turin, 1868.)

(123) En 1861, Don Bosco voyait en la Sainte Vierge le soutien du peuple chrétien (voir *Michel Magon*, VIII, ci-dessus). Depuis, il avait commencé de la présenter directement sous le titre d'Auxiliatrice. En l'honneur de Marie-Auxiliatrice, il fit construire une basilique à Turin entre 1864 et 1868. La fête de Marie-Auxiliatrice y était célébrée le 24 mai.

et qu'il exploite habilement pour la ruine de certaines âmes.

— Parviendrons-nous à la supprimer, cette barrière ?

— Oui certes, à la condition que grands et petits soient prêts à souffrir de petites mortifications pour l'amour de Marie et mettent en pratique ce que je vous ai dit. »

Je continuai cependant à regarder mes enfants et, au spectacle de ceux que je voyais marcher vers leur perte éternelle, j'éprouvai un tel serrement de cœur que je me réveillai. Je voudrais encore vous raconter une foule de choses très importantes dont je fus le témoin, mais ni le temps ni les convenances ne me le permettent.

LA CONFIANCE ET LA JOIE.

Je conclus : Vous savez ce qu'attend de vous ce pauvre vicillard qui a consumé toute sa vie pour ses chers garçons ? Rien que ceci : que reflourissent — toutes proportions gardées — les jours heureux de l'ancien Oratoire. Jours d'affection et de confiance chrétienne entre garçons et supérieurs ; jours de compréhension et de support mutuel par amour de Jésus-Christ ; jours des cœurs ouverts en pleine candeur et simplicité ; jours de charité et de joie véritable pour tous. J'ai besoin que vous me consoliez par l'espoir et la promesse que vous ferez tout ce que je désire pour le bien de vos âmes. Vous n'appréciez pas assez votre bonheur d'avoir été recueillis à l'Oratoire. Devant Dieu, je vous l'affirme : il suffit qu'un garçon entre dans une maison salésienne pour que la Très Sainte Vierge le prenne aussitôt sous sa protection spéciale.

Mettons-nous donc tous d'accord. Que la charité de ceux qui commandent et la charité de ceux qui doivent obéir fassent régner parmi vous l'esprit de Saint François de Sales ⁽¹²⁴⁾. O mes chers fils, il approche le temps où je devrai me séparer de vous et partir vers mon éternité ⁽¹²⁵⁾. C'est pourquoi je brûle de vous laisser, mes prêtres, mes abbés, mes garçons bien-aimés, sur la route du Seigneur, là où Lui-même vous désire.

Le Saint Père, que j'ai vu le vendredi 9 mai, vous envoie dans ce but et de grand cœur sa bénédiction. Le jour de la fête de Marie-Auxiliatrice, je me trouverai avec vous face au tableau de notre Mère très aimante. Je tiens à ce que cette grande fête soit célébrée très solennellement et que Don Lazzerio et Don Marchisio ⁽¹²⁶⁾ pensent à faire en sorte qu'il y ait de la joie même au réfectoire. La fête de Marie-Auxiliatrice doit être le prélude de la fête éternelle qu'un jour nous devons célébrer tous ensemble dans l'unité au paradis.

Rome, 10 mai 1884

Votre très affectionné en Jésus-Christ
Jean Bosco, prêtre.

(124) Ce souhait est capital. L'unique principe moteur de l'éducation salésienne devrait toujours être la charité. Cette vertu, remarquons-le bien, n'est pas réservée aux éducateurs. Les éduqués sont aussi tenus de la pratiquer. Sans charité, pas de formation satisfaisante des jeunes. Don Bosco rapproche de sa consigne le nom de saint François de Sales, docteur de l'amour suraffectif. Avec d'autant plus de raisons que son œuvre de Turin, l'Oratoire de Saint François de Sales, était placée sous sa protection, et qu'il en avait fait le patron principal de ses religieux éducateurs. Ils y avaient gagné leur nom de salésiens.

(125) Le secrétaire a inséré après ces mots les remarques qui suivent : « À cet endroit Don Bosco interrompit sa dictée. Ses yeux s'emplirent de larmes, non pas de chagrin, mais de l'ineffable tendresse qui émanait de son regard et du son de sa voix. Au bout de quelques instants, il poursuivit ». (CERIA, M.B., XVII, p. 305.)

(126) En 1884, Don Lazzerio était directeur, et Don Secondo Marchisio préfet de l'Oratoire.

CONSIGNES AUX DIRECTEURS

AVEC TOI-MÊME ⁽¹²⁷⁾.

- 1) Que rien ne te trouble ⁽¹²⁸⁾.
- 2) Évite les austérités dans la nourriture. Mortifie-toi par l'accomplissement diligent de ton devoir et le support des désagréments d'autrui. Tu prendras chaque nuit sept heures de sommeil. Pour des motifs raisonnables, une marge d'une heure en plus ou en moins est prévue pour toi et pour les autres ; ce qui est utile à ta santé et à celle de tes subordonnés.
- 3) Célèbre la sainte messe et récite ton bréviaire avec piété, attention et dévotion ; ceci pour toi et tes subordonnés.
- 4) Ne manque jamais de faire chaque matin ta méditation et, au cours de la journée, une visite au

(127) Nous traduisons ici une circulaire de Don Bosco à ses directeurs intitulée : « *Strenna natalizia, ossia Ricordi confidenziali al Direttore della casa di...* », expédiée de Turin en décembre 1888. Elle a été reproduite intégralement dans le *Manuale del Direttore*, Colle Don Bosco, Asti, 1949, pp. 181-198. C'est la forme définitive d'un document rédigé d'abord pour le seul Don Rua en 1863 (le lire en RICALDONE, II, pp. 625-630) et retouché pour être imprimé en 1886 à l'intention de tous les directeurs salésiens, ordinairement supérieurs d'œuvres d'éducation. Des personnes infiniment plus autorisées que nous (Don Ricaldone, Don Braido qui les ont publiés) ont jugé que ces *Souvenirs confidentiels* peuvent désormais passer sans dommage dans le domaine public. Ils sont divisés en 8 petits chapitres où Don Bosco donne au directeur des règles pratiques pour ses relations avec diverses catégories de personnes. La première personne rencontrée, c'est lui-même. D'où le sous-titre qui, avec les suivants, est ici de l'auteur. On voit que Don Bosco tutoyait ses salésiens comme ses enfants.

(128) La patience, énergie passive, est la première des vertus cardinales du chef selon Don Bosco. Il en reparlera plus bas. En 1880 il donnait pour strenne spirituelle à ses directeurs : « La patience de Job » (CERIA, M.B., XIV, p. 383), et il disait dans son *Testament spirituel* : « (Le directeur) doit être un modèle de patience et de charité pour les confrères qui dépendent de lui » (CERIA, M.B., XVII, p. 266).

Très Saint Sacrement. Le reste conformément aux règles de la Société (129).

5) Tâche de te faire aimer plutôt que de te faire craindre. Que la charité et la patience t'accompagnent toujours dans tes ordres et tes corrections ; et fais en sorte que chacun reconnaisse à tes actes et à tes paroles que tu recherches le bien des âmes (130). Tolère n'importe quoi quand il s'agit de mettre obstacle au péché. Que tes préoccupations soient centrées sur le bien spirituel, corporel et intellectuel des enfants que la divine Providence t'a confiés.

6) Dans les questions particulièrement importantes, élève toujours rapidement ton cœur vers Dieu avant de prendre une décision. Quand l'on te fait un rapport, écoute tout, mais veille à bien éclaircir les faits et à entendre les deux parties avant de juger. Fréquemment certaines choses semblent des poutres au premier abord ; elles ne sont que paille (131).

AVEC LES PROFESSEURS.

1) Veille à ce que rien de nécessaire ne manque aux professeurs en fait de nourriture et de vêtement. Tiens compte de leurs fatigues et, s'ils sont malades

(129) Ces règles prévoient encore pour chaque jour la récitation du chapelet, un peu de lecture spirituelle, la participation aux prières du soir avec les enfants.

(130) La charité du directeur doit être évidente (note 116). Préoccupé avant tout par le bien spirituel des âmes, il n'a pas à en faire mystère. Par exemple Don Bosco disait, selon Don Lemoyne : « Le jeune aime plus que certains ne croient qu'on engage conversation avec lui sur ses intérêts éternels, et il réalise d'après cela qui l'aime et qui ne l'aime pas vraiment. Montrez-vous donc intéressés par son salut éternel. » (M.B., VI, p. 386.) Voir plus bas (ch. Avec les jeunes élèves) une conversation-typique.

(131) Le directeur est un homme capable de beaucoup écouter ; et sa prudence repose sur des moyens surnaturels (la prière) et naturels (l'examen attentif des problèmes).

ou simplement incommodés, envoie sans tarder un remplaçant dans leur classe (132).

2) Parle-leur souvent, en privé ou en groupe (133) ; vois s'ils ne sont pas surchargés d'occupations, s'il ne leur manque ni vêtements ni livres, s'ils éprouvent quelque souffrance physique ou morale, si, dans leur classe, ils n'ont pas d'élèves qui auraient besoin de réprimande ou d'attention spéciale pour la discipline, pour le mode et le degré de l'enseignement. Une nécessité est-elle reconnue, fais ce que tu peux pour y pourvoir.

3) Par des conférences spéciales recommande-leur d'interroger sans distinction tous les élèves de leurs classes et de lire à tour de rôle les devoirs de chacun. Qu'ils fuient les amitiés particulières et les partialités, et qu'ils n'introduisent jamais d'élèves ou d'autres personnes dans leurs chambres (134).

4) S'ils doivent confier des tâches ou donner des avertissements, qu'ils utilisent pour cela une salle ou une chambre appropriée.

5) A l'approche des solennités, des neuvaines et des fêtes en l'honneur de la Très Sainte Vierge, des saints patrons du lieu, du collège, ou en l'honneur des mystères de notre sainte religion, qu'ils en avisent brièvement leurs élèves ; mais qu'ils ne manquent jamais à ce devoir.

(132) Le directeur est le père, non seulement de ses élèves, mais de ses subordonnés, professeurs et assistants. Son autorité ne devrait jamais les écraser. Don Bosco écrivait le 14 août 1885 à Don Tomatis, directeur d'une école d'Argentine : « Les vertus qui le rendront heureux dans le temps et l'éternité sont l'humilité et la charité. Sois toujours l'ami et le père de nos confrères, aide-les tant que tu peux dans les domaines spirituel et temporel... » (CERIA, M.B., XVII, p. 630.)

(133) Le directeur doit vivre le plus possible parmi les enfants ; il s'obligera de même à rester à la disposition de ses collaborateurs.

(134) On peut discerner cinq directives dans ces deux phrases. Le professeur doit : 1) Interroger les élèves. « Interroger, disait Don Bosco, interroger beaucoup, interroger énormément ; plus on fait

6) Il faut veiller à ce que les professeurs ne mettent jamais d'élèves à la porte de la classe et, s'ils y étaient absolument contraints, à ce qu'ils les fassent accompagner chez le supérieur. Que jamais non plus et sous aucun prétexte, ils ne frappent les négligents et les délinquants. Dans les cas graves, qu'ils avertissent immédiatement le directeur des études ou le supérieur de la maison.

7) Hors de leurs classes, que les professeurs n'exercent aucune autorité sur leurs élèves ; qu'ils s'en tiennent aux conseils, aux avis ou tout au plus aux réprimandes que permet et suggère une charité bien comprise.

AVEC LES ASSISTANTS ET LES RESPONSABLES DES DORTOIRS.

1) Ce qui a été dit des professeurs peut valoir en grande partie pour les assistants et les responsables des dortoirs.

2) Tâche de répartir les occupations de manière qu'aussi bien eux-mêmes que les professeurs aient le temps et la facilité de vaquer à leurs études ⁽¹³⁵⁾.

.....
parler les écoliers, plus s'accroît le bénéfice (qu'ils retirent des cours) » (note de Don Barberis dans *CERJA*, M.B., XI, p. 218).
2) Les interroger tous, sans oublier les derniers, fréquemment laissés pour compte. « Qu'ils aient compassion des plus ignorants de la classe, qu'ils aient grand soin d'eux, les interrogent souvent », recommandait Don Bosco aux professeurs. (Circulaire du 15 novembre 1878, dans *AMADEI*, M.B., X, p. 1103.) 3) Fuir les amitiés particulières manifestées par certaines préférences en classe. Don Bosco reviendra bientôt sur ce point (voir aussi *RICALDONI*, I, pp. 648-655). 4) Ne pas introduire d'élèves dans sa chambre, à commencer, et pour des raisons évidentes, par ses préférés. 5) Cette consigne en somme une autre qui s'étend à d'autres personnes.

(135) Sans préjuger que Don Bosco ait pu penser en rédigeant ces lignes à la formation générale et professionnelle des maîtres, notons qu'il fait d'abord allusion ici aux études ecclésiastiques de ses jeunes prêtres ou abbés. Ils cumulaient alors ces études avec des charges fort diverses (voir un commentaire officiel de cet article en *AMADEI*, M.B., X, p. 1048, 6^e et 8^e). L'organisation de la Société salésienne n'était pas achevée en 1886.

3) Entretiens-toi volontiers avec eux pour entendre leur opinion sur les jeunes qui leur sont confiés. La partie la plus importante de leur travail consiste à se trouver ponctuellement à l'endroit où les jeunes se réunissent pour le repos, la classe, le travail, les récréations, etc.

4) Si tu t'aperçois que l'un d'eux se lie d'amitié particulière avec un élève, que sa charge périclite ou que sa moralité est en danger, tu avertiras immédiatement ton supérieur.

5) Réunis de temps en temps les professeurs, les assistants, les responsables des dortoirs ; et tu demanderas à tous qu'ils s'efforcent d'empêcher les mauvaises conversations et d'éloigner tout livre, écrit, image, tableau (c'est ce qu'il faut savoir), et tout ce qui peut mettre en péril la reine des vertus, la pureté ⁽¹³⁶⁾. Qu'ils donnent de bons conseils et témoignent de la charité à tous.

6) Que l'identification des élèves qui pourraient être pernicieux soit l'objet de leur commune sollicitude ; et, une fois découverts, insiste pour qu'on le les révèle ⁽¹³⁷⁾.

(136) Don Bosco a consacré au problème des lectures des jeunes la circulaire très détaillée du 1^{er} novembre 1884 (dans *CERJA*, M.B., XVII, pp. 197-200).

(137) Don Bosco indiquait deux moyens de dépister les enfants pernicieux à l'intérieur d'un groupe. Certains fréquentent des camarades douteux ; ce signe ne trompe pas, car : « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es... » D'autres s'isolent et disparaissent des endroits où ils devraient être ; un tel symptôme n'est pas moins inquiétant, enseignant-il. Ne vous laissez pas illusionner par des apparences de timidité, de tempérament solitaire, de légèreté ou d'ingénuité. Ou celui-là sait bien feindre, ou il rencontrera inévitablement qui le corrompra. » (Exposé détaillé de Don Bosco d'après *LEMOYNE*, M.B., VI, pp. 392-393.)

AVEC LES COADJUTEURS ET LES PERSONNES DE SERVICE ⁽¹³⁸⁾.

1) Arrange-toi pour qu'ils puissent assister à la messe chaque matin et qu'ils s'approchent des sacrements selon les règles de la Société. Que les personnes de service soient exhortées à se confesser tous les quinze jours ou une fois par mois.

2) Use de grande charité quand tu leur donnes des ordres ; montre alors par tes paroles et tes actes que tu désires le bien de leurs âmes. Veille spécialement à ce qu'ils ne se lient pas d'amitié avec les jeunes et les personnes de l'extérieur.

3) Ne permets jamais que des femmes entrent dans les dortoirs ou la cuisine, ni qu'elles aient affaire avec un membre de la maison, sauf pour motifs de charité ou de nécessité absolue. Cet article est de souveraine importance.

4) Quand des brouilles ou des querelles naissent entre les personnes de service, les assistants, les jeunes, etc., écoute tout le monde avec bonté, mais en règle ordinaire tu donneras ton avis à chacun séparément, de sorte que l'un n'entende pas ce que tu dis à l'autre.

5) Qu'un coadjuteur de probité reconnue soit mis à la tête des personnes de service ; qu'il veille sur leurs travaux et leur moralité pour parer aux vols et aux mauvaises conversations. Qu'il mette une sollicitude constante à empêcher la prise en charge de commissions et d'affaires pour les parents ou d'autres personnes de l'extérieur, quelles qu'elles soient.

(138) Les coadjuteurs sont des religieux salésiens non clercs. Leurs responsabilités près des personnes de service ont fait que Don Bosco consacra un seul chapitre aux uns et aux autres.

AVEC LES JEUNES ÉLÈVES.

1) Tu n'accepteras jamais d'élèves renvoyés d'autres collèges ou que tu sais de mauvaises mœurs. Si, malgré les précautions voulues, il t'arrive d'en accepter un de cette espèce, désigne-lui aussitôt un camarade sûr qui l'assiste et ne le perde jamais de vue ⁽¹³⁹⁾. S'il manque en matière de pureté, qu'on ne l'avertisse qu'une seule fois ; et, s'il retombe, qu'il soit immédiatement renvoyé chez lui ⁽¹⁴⁰⁾.

2) Aie le souci de te faire connaître des élèves et de les connaître en passant avec eux tout le temps possible. Tu chercheras à leur glisser dans l'oreille les mots affectueux que tu sais bien, au fur et à mesure que tu en découvriras la nécessité. C'est le grand secret qui te rendra maître de leurs cœurs.

3) Tu demanderas : « Quels sont ces mots ? » — « Ceux-là mêmes qui te furent dits autrefois. » Par exemple : « Comment vas-tu ? — Bien. — Et ton âme ? — Comme ci comme ça. — Tu devrais m'aider dans un grand travail. Tu m'aideras ? — Oui, mais en quoi ? — A devenir sage. » Ou bien : « A sauver ton âme. » Ou encore : « A devenir le meilleur de

(139) On a vu par le cas de Michel Magon que Don Bosco prévoyait des moniteurs pour d'autres que les vicieux. Le même cas éclaire le côté positif de l'action des moniteurs.

(140) Don Bosco n'était guère longanime envers ces enfants. « Que soient sévèrement écartés, demandait-il, ceux qui diraient, insinueraient ou feraient des choses répréhensibles contre la morale. Qu'en cela l'on ne craigne pas de montrer une rigueur excessive. » (Intervention dans un conseil du 7 juillet 1884. *CERIA, M.B., XVII, p. 191.*) « Quand la mauvaise habitude est invétérée, il faut un miracle pour que quelqu'un se convertisse. Un tel se confessera, se repentira vraiment, demandera pardon en privé et en public ; mais il ne faudra pas longtemps et nous en serons *de capo* (au début). Avec eux il faut procéder sans remission. » (Intervention de Don Bosco au 1^{er} chapitre général, 1877, *CERIA, M.B., XIII, p. 273.*) Voir ci-dessus *De la charité en éducation*, p. 164 et n. 28.

nos garçons. » Avec les plus dissipés : « Quand veux-tu commencer ? — Quoi ? — A être ma consolation ; à te tenir comme saint Louis de Gonzague. » A ceux qui boude un peu les sacrements : « Quand veux-tu que nous cassions la corne du diable ? — De quelle manière ? — Par une bonne confession. — Pour quand la voulez-vous ? — Le plus tôt possible. » D'autres fois : « Quand ferons-nous une bonne lessive ? » Ou bien : « Te sens-tu capable de m'aider à casser la corne du diable ? Veux-tu que nous soyons deux amis pour les affaires de ton âme ? » Ces formules ou d'autres similaires.

4) Le Petit Clergé, les Compagnies de Saint Louis, du Très Saint Sacrement, de l'Immaculée Conception doivent être recommandés et encouragés ⁽¹⁴¹⁾. Montre bienveillance et satisfaction pour ceux qui y sont inscrits. Mais tu te contenteras de les encourager ; considère-les comme l'œuvre des jeunes dont la direction est confiée au catéchiste ⁽¹⁴²⁾.

5) Quand tu viens à découvrir un grave manquement, fais appeler chez toi le coupable ou supposé tel et, de la manière la plus charitable, tâche de lui faire reconnaître sa faute et le tort qu'il eut de la commettre. Puis réprimande-le et invite-le à mettre en règle ses affaires de conscience. De cette façon, —

(141) Ce sont quatre associations de piété et d'apostolat. Le programme de la Compagnie de Saint Louis était des plus simples (bon exemple, imitation de saint Louis de Gonzague). Par *Petit Clergé* on entendait un mouvement d'enfants de chœur propre aux maisons salésiennes. La Compagnie de l'Immaculée rassemblait les élèves les plus sérieux et les plus dynamiques. Dominique Savio fut l'un de ses initiateurs. Sur la compagnie du Saint Sacrement, voir la note 93.

(142) « Le catéchiste a pour mission de veiller aux besoins spirituels des garçons de la maison et d'y pourvoir. » (*Règlement des maisons de la Société de Saint François de Sales*, 1877, dans RICARDON, II, p. 517.)

l'élève ne cessant d'être entouré par une assistance bienveillante — des résultats merveilleux et des transformations, qui semblaient impossibles, ont été obtenus ⁽¹⁴³⁾.

AVEC LES PERSONNES DU DEHORS.

1) Prêtez volontiers votre concours au service religieux, à la prédication, à la célébration des messes pour la commodité du public, à l'audition des confessions, toutes les fois que la charité et les devoirs de votre état vous le permettent, spécialement au bénéfice de la paroisse sur le territoire de laquelle se trouve votre maison. Mais ne vous chargez jamais de responsabilités ou de services qui entraînent votre absence de l'établissement, ou qui puissent empêcher d'assurer les charges confiées à chacun ⁽¹⁴⁴⁾.

2) Il faut par courtoisie inviter quelquefois les prêtres étrangers pour les prédications ou d'autres motifs à l'occasion de solennités, de séances musicales et dans des circonstances analogues. La même invitation doit être adressée aux autorités et à toutes les personnes bienveillantes et qui méritent notre reconnaissance pour des services rendus, ou qui sont en mesure d'en rendre de semblables.

3) Que la charité et la courtoisie soient les qualités spécifiques d'un directeur, à l'égard des personnes de la maison comme de l'extérieur.

4) S'il s'élève des différends sur des affaires matérielles, fais le plus de concessions possible, même à

(143) On lit des réflexions analogues dans le *Traité sur la méthode préventive*, art. *Un mot sur les châtements* (voir p. 152).

(144) Selon Don Bosco, l'éducateur a pour première obligation de vivre parmi les enfants. Ses autres tâches doivent s'accommoder de cette exigence.

ton détriment, pour ôter tout prétexte aux procès et autres choses semblables qui peuvent détruire la charité.

5) S'il s'agit d'affaires spirituelles, qu'on résolve toujours les différends de manière qu'ils puissent servir à la plus grande gloire de Dieu. Engagements, obstination, esprit de vengeance, amour-propre, bonnes raisons, préteutions, l'honneur même, tout doit être sacrifié pour éviter le péché.

6) Dans les affaires de grande importance, il est bon de solliciter un délai pour prier et demander conseil à des personnes pieuses et prudentes.

AVEC CEUX DE LA SOCIÉTÉ.

1) L'observance exacte des règles, spécialement celles sur l'obéissance, est la base de tout. Mais si tu veux que les autres t'obéissent, sois toi-même obéissant à tes supérieurs. Nul n'est apte à commander s'il n'est capable d'obéir.

2) Aie le souci de tout répartir de manière que nul ne soit surchargé d'occupations ; mais fais en sorte que chacun remplisse fidèlement celles qui lui sont confiées (145).

3) Que dans la Société nul ne fasse de contrats, ne reçoive d'argent, ne fasse d'emprunts ou de prêts aux parents, aux amis ou à d'autres personnes. Que personne ne garde d'argent ou l'administration d'affaires temporelles sans y avoir été directement autorisé par le supérieur. L'observance de cet article tien-

(145) « Le devoir d'un directeur consiste essentiellement à répartir le travail à faire, puis à insister pour qu'il se fasse », écrivait Don Bosco au directeur de la maison de Nice le 23 mars 1877 (dans CURIA, M.B., XIII, p. 118).

dra loin de nous la peste la plus fatale aux congrégations religieuses (146).

4) Aie en horreur comme le poison les changements dans les règles. Leur observance exacte est préférable à n'importe quelle variation. Le mieux est l'ennemi du bien (147).

5) L'étude, la vie et l'expérience m'ont fait connaître et toucher du doigt que la gourmandise, l'intérêt et la vaine gloire furent la ruine de congrégations très florissantes et de respectables ordres religieux. Les années t'apprendront à toi aussi des vérités qui aujourd'hui te semblent incroyables.

6) Très grande sollicitude pour encourager, par la parole et par les actes, la vie commune.

LE COMMANDEMENT.

1) Ne commande jamais ni ce qui te semble dépasser les forces de tes subalternes, ni ce en quoi tu penses ne pas devoir être obéi. Tâche d'éviter les ordres déplaisants ; au contraire aie le plus grand souci de favoriser les inclinations individuelles, en confiant de préférence à chacun les charges que tu sais être particulièrement de son goût (148).

(146) Le lecteur de ces articles 3 à 6 doit se souvenir que les subordonnés salesiens du directeur ont fait vœu de pauvreté et d'obéissance.

(147) Pandrait-il conclure de là que Don Bosco s'opposait à toute amélioration ? Sa pratique empêche d'interpréter ainsi cet adage. Il fut toujours en quête du mieux. Mais il rappelle sagement ici à propos de l'observance des règles qu'à vouloir remplacer un état de chose satisfaisant par un autre supposé meilleur, on aboutit fréquemment à ruiner le satisfaisant sans trouver le meilleur. Celui-ci s'est révélé à l'épreuve ennemi de celui-là.

(148) Cet article rappelle l'un des principes essentiels de saint Jean Bosco dans la conduite des hommes. « Que le supérieur étudie

2) N'ordonne jamais rien qui nuise à la santé, qui empêche de prendre le repos indispensable ou qui contredise, soit d'autres tâches, soit les prescriptions d'un autre supérieur.

3) Quand tu donnes des ordres, use toujours de paroles et de procédés charitables et doux. Que tes paroles et tes actes ignorent les menaces, les colères et à plus forte raison les violences.

4) Dans l'obligation d'ordonner à un subalterne des choses difficiles ou déplaisantes, on dit par exemple : « Pourrais-tu faire ceci ou cela ? » Ou bien : « J'ai quelque chose d'important dont je ne voudrais pas te charger parce qu'elle est difficile ; mais je n'ai personne capable de l'accomplir aussi bien que toi. Aurais-tu le temps, la santé ; n'as-tu pas d'autre occupation qui te l'interdise ? » L'expérience a appris que de tels procédés, employés en temps utile, sont très efficaces.

5) Il faut économiser en tout, mais absolument de telle sorte que les malades ne manquent de rien. Que, d'autre part, on fasse remarquer à tous que nous avons fait vœu de pauvreté et que, par conséquent, nous ne devons en rien rechercher ni même désirer l'aisance. Nous devons aimer la pauvreté et les compagnons de la pauvreté. Il faut pour cela éviter toute dépense non absolument nécessaire dans les vêtements, les livres, le mobilier, les voyages, etc.

le tempérament de ses sujets, leur caractère, leurs inclinations, leurs capacités, leurs façons de penser, pour savoir commander de manière à rendre l'obéissance aisée... » (Conférence de Don Bosco aux Salésiens le 18 septembre 1869, dans LEMOYNE, *M.B.*, IX, p. 713). Parmi les trois grands conseils qu'il donnait aux responsables de la direction, Don Ricaldone cite celui-ci : « Étudier les tempéraments et les améliorer ; ne jamais heurter, les favoriser toujours ; édifier, ne pas détruire. » (RICALDONE, I, p. 235.)

C'est une manière de testament que j'envoie aux directeurs des maisons particulières. Si ces avis sont mis en pratique, je meurs tranquille, car je suis sûr que notre Société sera toujours plus florissante au regard des hommes et bénie par le Seigneur, et qu'elle atteindra son but, c'est-à-dire la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Votre très affectionné dans le Christ Jésus
Jean BOSCO, prêtre.

Turin 1886, fête de l'Immaculée Conception de Marie,
45^e anniversaire de la fondation de l'Oratoire.

TABLE ANALYTIQUE

Les chiffres renvoient aux pages et aux notes

ABANDONNÉS. Etat lamentable des jeunes a., 40 — Michel Magon, jeune a., 57.

AMITIÉ. Le soutien amical de l'assistant, 25, 145 — L'a. bienfaisante de l'éducateur, 146 — A. de Don Bosco pour Michel Magon, n. 41 — A. particulières, 147, 163, 173.
Voir Moniteur.

AMOUR. L'a. prévenant de Dieu représenté par l'éducateur, 26 — L'a. de Don Bosco pour ses enfants, 24, 153 — L'a. en éducation, 147, 159 — A. et crainte en éducation, 152, 172 — A. évident, 160, 172, n. 116, n. 130 — A. victorieux, 163.

APOSTOLAT. Michel Magon catéchiste, 88, 99 — Leçons qu'il donnait à ses camarades, 100, 103-105, 107-108.

ASSISTANT. La fonction de l'éducateur appelé a., 26, 145, 174-175, n. 106 — Les mauvais a., 163 — A. et enfants scandaleux, 164, 175.

ASSOCIATIONS. A. de jeunes recommandées par Don Bosco, 178, n. 141.

AUTOBIOGRAPHIE. Présentation de l'a. de saint Jean Bosco, 16, 32.

CADRE ÉDUCATIF. Une atmosphère moralement salubre, 25, 147 — Un c. joyeux et détendu, 148, 156.

CAFASSO (SAINT JOSEPH). Sa place dans la formation de saint Jean Bosco, n. 29.

CALME. Recommandé aux directeurs, 171.

CAMARADES. Du choix des c., 95 — L'élimination des pervers, n. 28, n. 140.

CHARITÉ. Place éminente de la c. dans la pédagogie de Don Bosco, 22-28, 159 — C. industrielle de Michel Magon, 97 — C. et méthode préventive, 147 — Que l'éducateur prouve sa c. pour l'enfant, 160, 172 — Se faire tout à tous, 162, 164, 175 — C. de saint François de Sales, 170 — C. du directeur de maison, 172, 176, 179, 182, n. 132 — C. de l'éduqué pour son éducateur, 166, 170.

CHASTÉTÉ. Promesse de c. perpétuelle de Michel Magon, 91.

CHÂTIMENTS. Amertume qu'ils entraînent, 146 — Conseils de Don Bosco à ceux qui en infligent, 152, 174, 178.

COMMANDEMENT. La manière de commander, 181.

COMMUNION. C. et vie chrétienne de l'enfant, 28 — C. et pureté, 95 — C. précoce et fréquente, n. 89, n. 109, 149 — C. en Viatique de Michel Magon, 124.

COMPOSITION. C. de Michel Magon, 113.

CONFESSEURS DE JEUNES. Conseils de Don Bosco aux c., 76 — Douceur indispensable, 76 — Interrogations, 76.

CONFESSION. Son importance dans l'œuvre éducative, 28 — C. et paix intérieure, 65, 166 — C. incomplètes, 68, 69, 76 — C. de Michel Magon, 69 — Sincérité en c., 73, 76 — Confiance du pénitent, 74, 106 — Fréquence de la c., n. 56 — C. générales, n. 69 — C. et pureté des jeunes, 94, 95 — C. et vérité du regret, 167 — Dernière c. de Michel Magon, 122.

CONFIANCE. La c. réciproque de l'éducateur et de l'éduqué, 26, 162, 170 — La c. fruit de la méthode préventive, 146, 157 — La c. disparaît avec la charité, 157 — Comment gagner la c. du jeune, 177.

CONVERSATIONS. C. déplacées, 103, 176.

DÉVOUEMENT. Le d. de Michel Magon, 87, 97 — D. de l'éducateur, 164.

DÉLINQUANTS. Les bonnes dispositions des jeunes d. de Turin, 41, 45 — Œuvre pour prédélinquants.

Voir Oratoire.

DEVOIR D'ÉTAT. Pratique de Michel Magon et pensée de Don Bosco, 83, 85, n. 67.

DIRECTEUR. Présence ordinaire du d. d'œuvre éducative parmi ses jeunes, 145, 147, 164, 177 — Sa paternité, 145, 162, n. 132 — Ses qualités spécifiques, 179 — Son rôle, n. 145 — Le d. et la répartition des charges, n. 148 — Don Bosco d., 161 — Consignes de Don Bosco aux d., 171-183.

DIRECTEUR SPIRITUEL. Fidélité au d., 75, 106.

DISTRACTIONS. La nécessité des d. pour l'enfant, 148.

DOCTRINE. Formation doctrinale de l'éduqué, 27 — D. et Oratoire de Don Bosco, n. 22.

DOMINIQUE SAVIO. Modèle de Michel Magon, 51, 80 — Proposé en modèle aux garçons, 137, 168.

DOUCEUR. D. de Don Bosco, 43, 56 — D. du directeur quand il commande, 182.

EFFORT. E. dans la pédagogie de Don Bosco, 26.

Voir Mortification, Travail.

ENFER. Michel Magon et l'e., 105.

ENNUI. Les conséquences funestes de l'e. pour l'éduqué, 158.

ESPRIT DE FAMILLE. Procédés familiaux en éducation, 156, n. 113 — Créer un climat familial, 162, 169.

Voir Directeur.

FORMATION HUMAINE. Selon Don Bosco, 24 — Préoccupation du directeur, 172.

FOYER. L'éducateur dans le f. de jeunes apprentis, 45.

Voir Oratoire.

FRANÇOIS DE SALES (SAINT). Charité de saint F. et pédagogie, 170.

JEUX. J. et Michel Magon, 62, 79, 83 — Educateurs prenant part aux j. des enfants, 156, 160.

JOIE. J. nécessaire à la réussite de l'éducation, 25 — La j. aux réunions des Becchi, 38 — Allégresse habituelle de Michel Magon, 118, 127 — J. et distractions de l'enfant, 148 — J. à l'Oratoire de Don Bosco, 156, 169 — Absence de j. et ses conséquences, 157.

LECTURES. L. et pureté, 95, 175.

MAÎTRISE DE SOI. Conquête de Michel Magon, 98.

Voir Calme, Patience.

MARIE. M. et la mission éducative de saint Jean Bosco, n. 18 — Pédagogie mariale, 28, 34 — Importance de la piété mariale pour le jeune, 89, 168 — Piété mariale de Michel Magon, 89-92, 124, 129 — M. et la pureté, 91-92, 94.

MÉLANCOLIE. M. et Michel Magon, 65 — M. déprimante des jeunes, 157.

MÉTHODE PRÉVENTIVE. Traité de Don Bosco sur la m. p., 26, 143-153 — M. p. et méthode répressive en éducation, 144 — Pourquoi préférer la m. p., 145, 151 — Exigences de la m. p., 147 — Résultats, 151, 153.

MICHEL MAGON. Intérêt pédagogique de sa biographie, 12 — Présentation de cette biographie, 48, 51 — Chronologie, 50 — Rencontre de Don Bosco, 55 — Tempérament, 59 — Accès de mélancolie, 65 — Confession, 69 — M. en prière, 79, 112 — Vanité d'artiste, 82 — Travail scolaire, 83 — Piété mariale, 89, 124, 129 — Pureté, 91, 93, n. 49 — Charité fraternelle, 37, 97 — Anecdotes, 103 — Vacances, 106, 109 — Préparation à la mort, 115 — Dernière confession, 122 — Mort, 125 — Souvenir laissé par M., 133.

MOBILITÉ. Inhérente à l'enfant, 145.

MONITEUR SPIRITUEL. M. de Michel Magon, 61 — M. des enfants pervers, 177.

MORT. Considération de la m. et pédagogie de Don Bosco, 23 — Michel Magon et la mort, 115 et ss.

MORTIFICATION. Les m. très simples de Michel Magon, 90 — Simplicité souhaitable des m., 96 — M. du devoir d'état, 171 — M. et pureté, 94.

MOT DU SOIR. Place de cette allocution quotidienne dans la méthode de Don Bosco, 149.

OBÉISSANCE. O. de Michel Magon, 83, 87, 106 — O. du chef, 180.

ORATOIRE. Nature de l'œuvre éducative appelée O., n. 22 — Fondation de l'Oratoire de Turin, 41 — Son caractère religieux, n. 28 — Développement, n. 37.

OUVERTURE D'ÂME. Par la confession, 67 — O. et charité, 162 — O. et confiance, 163 — Tristesse des cœurs fermés, 166 — O. et méfiance des jeunes, 168.

PATERNITÉ. La p. de Don Bosco, 155 — La p. de l'éducateur, 145 — La p. du directeur, 145, 162, n. 132.

PATIENCE. Recommandée au directeur, 171, n. 128.

PÉDAGOGIE. La p. de Don Bosco révélée par sa vie et ses écrits, 11 — Sources textuelles et spirituelles de cette p., 21 — Ecrits pédagogiques, 11-13, 15-17 — P. de la charité, 22 et ss.

Voir Méthode Préventive.

PHILIPPE NERI (SAINT). P. et l'Oratoire de Don Bosco, n. 22 — Conseils de P. sur la pureté, 93 — Sur la liberté qu'il faut laisser aux jeunes, 148 — Sur la communion fréquente, 150.

PONCTUALITÉ. La p. de Michel Magon, 83, 87.

PRIÈRE. La p. de Michel Magon, 79, 112.

PROFESSEURS. Le directeur et ses p., 172-174.

PRUDENCE. P. et direction, 172.

PUNITIONS.

Voir Châtiments.

PURETÉ. La fragilité du jeune, 25 — Promesse de chasteté de Michel Magon, 91 — Conseils aux jeunes pour la garde de la p., 93-96 — La découverte des scandaleux, n. 137 — Leur élimination, 164, 177, n. 140.

RECONNAISSANCE. La r. et Michel Magon, 110.

RÈGLEMENTATION. Périls éventuels de la r., 163-164 — L'observance de la r., 165.

RÈVE. La place du r. dans la formation de Don Bosco éducateur, 22, n. 14 — Le r. de neuf ans, 33 — Les r. de 1884, 155-169.

SACREMENTS. Rôle éminent des S. de Pénitence et d'Eucharistie dans la pédagogie de Don Bosco, 28, 148.

Voir Communion, Confession.

SCRUPULES. Dangers des s. pour les jeunes, 71.

SURVEILLANT. Don Bosco appelle ses s. assistants, 26 — Le but de la surveillance pour Don Bosco, 144.

Voir Assistant.

TRAVAIL. Michel Magon au t., 85, 90 — Vœu de ne jamais perdre un instant, 86 — T. et pureté, 94.

VACANCES. Du danger des v. pour les jeunes, 106 — Camp de v., 109.